

Part. IV. Parthes et Scythes

L'arrivée en masse d'une vaste confédération de peuples des steppes bouleverse la situation politique en Bactriane peu après la conquête parthe. Elle provoque aussi des mouvements de migration secondaire de groupes scythes, dont certains gagnent le nord-ouest de l'Inde. Ce sont à eux que les Parthes ont désormais à faire à l'est de leur empire. Les sources gréco-romaines n'en connaissent que les épisodes bactriens, qui touchent directement les Parthes, tandis que les textes chinois nous permettent de rendre compte aussi des changements politiques qui se manifestent au nord-ouest de l'Inde. Ces événements nous intéressent ici car les sources gréco-romaines signalent que les Parthes ont reconquis aux dépens des nouveaux venus le territoire de Bactriane qu'ils avaient conquis sur les Grecs, à une date non précisée, mais antérieure au règne de Phraate IV, tandis que des textes chinois évoquent une vaste région du nord-ouest de l'Inde dont les Parthes, après 23 de notre ère, se sont emparés aux dépens des Scythes locaux. Toutes les études réalisées jusqu'à présent ont par ailleurs cherché à rendre compte de la situation politique des régions iraniennes du sud de l'Hindukush telle que l'a décrite Isidore - la frontière établie au-delà de Kandahar, et le groupe de « Sakas scythes » installés dans la courbe méridionale du Hilmend – et à la dater par rapport à ces événements.

A. Lignes de tradition écrite

1. Les Parthes et les Scythes de Bactriane dans les sources gréco-romaines

La chute du pouvoir grec en Bactriane due à la migration d'une série de peuples scythes venus d'au-delà du Syr Darya est mentionnée à la fois par Strabon, par l'auteur des Prologues à l'œuvre de Trogue-Pompée, et par Justin. Tous évoquent ensuite des conflits avec les Parthes ; Strabon est le plus sobre, mais aussi le plus explicite quant à l'issue d'une partie de ces conflits.

1.1. Strabon et l'occupation de la Bactriane scythe

Repartons du passage de Strabon déjà évoqué, où il est question de la conquête par les Parthes d'une partie de la Bactriane :

Afeĩnto de; kai; th^l Baktrianh^l nero~ : biasamenoĩ tou; Skuqa~ kai; efi proteron tou; peri; Eukratidaũ.

« Ils conquièrent également une partie de la Bactriane en réduisant de vive force les Scythes à merci, et avant eux déjà Eucratide et son entourage »⁹²⁷.

Cette mention nous apprend qu'une seconde conquête parthe a eu lieu en Bactriane, postérieure à l'invasion scythe, laquelle avait manifestement affecté aussi la partie de la Bactriane dont les Parthes avaient pris le contrôle. La formulation de Strabon suggère que le territoire concerné par les deux conquêtes successives coïncidait. L'information, particulièrement intéressante pour nous, n'est malheureusement assortie, on l'a vu, d'aucune indication de date et n'admet donc que le *terminus post quem non* que fournit la rédaction de l'œuvre de Strabon.

Si l'on en croit le géographe, à l'époque des dernières informations qu'il a collectées en Asie centrale, avant le tournant de notre ère, les Parthes avaient donc soumis et intégré à leur empire certains groupes scythes installés à l'ouest de la Bactriane. Comme précédemment à propos de la soumission de la Bactriane grecque, Strabon ne nous dit rien de la nature de l'allégeance imposée à ces peuples par les Parthes, ni du degré d'intégration du territoire à leur empire.

⁹²⁷ XI, 9, 2. Ou bien « Eucratide » tout court, puisque la formule grecque supporte les deux interprétations, encore que la structure politique particulièrement morcelée de la Bactriane rende tout à fait justifiée la première version.

Les peuples scythes dont il est question sont évoqués un peu plus précisément dans la description des peuples qui occupent les steppes situées à l'est de la mer Caspienne. Strabon mentionne en effet, parmi eux, ceux qui ont provoqué la chute du pouvoir grec de Bactriane, et il connaît leurs noms : ce sont des groupes venus des territoires situés au-delà du Syr Darya et occupés par les peuples que les Grecs, après les Iraniens, appelaient Sakas :

Μακιστα δε; γνῶριμοὶ γέγονασι τῶν νομαδῶν οἱ τῶν Ἑλλήνων ἀφελόμενοι τὴν Βακτριανήν, Ἀσιοὶ καὶ Πασιανοὶ καὶ Τοῦαροι καὶ Σακαραυκαὶ⁹²⁸ ὀφνηγῆντες ἀπὸ τῆς περὶ αὐτῶν τοῦ Ἰαξάρτου τῆς κατὰ Σακᾶ καὶ Σογδιανῶν, ἧς κατεῖχον Σακαί.

« Les plus connus d'entre eux sont ceux qui enlevèrent aux Grecs la Bactriane, à savoir les Asiens, les Pasiens, les Tokhariens et les Sacarauques, qui étaient partis des territoires situés au-delà de l'Iaxarte, à la hauteur des Saces et des Sogdiens, et relevant alors de l'autorité des Saces »⁹²⁹.

La formulation de Strabon est cependant un peu ambiguë : elle ne permet pas d'être tout à fait assuré que ces tribus étaient elles-mêmes sous autorité sace, même si c'est bien la suggestion du texte ; elles pouvaient aussi n'avoir fait que traverser leur territoire. On a cherché à donner un sens historique – et non seulement de concordance des temps – à l'emploi de l'imparfait employé dans la relative « **ἧς κατεῖχον Σακαί** » : peut-être n'était-ce plus le cas à l'époque des dernières informations de Strabon. On s'est aussi demandé si tous les Sakas dont les textes disent qu'ils occupent la rive droite du Syr Darya s'étaient déplacés ou non. On a enfin beaucoup glosé sur le nombre de peuples que cite Strabon, d'autant que, comme nous le verrons, Trogue-Pompée ne mentionne que deux d'entre eux. On a ainsi, par exemple, voulu voir dans la forme *Pasianoï* une corruption pour *Asianoï* précédé de la particule corrélatrice grecque **ἧς** notée en majuscule (**H**), forme qui serait elle-même un doublet de *Asioï*⁹³⁰. P. Daffinà, cependant, récuse absolument une telle possibilité sur la foi de

⁹²⁸ On lit sur les manuscrits **sakarauloï kaiv**; la correction en *Sakaraukai*, qui remonte à une proposition de l'abbé L. Du Four de Longuerue au début du XVIIIe siècle et a été acceptée par A. von Gutschmidt dans son *Histoire de l'Iran* en 1888, a trouvé une confirmation aujourd'hui dans le palimpseste du Vatican (Daffinà 1967, p. 57 note 13).

⁹²⁹ XI, 8, 2.

⁹³⁰ C'est une proposition de J.F. Vaillant en 1728 (voir Daffinà 1967, note 1, p. 53). C. Rapin la tient toujours pour juste, cf. Rapin 2001, p. 82.

l'étude des manuscrits, en particulier du palimpseste du Vatican⁹³¹. On a aussi proposé de reconnaître dans ce même ethnonyme une forme corrompue de **Parsianoï*, nom par lequel les Pashtuns désignent leurs ancêtres⁹³².

D'une façon générale, les propositions les plus variées ont été proposées pour ramener à un petit nombre la multitude de noms de peuples scythes qui apparaissent sous différentes formes dans les textes gréco-romains. Ces débats, même lorsqu'ils permettent d'élaborer des hypothèses séduisantes, aboutissent à des conclusions un peu frustrantes, dans la mesure où aucune donnée concrète ne permet de passer de ces liens en chaîne, provenant exclusivement des textes gréco-romains, à des noms réellement attestés. Une étude un peu attentive de ces textes montre que les noms qui y figurent ne nous renseignent en rien sur les peuples qu'ils désignent, car leur emploi est loin d'être rigoureux et les auteurs n'indiquent jamais à quelle échelle ils se situent : noms de tribus, d'ethnies, ou de regroupements politiques ponctuels. On ne peut trancher⁹³³. En outre, Strabon, en l'occurrence et une fois encore, rend compte des événements sous forme d'un tableau unique, alors qu'ils se sont peut-être déroulés en plusieurs étapes. On en tient rarement compte : c'est ainsi que l'on n'a jamais envisagé, par exemple, que la précision que donne Strabon que les quatre peuples cités, ou seulement les Sacarauques, venaient d'un territoire qui, au-delà du fleuve, était situé « à la hauteur des Saces et des Sogdiens », surprenante et peu claire, pouvait signifier que des groupes de Saces occupaient alors avec les Sogdiens une partie de la côte méridionale du fleuve. Les imitations de monnaies d'Euthydème qui circulaient alors dans la région de Bukhara peuvent en fournir une attestation tout à fait satisfaisante.

Quoiqu'il en soit, ce que Strabon signale sans ambiguïté, et c'est déjà beaucoup, c'est qu'à l'époque des dernières informations, les peuples qu'il cite avaient remplacé les Grecs dans leur royaume de Bactriane, et qu'une partie d'entre eux étaient soumis aux Parthes, probablement ceux qui s'étaient établis à leur frontière, dans la partie occidentale de la Bactriane. C'est là la dernière information historique que donne Strabon concernant les régions orientales de l'empire parthe. S'il la doit à Apollodore d'Artemita, comme on l'a parfois imaginé, il faut alors supposer que l'œuvre historique de celui-ci se prolongeait au-delà de la chute de l'empire grec de Bactriane. On peut s'étonner que Strabon n'y ait pas

⁹³¹ Daffinà 1967, p. 52-54, avec une discussion sur les différentes identifications proposées pour ce nom ; il propose, lui, de le rapprocher du nom des *Asiakoï* auprès desquels, d'après Strabon, Arsace se réfugie lors de l'offensive de Séleukos Callinikos (XI, 8, 8), et que l'on retrouverait dans la forme *Attasioï*, pour *Attasiakoï*, qu'il cite juste après (XI, 8, 8).

⁹³² Bailey 1945, p. 1-3.

⁹³³ Voir Schiltz 1999, p. 20 ; et encore Schiltz 2004 : « En réalité, et c'est bien là l'un des problèmes majeurs de nos études, les noms dont sont baptisés, dans les textes, les peuples des steppes ne sont pas sémantiquement cohérents et ne correspondent en tout cas sans doute jamais à des ethnies constituées ».

trouvé matière à évoquer le sort des régions iraniennes du sud de l'Hindukush. On se rappelle qu'il ne parle que de la soumission aux Parthes d'une petite région située aux confins indiens appelée Chaarène dont il dit qu'elle constitue la limite orientale de leur empire à cet endroit ; mais l'information, isolée, provenant semble-t-il d'un itinéraire et non d'une œuvre historique, est insérée de façon isolée et sans aucun élément de contexte dans un exposé par ailleurs repris explicitement à Eratosthène : il est donc impossible de l'insérer dans une chronologie.

L'idée que les Parthes ont occupé une partie de la Bactriane, ou du moins que Bactres et l'Inde constituent l'horizon oriental de l'empire parthe, est abondamment relayée dans la littérature romaine, chez les poètes d'époque augustéenne, tels Properce ou Horace, chez Lucain qui, dans la *Pharsale*, fait dire à Pompée que les Parthes furent les premiers à « briser Bactres, séjour des Mèdes »⁹³⁴, mais aussi chez Plutarque, dans la *Vie de Crassus*, à propos de la même période augustéenne. On a pu supposer qu'il s'agissait là d'une assimilation mécanique de l'empire parthe, dont les frontières étaient largement inconnues, à l'empire achéménide⁹³⁵. Rien n'est moins sûr, même s'il est indéniable que la dimension symbolique attachée à ces marches - dont la maîtrise avait coûté tant de peine à Alexandre - devait jouer un rôle dans l'élaboration poétique de la représentation des Parthes qui les avaient à leur tour atteintes.

1.2. Parthes et Scythes dans les Prologues à l'œuvre de Trogue-Pompée

Trogue-Pompée a réparti son récit de l'histoire parthe en deux livres, ce qui a conditionné à son tour la répartition dans l'un ou l'autre de ces livres des digressions sur les peuples avec lesquels ils ont été en interaction. Cela offre un repère de datation relative pour leurs interactions avec les Parthes, certes peu précis, mais en l'occurrence fort utile, dans la mesure où il n'en reste que les sous-titres, sous la forme de petites vignettes, ou prologues. C'est ainsi que l'invasion scythe de la Bactriane est évoquée en clôture du livre XLI, où Trogue-Pompée reprenait l'histoire des Parthes depuis les origines jusqu'au règne de Mithridate Ier : on peut donc supposer que cette invasion a eu lieu sous son règne, ou du moins très peu après.

⁹³⁴ Lucain, *Pharsale*, 8, 299.

⁹³⁵ C'est ce que suggère C. Lerouge (Lerouge 2007).

D'après le prologue correspondant, l'histoire du royaume grec de Bactriane était racontée depuis sa constitution par Diodote, jusqu'à sa chute sous la pression de tribus scythes qui envahirent la région de Bactres et la Sogdiane :

In Bactrianis autem rebus ut a Diodoto rege constitutum imperium est : deinde quo repugnante Scythicae gentes, Saraucae et Asiani, Bactra occupauere et Sogdianos.

« En ce qui concerne l'histoire bactrienne, comment le roi Diodote établit un empire, et qu'ensuite, malgré les luttes défensives de celui-ci, des peuples scythes, les Saraucae et les Asiani, s'emparèrent de Bactres et de la région des Sogdiens »⁹³⁶.

Justin, pour sa part, que seul la mise en valeur de la puissance parthe intéressait, a supprimé l'épisode des invasions scythes, à notre plus grand dam, car il s'agissait là de la seule source existante sur le sujet dont nous ayons connaissance. Tout ce qui reste des informations détenues par Trogue-Pompée nous est donc transmis par cette courte allusion.

Si l'on en croit ce résumé, Trogue Pompée attribuait l'invasion de l'empire grec non pas à trois ou quatre peuples comme le faisait Strabon, mais à deux peuples scythes, les Asiani et les Saraucae ; on retrouve dans ces noms respectivement les Asioi et les Sacaraucae de Strabon. En outre, à bien y regarder, Trogue-Pompée ne les mentionnait pas comme responsables de la chute du pouvoir grec ; il indiquait seulement qu'ils avaient occupé la Sogdiane et « *Bactra* », à savoir, en toute rigueur, la ville de Bactres. Ce serait un facteur là d'explication séduisant à la mention de deux peuples scythes seulement : ces derniers seraient les nouveaux venus dans la partie occidentale de l'ancien royaume de Bactriane. Reste à savoir si l'on peut estimer que l'usage fait par Trogue-Pompée et Justin de termes spécifiques pour désigner la ville de Bactres et la région de Bactriane était rigoureux, comme il semble que ce soit le cas chez Strabon. Dans les Prologues, seule la forme « *Bactra* » (ou *Bactri*, pour ses habitants) est utilisée, et une fois seulement en dehors de l'invasion scythe évoquée à l'instant, dans le prologue du livre XXX, où il est question d'Antiochos VII :

pacata superiore Asia Bactris tenus in bella Romana descendit.

⁹³⁶ *Prologi*, XLI.

« après avoir pacifié la Haute Asie jusqu'à Bactres, il descendit faire la guerre aux Romains »
937.

Ailleurs, le rédacteur des Prologues fait usage exclusivement de la forme adjectivale *bactrianus* (*bactriana bella, in bactrianis rebus, bactrianae res*), dans des circonstances où il est clairement question de la région de Bactriane dans son ensemble. Chez Justin, il est question trois fois des *Bactri*. La première occurrence se trouve dans le livre XXX, lorsque Philippe V, à la veille de la bataille de Cynoscéphale, harangue ses troupes :

hortari suos coepit referendo Persas, Bactros Indosque et omnem Asiam Orientis fine, a Macedonibus perdomitam

« il commence à haranguer les siens en rappelant que les Perses, les habitants de Bactres, les Indiens et toute l'Asie jusqu'au fond de l'Orient ont été soumis par les Macédoniens »⁹³⁸.

La seconde concerne Eucratide au livre LXI, qui, dit Justin, parvient sur le trône à Bactres (*in Bactris*) ; en revanche, ce sont les *Bactriani* qui, un peu plus loin, sont vaincus par les Parthes. Enfin – troisième occurrence - il dit à nouveau, à propos du conflit entre Eucratide et Démétrios et du meurtre d'Eucratide par son fils, que cela se passe « à Bactres » (*apud Bactros*). Pour le reste, Justin utilise lui aussi l'adjectif *bactrianus*, dans des circonstances où il s'agit de la Bactriane dans son ensemble : ainsi Diodote (appelé Théodote) est-il « l'administrateur des mille villes bactriennes » (*mille urbium Bactrianarum praefectus*), puis « roi des Bactriens » (*Bactrianorum regis*). Il est évident que la ville de Bactres, par son prestige dans les milieux gréco-romains, hérité de la période achéménide, et par sa situation de capitale, pouvait fort bien être désignée de façon métonymique pour la région toute entière, comme il est fort probable que ce soit le cas dans le discours de Philippe V. Mais dans chacune des occurrences, on peut aussi bien considérer que seuls la ville et son territoire étaient désignés : Eucratide pouvait fort bien être devenu roi de Bactres, alors capitale du royaume de Bactriane, ainsi que des villes et peuples qu'il réussit conquérir ou à maintenir sous sa domination ; Bactres pouvait bien aussi être la ville assiégée par Démétrios ; Eucratide, enfin, pouvait bien avoir été tué à son retour vers Bactres. De la même façon, les

⁹³⁷ *Prologi*, XXX.

⁹³⁸ XXX, 4, 6.

« Scythes » qu'évoque le prologue pouvaient s'être emparés de la Bactriane de l'ouest, entendue comme le territoire de Bactres.

Le prologue du livre XLII annonce que le volume était spécifiquement consacré à l'histoire parthe, et que Trogue-Pompée y poursuivait le récit commencé dans le livre précédent, qu'il reprenait à partir du règne de Phraate II, successeur de Mithridate Ier. Il s'arrêtait sur le règne de Mithridate II dit *Magnus*, et, comme ce dernier mena une guerre en Arménie, il faisait une digression sur l'histoire arménienne. Après quelques vicissitudes dans la succession, le pouvoir revenait à Orode II : c'est sous son règne qu'eut lieu la défaite romaine de Carrhae et que Pacorus, son fils, occupa la Syrie. Le récit s'achevait enfin sur le règne de Phraate IV, qui fit la guerre à Antoine et Tiridate. Il n'est aucunement question, dans ce prologue, de développements particuliers concernant les régions orientales de l'empire. Trogue-Pompée avait toutefois ajouté pour finir un développement sur l'histoire des Scythes :

Additae his res Scythicae. Reges Tocharorum Asiani interitusque Saraucarum.

« A été ajoutée ici l'histoire des Scythes. Le royaume des Tochariens, les Asiani, et la défaite des Saraucæ »⁹³⁹.

D'après les prologues, Trogue-Pompée avait commencé à évoquer l'histoire des Scythes au livre II, où il la menait jusqu'à l'époque de Darius⁹⁴⁰, et l'avait poursuivie au livre IX, jusqu'à la guerre menée par Philippe de Macédoine à la reine des Scythes Athea⁹⁴¹ ; la mention des « *scythicae gentes* » du XLI, quant à elle, faisait partie de l'histoire de la Bactriane. Comme à son habitude, Trogue-Pompée devait donc reprendre au livre XLII l'histoire générale des Scythes (*res scythicae*) là où il l'avait laissée au livre IX, c'est-à-dire avant le règne d'Alexandre. On a interprété de toutes les façons possibles la formulation qui suit – « *Reges Tocharorum Asiani interitusque Saraucarum* » - tant on était avide d'indications historiques sur l'histoire de ces peuples scythes qui avaient pris la succession des Grecs. On a donc restitué à partir de cette énumération une phrase dont elle serait le raccourci. Il faudrait entendre que les Asiani sont devenus les rois des Tochari et que les Saraucæ ont été vaincus

⁹³⁹ *Prologi, XLII.*

⁹⁴⁰ *Prologi, II : Scythiae et Ponti situs originesque Scythiae usque ad bellum, quo est inde pulsus Darius qui post hanc fugam Graeciae bellum intulit per Datim et Tisaphernem, quod soli Athenienses sustinuerunt.*

⁹⁴¹ *Prologi, IX : Repetitae inde Scythicae res ab his temporibus, in quibus illa prius finierant, usque ad Philippi bellum, quod cum Athea Scythiae rege gessit.*

par la même occasion, peut-être par ces mêmes Asiani ; on a même jugé que le terme *interitus* était plus fort que cela, et que son emploi signifiait que les Saraucæ avaient été éliminés définitivement de la scène historique⁹⁴².

En réalité, une étude interne du texte des prologues montre que « *reges Tocharorum* » est la formule usuelle qu'employait l'auteur pour annoncer un développement sur tel ou tel royaume ou principauté ; elle est souvent accompagnée du récit de la mise en place du pouvoir royal dont il va être question (*origines et reges*)⁹⁴³. En outre, lorsque le rédacteur des prologues évoque tel ou tel développement narratif chez Trogue-Pompée, il a le plus souvent recours à une proposition introduite par *ut* qui en explicite le contenu, ou à des formulations sans ambiguïté. On peut tout aussi bien isoler les groupes sur le modèle des énumérations des autres prologues, et comprendre dans la formule *reges Tocharorum, Asiani, interitusque Saraucarum* que la digression relatait l'histoire du royaume des Tochariens, celle du peuple des Asiani, et une défaite des Saraucæ.

Les Tochari ne sont pas évoqués dans les prologues précédents, mais le texte de Justin nous apprend qu'ils étaient mentionnés au cours du récit principal du livre XLII pour des démêlés avec les Parthes, ce qui justifiait un excursus pour retracer le détail de leur histoire. Justin n'a en revanche repris aucun événement faisant intervenir les Asiani ou les Saraucæ ; il est toutefois clair que pour respecter la cohérence d'ensemble de l'œuvre - confirmée par le texte de Justin à chaque fois qu'il nous en donne l'occasion - c'est à une interaction quelconque avec les Parthes qu'il faut attribuer leur évocation dans un livre consacré à ces derniers. Il est donc fort probable que ce soit aux Parthes qu'il faille attribuer l'écrasante victoire sur les Saraucæ. Cette lecture, quoique peut-être moins satisfaisante pour la quantité d'informations qu'elle offre à l'historien sur l'histoire post-grecque de la Bactriane, a l'avantage d'être plus conforme aux formulations des autres prologues, qui constitue notre seul point de comparaison assuré ; reliant aux Parthes les développements en question, elle correspond en outre bien davantage au thème du livre XLII ; elle permet enfin de faire coïncider cette information avec celle que donne Strabon : une victoire sur une partie des peuples

⁹⁴² Voir Daffinà 1967, p. 77-82, où la plupart de ces propositions sont discutées, et plus récemment Rapin 2001, p. 81-82.

⁹⁴³ Ainsi dans le prologue au livre XI, où il est question d'Alexandre le Grand et de ses conquêtes jusqu'à la mort de Darius III : *dictaeque in excessu origines et reges Cariae*. Et encore au livre XIII : *Additae in excessu origines regesque Quirenarum* ; la formulation est à peine différente au livre XVII à propos du royaume d'Épire : *Inde repetitae origines regum Epiroticorum usque ad Pyrrum, ipsiusque Pyrrhi res gestae priusquam in Italiam traiecit*, ainsi qu'aux livres XXXIV : *Repetitae inde origines regum Cappadocum*, et XXXVII : *Repetitis regum Ponticorum originibus [...] Dictaeque in excessu regum Bosporanorum et Colchorum origines et res gestae*.

envahisseurs de la Bactriane leur en permis de s'en assurer à nouveau le contrôle de la partie occidentale. Ces textes ne nous fournissent cependant qu'un *terminus ante quem*, celui, un peu vague, des dernières informations qu'a pu obtenir Strabon avant de composer son œuvre au tournant de l'ère et celui des dernières informations enregistrées par le prologue : la fin du règne de Phraate IV, sur lequel s'achevait le livre XLII.

1.3. Parthes et Scythes chez Justin

Justin, on l'a dit, n'a rien gardé de la digression sur l'histoire des peuples scythes. Il mentionne en revanche plusieurs épisodes où les Parthes ont des démêlés avec leurs voisins, qu'il désigne le plus souvent par le terme générique de « Scythes » dont Strabon soulignait déjà que l'usage se répandait à son époque.

Sous Phraate II, d'abord, sur le règne duquel s'ouvre le récit du livre XLII, des mouvements de peuples scythes éloignent les Parthes de la Syrie qu'ils s'apprêtaient à envahir, en représailles de l'expédition menée contre eux par Antiochos VII :

Post necem Mithridatis, Parthorum regis, Phraates filius rex statuitur, qui cum inferre bellum in ultionem temptati ab Antiocho Parthici regni Syriae stauisset, Scytharum motibus ad sua defendenda reuocatur.

« Après la mort du roi des Parthes Mithridate, son fils Phraate est élevé à la royauté, et alors qu'il avait décidé de déclarer la guerre à la Syrie en vengeance de la tentative d'Antiochos contre le royaume parthe, il est rappelé pour défendre ses possessions à cause de mouvements des Scythes »⁹⁴⁴.

La nature de ces « mouvements » est longuement expliquée par la suite. Phraate II, pour résister à l'offensive d'Antiochos VII avait eu recours à des troupes auxiliaires scythes, à qui il avait promis un salaire :

Scythae in auxilium Parthorum aduersus Antiochum, Syriae regem, mercede sollicitati...

⁹⁴⁴ Justin, XLII, 1, 1.

« Des Scythes ayant été sollicités pour venir en aide aux Parthes contre Antiochos, roi de Syrie, en échange d'un paiement... »⁹⁴⁵.

Arrivées après la bataille, ces troupes furent frustrées de leur salaire et, ayant réclamé leur solde en vain, se payèrent en nature sur les territoires parthes :

... cum uel stipendium pro uexatione uel alium hostem dari sibi poscerent, superbo responso offensi fines Parthorum uastare coeperunt

« ... alors qu'ils réclamaient qu'on leur donne une solde pour leur peine, ou bien qu'on leur désigne un autre ennemi, offensés par une réponse insolente, ils commencèrent à ravager les territoires parthes »⁹⁴⁶.

Phraate II part alors contre eux avec une armée dont les effectifs ont été augmentés de contingents grecs formés avec les prisonniers de l'armée d'Antiochos VII. Ceux-ci, maltraités durant leur captivité, passent du côté scythe et provoquent la défaite des Parthes et la mort du roi :

Itaque cum inclinatam Parthorum aciem uidissent, arma ad hostes transtulere, et diu cupitam captiuitatis ultionem exercitus Parthici et ipsius Phraathis regis cruenta caede exsecuti sunt.

« C'est pourquoi, alors qu'ils avaient vu fléchir la ligne de bataille parthe, ils passèrent à l'ennemi et achevèrent une vengeance longtemps désirée par le massacre sanglant de l'armée parthe et du roi Phraate lui-même »⁹⁴⁷

Les Scythes s'en retournent alors d'où ils viennent :

⁹⁴⁵ Justin, XLII, 1, 2.

⁹⁴⁶ Justin, XLII, 1, 2.

⁹⁴⁷ Justin, XLII, 1, 5.

Scythae autem contenti uictoria depopulata Parthia in patriam reuertuntur.

« Quant aux Scythes, satisfaits de leur victoire, ils rentrent dans leur patrie après avoir ravagé la Parthie »⁹⁴⁸

Rien ne permet de situer géographiquement cet épisode. Justin ne précise pas l'identité des groupes de Scythes concernés, ni même pour leur origine territoriale. Il n'est pas dit non plus que ces Scythes aient occupé des territoires parthes : Justin prend la peine de mentionner explicitement qu'ils repartent d'où ils étaient venus. Il est donc peu probable que l'on puisse trouver sur le territoire parthe la moindre trace matérielle d'un tel conflit, à moins qu'il ait fait l'objet de commémorations ou d'illustrations particulières.

Du règne d'Artaban II, oncle de Phraate II, et son successeur sur le trône, le seul événement retenu par Justin est une guerre contre les Tochariens au cours de laquelle il est tué à son tour :

Sed et Artabanus bello Tochariis inlato in bracchio uulneratus statim decedit.

« Cependant Artaban aussi, ayant déclaré la guerre aux Tochariens est blessé au bras et meurt aussitôt »⁹⁴⁹.

C'est la seule fois dans l'œuvre de Justin où des Scythes sont désignés par leur nom ethnique. Mais là encore, rien n'indique le lieu de la bataille, ni la région qu'occupent ces Tochariens dont il n'a pas encore été question nommément. On peut naturellement gloser sur la signification du « *et* » : Artaban, comme Phraate, a-t-il eu un règne bref, et est-il mort lors d'une guerre contre des Scythes, ou bien a-t-il mené une guerre contre les mêmes peuples, à savoir les Tochariens ? Le texte pourrait suggérer que c'est de chez les Tochariens que venaient les contingents auxiliaires qui ont battu son neveu, mais la mention n'est pas explicite. Rien ne permet donc de trancher dans un sens ou dans l'autre, d'autant que les coupes réalisées par Justin font craindre que des épisodes intermédiaires aient été supprimés.

⁹⁴⁸ Justin, XLII, 2, 1.

⁹⁴⁹ Justin, XLII, 2, 2.

Cette brève allusion ne nous dit rien non plus de l'issue du conflit en termes de territoire. Le récit de ce conflit justifie cependant le développement sur le royaume des Tochariens annoncé par le prologue. Il explique en outre la mise en place par Phraate II, voire, selon certains, d'Artaban II, des ateliers monétaires orientaux dont nous avons parlé, en Margiane et en Arie : outre les structures nécessaires à l'entretien des armées, on avait certainement besoin de numéraires pour leur rémunération.

Il est de nouveau question de conflits avec les Scythes sous le règne de Mithridate II, fils d'Artaban, à qui ses succès militaires avaient valu le surnom de *Magnus* :

quippe claritatem parentum aemulatione uirtutis accensus animi magnitudine supergreditur. Multa igitur bella cum finitimis magna uirtute gessit multosque populos Parthico regno addidit. Sed et cum Scythis prospere aliquotiens dimicauit ultorqne iniuriae parentum fuit.

« brûlant assurément du désir de rivaliser en valeur militaire, il surpassa l'illustration de ses pères par la grandeur de son esprit . Il fit donc très valeureusement de nombreuses guerres contre ses voisins et ajouta de nombreux peuples au royaume parthe. D'autre part, il combattit quelquefois avec succès les Scythes et vengea le tort fait à ses pères »⁹⁵⁰.

La encore, le récit reste fort peu précis : les nouveaux peuples soumis à l'empire parthe ne sont pas cités, ni les nom des Scythes contre lesquels il a combattu. La vague évocation du « tort fait à ses pères » peut suggérer qu'il s'agit des peuples scythes appelés en renfort par Phraate II, ou des Tochariens avec lesquels Artaban II avait en vain combattu, si ce ne sont pas les mêmes. Nous n'en saurons pas plus, si ce n'est que ces conflits furent ponctuels et, selon Justin, de peu d'importance relative au regard de la puissance de Mithridate ; il n'est pas précisé non plus que ces conflits se sont soldés par des gains territoriaux.

Justin ne fait plus allusion à des peuples scythes par la suite, jusqu'au règne de Phraate IV. Après sa victoire sur Antoine, celui-ci, victime, dit Justin, de son arrogance et de sa cruauté, est exilé, tandis qu'un certain Tiridate est désigné comme roi. C'est auprès de Scythes, encore une fois non identifiés, que Phraate IV, après divers essais infructueux, finit par trouver de l'aide ; ce sont en effet des mercenaires scythes qui assurent son rétablissement sur le trône parthe :

⁹⁵⁰ Justin, XLII, 2, 3-5.

Itaque cum magno tempore finitimas ciuitates, ad postremum Scythas precibus fatigasset, Scytharum maxime auxilio in regnum restituitur.

« Ainsi, alors que, pendant longtemps, il avait harcelé de supplications les cités voisines et, en dernier lieu, les Scythes, il est rétabli au pouvoir principalement par une troupe auxiliaire de Scythes »⁹⁵¹.

Le texte de Justin s'achève sur le récit de la reddition à Auguste par Phraate IV des enseignes romaines prises lors des diverses victoires parthes des années précédentes, et sur la mention de l'envoi de ses fils et petits-fils comme otages à Rome. Ces événements, bien datés dans la chronologie romaine respectivement de 20 et de 10 avant notre ère, fournissent le *terminus ante quem* des données enregistrées par Trogue-Pompée et retenues par Justin sur les Parthes. Si l'on tente de faire le lien entre le texte de Justin et les prologues, il faut supposer que les démêlés avec les Scythes, comme l'aide militaire qu'ils apportent ponctuellement - en dehors de l'allusion claire aux Tochari à propos d'Artaban II - concernent les Tochari, les Asiani et les Saraucae ; le seul événement que l'on puisse associer à la mention de la défaite des Saraucae sont les victoires de Mithridate II, seul roi crédité de succès contre les Scythes : mais le texte de Justin n'est pas assez précis pour entraîner la certitude. De ces peuples scythes de Bactriane, ce sont des *Asianoï* que le sort décidément nous échappe le plus : il y a de fortes chances pour que leur nom ne demeure qu'un nom⁹⁵².

C'est tout ce que l'on apprendra sur ces Scythes de Bactriane, dont il n'est plus question explicitement dans les sources gréco-romaines par la suite. Quelques informations sporadiques peuvent encore être glanées dans les textes, concernant une grande première moitié du Ier siècle de notre ère.

1.4. Prolongements : Sacae et Dahae chez Tacite et Flavius Josèphe

⁹⁵¹ Justin, XLII, 5, 5.

⁹⁵² C'est d'ailleurs sur une base exclusivement linguistique que F. Grenet et E. de la Vaissière ont proposé de les identifier aux peuples que l'on désignera plus tard, lorsqu'ils apparaissent au bord de la mer Noire, sous le terme d'Alains, pour Ases, dont dériverait l'appellation contemporaine « Ossètes » (Grenet/La Vaissière 2005) ; la culture de ces peuples telle qu'elle se manifeste dans les régions pontiques semble autoriser à restituer une origine en Asie centrale, en particulier l'usage de miroirs chinois que l'on trouve aussi dans les sépultures des élites d'Asie centrale et de Bactriane de l'ouest à partir du Ier siècle de notre ère, associés à une joaillerie polychrome de grande qualité (voir Rapin 2007, p. 56-58- et p. 59-60 avec des indications bibliographiques).

Strabon – on se le rappelle - après un petit historique de l’usage des noms donnés aux peuples du nord, disait qu’à son époque on appelait Dahae les peuples qui occupaient la plupart des territoires situés à l’est de la mer Caspienne ; qu’on distinguait, plus à l’est, les Saces et les Massagètes ; qu’enfin tous les autres étaient désignés sous le nom générique de Scythes, sans tenir compte du nom particulier de chacun des groupes⁹⁵³. Chez Flavius Josèphe et Tacite, nés durant les années 30 et 40 du Ier siècle de notre ère, les peuples mentionnés de façon précise aux confins parthes sont les Dahae, le plus souvent associés aux Saces ; ils parlent dans les autres cas des « Scythes ». Les régions orientales elles-mêmes sont rarement évoquées, si bien que ce sont le plus souvent les allusions à ces peuples des confins qui nous indiquent que tel ou tel événement a lieu au nord-est ou à l’est de l’empire.

Seules deux allusions dans les *Antiquités Juives* de Flavius Josèphe évoquent les régions orientales de l’empire parthe et les peuples scythes du nord et du nord-est : la première est datée de l’année 36, la seconde de l’année 55 de notre ère. Tacite, dans ses *Annales*, donne une version légèrement différente des événements de l’année 36, et évoque un autre épisode particulièrement intéressant pour nous, daté de l’an 47.

Les événements de 36 : Artaban II et son armée scythe

En 36, selon Flavius Josèphe, les Romains, profitant de discordes internes dans l’empire parthe, soutiennent Tiridate, petit-fils de Phraate IV, dans ses prétentions au trône contre le souverain en place Artaban II⁹⁵⁴. Tibère, relayé sur place par L. Vitellius, est alors l’instigateur de diverses entreprises pour affaiblir l’empire parthe, en particulier en Arménie. Dans la version des événements que donne Flavius Josèphe, Tibère et L. Vitellius tentent de soudoyer à prix d’or le roi des Ibères et celui des Albaniens pour qu’ils attaquent les Parthes, mais ceux-ci refusent et se contentent d’ouvrir le passage des Portes Caspiennes aux Alains, lesquelles reprennent l’Arménie pour le compte des Romains :

***Kai; h[te Armenia afh[r]hto auqi~ kai; plhsqeish~ polemn th~
Parquaiwn gh~ oi[te prwtoi twh thlle ekteinonto ajdrwn ajastatavte***

⁹⁵³ XI, 8, 2, voir *supra*.

⁹⁵⁴ Ou Artaban III selon le système de numérotation mis en place par A. von Gutschmid. Voir aujourd’hui Schottky 1991, p. 78-81.

hḥ auḥoi' ta; panta kai; tou' basilew~ oJ uiō~ ek toutwni; twh macwh epese meta; pollwh stratou' nuriadwn.

L'Arménie fut reprise et le pays des Parthes entièrement envahi par la guerre. Les chefs Parthes furent tués ; tout le pays fut dévasté et le fils du roi périt dans ces combats avec plusieurs milliers de soldats⁹⁵⁵.

Artaban, que l'on tente aussi de tuer, est contraint de s'enfuir dans l'une des Hautes Satrapies, et de là, il rassemble une armée de Dahae et de Sacae pour se rétablir sur le trône.

[...] eif ti twh aḥw satrapeiwh eḥwzen auḥon : kai; pollhḥ meta; tauta stratian ajproisa~ Dawh te kai Sakwh kai; polemhsa~ tou~ ajqesthkota~ katesce thḥ ajchu.

« Il se sauva dans l'une des satrapies supérieures ; par la suite, il rassembla une vaste armée de Dahae et Sacae et après une guerre contre ses opposants, il s'installa au pouvoir »⁹⁵⁶.

Si l'on en juge par son nom, le territoire envahi et dévasté par les Alains et dont les chefs sont tués, est non pas l'empire parthe dans son entier, mais celui de Parthyè (**hJ Parquaiwn gh'**), peut-être variante de la Parthyène ; il s'agit de la petite région qui correspondait à l'ancienne satrapie des Parthes, citée dans l'itinéraire d'Isidore de Charax sous ce nom⁹⁵⁷, et évoquée aussi par Strabon et Pline, dont Strabon évoquait l'extension récente vers le sud et l'ouest. Il y a donc de fortes chances que ces événements ne concernent que la partie septentrionale de l'empire. En situant l'endroit où se réfugie Artaban dans « l'une des Satrapies Supérieures », Flavius Josèphe reprend la division entre royaumes supérieurs et royaumes inférieurs dont nous savons par Pline qu'elle était encore en usage à l'époque parthe. Celui-ci disait en effet, nous l'avons vu, que parmi les dix-huit royaumes parthes, onze étaient appelés supérieurs, et sept inférieurs, séparés les uns des autres dans la partie orientale par le peuple des Paractacènes situés entre les Parthes et l'Arianè ; il précisait aussi que les

⁹⁵⁵ *Antiquités Juives*, XVIII, 4, 4 [98].

⁹⁵⁶ *Antiquités Juives*, XVIII, 4, 4 [100].

⁹⁵⁷ L' Apauarticène la sépare de la Margiane quand on suit la route vers l'est.

royaumes supérieurs étaient frontaliers des territoires occupés par les Scythes. Flavius Josèphe reste malheureusement peu précis sur le lieu de repli exact d'Artaban. L'événement, en soi, ne l'intéresse guère, et il n'en fait qu'un bref résumé : c'est la suite de l'histoire qui lui importe, car la réconciliation entre Tibère et Artaban, que Tibère a décidé désormais de ménager, a lieu à l'initiative du tétrarque Hérode qui, soucieux de s'attirer les faveurs de l'empereur romain, offre un festin à Artaban et Vitellius sur un pont de bateau jeté au milieu de l'Euphrate⁹⁵⁸.

Les *Annales* de Tacite reprennent l'histoire de Rome depuis la fin de l'année 14 ; les Parthes y sont évoqués pour la première fois au début du livre II, à propos de l'année 16. Des troubles dynastiques ont lieu alors, et Vononès, fils de Phraate IV, est appelé de Rome où il a grandi, selon la coutume iranienne d'envoyer les jeunes nobles comme otages dans les cours alliées. Mais il est rapidement renversé, et remplacé sur le trône par Artaban III. Celui-ci revendique aussi son origine arsacide, mais c'est chez les Dahae qu'il a été élevé :

arsacidarum e sanguine, apud Dahae adultus

De sang arsacide, élevé chez les Dahae⁹⁵⁹

Tacite, à notre plus grand regret, pas plus que Flavius Josèphe n'éprouve le besoin de situer un peu plus précisément ces Dahae pour son lecteur. Nous restons donc sur les localisations données par Strabon, pour qui les Dahae vivent au nord de l'Hyrcanie et occupent la plus grande partie du domaine steppique qui touche à la mer Caspienne. Ces alliés Dahae devaient fournir à Artaban de puissants appuis, ou lui assurer de solides alliances parmi les grands de l'empire, puisque, malgré plusieurs périodes de conflits internes, il se maintient sur le trône près de trente ans. L'un de ces conflits dont parle Tacite est précisément celui qui a opposé Artaban à Tiridate durant l'année 36, évoqué par Flavius Josèphe, mais leurs versions divergent sur quelques points ; en outre, ils n'insistent pas sur les mêmes épisodes et l'historien romain est plus précis sur le déroulé des événements, dont les faits, dans son récit, sont en outre portés, et peut-être quelque peu développés, par ses talents de mise en scène.

⁹⁵⁸ *Antiquités Juives*, XVIII, 4, 5 [101-103].

⁹⁵⁹ *Annales*, II, 3, 1 et de nouveau en VI, 41, 2: *Artabanum Scythas inter eductum*, « Artaban, élevé parmi les Scythes ». Tacite précise encore qu'il n'était lié aux Arsacides que par sa mère, ce qui, au moment de l'engouement provoqué par l'arrivée de Tiridate en Mésopotamie, est pris comme un prétexte à grief: *simul probra in Artabanum fundebant, materna origine Arsaciden, cetera degenerem*, « En même temps, on accablait d'outrages Artaban, qui ne tenait aux Arsacides que par sa mère et qui, pour le reste, avait dégénéré », VI, 42, 3.

Les épisodes de luttes dynastiques entre chefs parthes étaient pour la plupart bien connus à Rome, car les Romains y étaient souvent partie prenante : en l'occurrence, ce sont bien les Romains qui avaient encouragé Tiridate, petit-fils de Phraate IV, élevé à Rome, à briguer le trône parthe, et ils le soutenaient dans son entreprise. Les menées romaines en ce sens, on le sait, réussirent : Artaban, dit Tacite, vaincu sur le front arménien, et, trahi par nombre de ses alliés à la cour, est contraint de se réfugier en « Scythie » :

Nec iam aliud Artabano reliquum quam si qui externorum corpori custodes aderant, suis quisque sedibus extorres, quis neque boni intellectus neque mali cura, sed mercede aluntur ministri sceleribus. His adsumptis, in longinqua et contermina Scythiae fugam maturavit, spe auxilii, quia Hyrcanis Carmaniisque per edfinitatem innexus erat; atque interim posse Parthos, absentium aequos, praesentibus mobiles, ad paenitentiam mutari.

Il ne restait plus à Artaban que quelques étrangers comme gardes du corps, tous bannis de leur patrie, n'ayant ni intelligence du bien ni souci du mal, des mercenaires qu'on nourrit pour servir d'instruments aux crimes. Les prenant avec lui, il se hâta de fuir vers les lointaines frontières de la Scythie, dans l'espoir d'y trouver du secours car il avait des liens de famille avec les Hyrcaniens et les Carmaniens; et il pensait que, entre temps, les Parthes, équitables pour les absents, versatiles envers les présents, pourraient se repentir et changer⁹⁶⁰.

Pendant ce temps, Tiridate prend position en Mésopotamie, où il trouve excellent accueil. Mais très vite, à la faveur de jalousies de cour, suscitées en particulier par l'influence prise par un certain Abdagasès sur le jeune Tiridate, des nobles parthes reviennent au parti d'Artaban ; ils partent à sa recherche et le trouvent en plein dénuement, ce qui donne à Tacite l'occasion d'un petit tableau expressionniste:

Isque in Hyrcanis repertus est, inhluuie obsitus et alimenta arcu expediens.

Celui-ci fut retrouvé en Hyrcanie, couvert de crasse et n'ayant que son arc pour se procurer des aliments⁹⁶¹.

⁹⁶⁰ *Annales*, VI, 36, 3-4. L'ensemble de ces menées de Tibère contre Artaban est relaté § 31 à 37.

⁹⁶¹ VI, 43, 2.

C'était donc là, en Hyrcanie, « les lointaines frontières de la Scythie ». Artaban ayant retrouvé confiance, et sachant jauger ses appuis nouveaux, rassemble alors une armée d'auxiliaires « scythes »:

Sensit uetus regnandi falsos in amore, odia non fingere. Nec ultra moratus quam dum Scytharum auxilia conciret, pergit properus et praeueniens inimicorum astus, amicorum paenitentiam; neque exuerat paedorem, ut uulgum miseratione aduerteret.

Son expérience fit comprendre au vieux roi que, si leur affection était fausse, leurs haines n'étaient pas feintes. N'ayant différé que le temps de recruter des auxiliaires chez les Scythes, il marche rapidement, pour prévenir les fourberies de ses ennemis, les regrets de ses amis; et il n'avait pas dépouillé sa fange, pour attirer par la pitié l'attention de la multitude⁹⁶².

Devant son avancée triomphante, la plupart des peuples se soumettent, et Tiridate est contraint de trouver refuge en Syrie⁹⁶³.

On juge ordinairement que l'évocation des Carmaniens, parmi la famille d'Artaban, est une erreur, mais, si c'en est une, il est difficile d'en retrouver l'origine. La Carmanie, en tout cas, dans les descriptions que nous avons de l'empire parthe, s'étend sur tout ou une partie du désert central du plateau iranien et touche la Parthie au nord : sur son territoire peuvent très bien vivre des peuples d'origine scythe ou assimilés comme tels, prêts à fournir des troupes d'appoint. Les documents à leur sujet faisant souvent défaut, on a souvent tendance à négliger ces *ethnè* de l'intérieur échappant plus ou moins à la domination centrale, ou au contraire bien assimilées⁹⁶⁴.

Si l'on peut se permettre de combiner les informations fournies par les deux historiens, on apprend donc grâce à Tacite que la satrapie supérieure mentionnée par Flavius Josèphe était l'Hyrcanie, tandis que celui-ci ajoute aux informations fournies par l'historien romain que les Scythes de l'armée d'Artaban étaient des Dahae et des Saces. La localisation des peuples en

⁹⁶² VI, 44, 1.

⁹⁶³ VI, 44, 2-5.

⁹⁶⁴ Cf. Capdetrey 2007, p. 92-93, sur l'ambiguïté de la notion d'*ethnè* dans l'empire séleucide et la variété de situation que le terme pouvait recouvrir en terme de liens avec le pouvoir central, et en particulier cette remarque : « Nous aurions tort de considérer que le terme d'*ethnos* désignait seulement des communautés périphériques, par définition mal contrôlées ou soumises à des formes de domination médiatisée. Les *ethnè* constituaient au contraire la structure même de certains territoires parfaitement tenus par le pouvoir royal. Recouvrant des réalités socio-politiques diverses, l'*ethnos* était de ce fait un élément essentiel et sans doute dominant dans la structure territoriale du royaume séleucide ».

question correspond donc exactement à la description par Strabon des régions situées à l'est de la mer Caspienne, à partir du nord de l'Hyrcanie, où s'égrènent d'abord les divers peuples Dahae jusqu'au niveau de l'Arie, puis, au-delà vers l'est, le domaine des Sacae.

L'épisode de 47 : Vardane et la Bactriane

Tacite évoque un autre moment de discorde chez les Parthes, en 47⁹⁶⁵, qui nous intéresse particulièrement puisque le front se transporte dans les régions orientales de l'empire parthe. Il s'agit d'un conflit entre le roi en place, Gotarzès, qui a déjà éliminé son frère Artaban ainsi que sa famille, et Vardane, un autre de ses frères. Gotarzès, appuyé par les Dahae et les Hyrcaniens, attaque Vardane occupé à assiéger Séleucie ; celui-ci, qui doit abandonner la ville à son assaillant, transporte alors son camp « dans les plaines de Bactriane » :

Interim Gotarzes, Daharum Hyrcanorumque opibus auctus, bellum renouat, coactusque Vardane omittere Seleuciam, Bactrianos apud campos castra contulit.

Cependant Gotarzès, renforcé par l'appui des Dahes et des Hyrcaniens, reprend la guerre, et Vardanès, contraint d'abandonner Séleucie, transporte son camp dans les plaines de la Bactriane⁹⁶⁶.

Il va sans dire que cette mention est particulièrement intéressante, car elle atteste soit que les Parthes possédaient alors encore une partie de la Bactriane, comme les documents d'époque augustéenne le suggèrent, soit qu'ils y avaient des alliés assez proches pour accepter de bon gré que Vardane se replie sur leur territoire. On peut noter au passage que le terme latin *Bactriani* ne permet pas de faire la distinction sémantique que permet le grec entre la région de Bactres et la Bactriane, - quelle que soit la rigueur de l'usage qu'en faisaient les écrivains gréco-romains, difficile à évaluer⁹⁶⁷ ; il est toutefois plus plausible d'imaginer que Vardane s'établit dans la partie occidentale de la Bactriane.

F. Grenet, cherchant à rendre compte de la présence d'un prince aux traits de type parthe,

⁹⁶⁵ Sous le consulat de Claude et L. Vitellius, 800 ans après la fondation de Rome, voir XI, 11, 1.

⁹⁶⁶ XI, 8, 4.

⁹⁶⁷ Quant au terme lui-même, Tacite en fait un usage fort modéré, puisqu'il ne l'emploie que deux fois dans son œuvre ; la seconde dans le discours d'un prêtre égyptien, qui prétend traduire pour Germanicus un texte énumérant les conquêtes de Ramsès (*Annales*, II, 60). On peut donc supposer que c'était à bon escient, et non pour désigner un vague horizon oriental de l'empire iranien, comme on peut le craindre parfois chez d'autres auteurs.

coiffé d'un diadème, parmi les alliés d'un roi kushan représentés sur l'une des scènes sculptées en bas relief du palais de Khalchayan, a privilégié la seconde hypothèse, supposant que Vardane avait trouvé refuge chez Kujula Kadphisès, depuis peu maître de l'empire kushan, et que les deux souverains étaient les protagonistes de la glorieuse scène représentée⁹⁶⁸. Nous reviendrons sur ce décor et les identifications que l'on peut proposer des différents personnages représentés. Mais l'hypothèse d'une alliance entre Vardane Ier et Kujula Kadphisès, suffisamment importante pour que le souverain parthe soit représenté dans une salle d'apparat du roi kushan, impose de négliger l'unique texte dont nous disposons sur les relations entre les Parthes et Kujula Kadphisès, que l'on s'accorde à identifier avec le personnage nommé Qiujiuque dans le *Hou Hanshu*. Or le texte qui nous intéresse, extrait précisément du *Hou Hanshu*, dit que Qiujiuque, après avoir bien établi son emprise sur les autres clans yuezhi, s'empare de régions du sud de l'Hindukush au détriment de l'empire parthe⁹⁶⁹ ! Considérée d'après les seules sources écrites, la première hypothèse, qui consiste à envisager que les Parthes exerçaient encore sous Vardane une suzeraineté plus ou moins lâche sur les peuples de Bactriane de l'ouest et que Vardane avait trouvé refuge dans la partie orientale de son empire, est certes aussi conjecturale que la seconde, mais plus compatible avec notre rare donc précieux corpus⁹⁷⁰.

Une rébellion interrompt cependant cette confrontation entre les deux prétendants au trône parthe, que Tacite appelle par transposition les « *parthi imperatores* » : les deux frères se réconcilient alors pour reprendre le contrôle de l'empire. Toutefois, Vardane avait alors pris l'avantage, puisqu'il conserve le pouvoir tandis que Gotarzès se replie en Hyrcanie :

At Parthi imperatores, cum pugnam pararent, foedus repente iaciunt, cognitis popularim insidiis, quas Gotarzes fratri patefecit ; congressique, primo cunctanter, dein complxi dextras, apud altaria deum pepigere fraudem inimicorum ulcisci atque ipsi inter se concedere. Potiorque Vardane uisus retinendo regno ; at Gotarzes, ne quid aemulationis existeret, penitus in Hyrcaniam abiit.

⁹⁶⁸ Grenet 2000.

⁹⁶⁹ *Hou Hanshu*, LXXXVIII, 2920-2921 (Thierry 2005, texte 7, p. 492-493). Voir *infra* part. V.

⁹⁷⁰ Les quelques éléments que l'on peut exploiter du texte de Philostrate sur le passage en Asie centrale de Philostrate vont aussi dans ce sens, voir *infra* part. V.

Quant aux chefs parthes, alors qu'ils se préparaient au combat, ils concluent soudain un pacte, après avoir appris une conspiration de leurs sujets, que Gotarzès dévoila à son frère ; ils eurent une entrevue, où, d'abord hésitants, puis la main dans la main, ils s'engagèrent sur les autels de dieux à punir la perfidie de leurs ennemis et à se faire de mutuelles concessions. Et Vardane parut le plus digne de conserver le sceptre ; quant à Gotarzès, pour ne laisser subsister aucune trace de rivalité, il se retira au fond de l'Hyrcanie⁹⁷¹.

Mais, selon le récit de Tacite, Gotarzès, durant les mois suivants, rassemble des forces et reste menaçant, si bien que Vardane prend l'initiative de venir l'affronter. La rencontre a lieu près du fleuve « Erinde », dont le passage est disputé :

Atque interim Gotarzes paenitentia concessi regni et uocante nobilitate, cui in pace durius seruitium est, contrahit copias. Et huic contra itum ad amnem Erindem ; in cuius transgressu multum certato, peruicit Vardane, prosperisque proeliis medias nationes subegit ad flumen Sinden, quod Dahas Ariosque disternat. Ibi modus rebus secundis positus : nam Parthi, quamquam uictores, longinquan militiam aspernabantur. Igitur, exstructis monumentis quibus opes suas testabatur nec cuiquam ante Arsacidarum tributa illis de gentibus parta, regreditur, ingens gloria atque eo ferocior et subiectis intolerantior.

Or, pendant ce temps, Gotarzès regrettait d'avoir cédé le pouvoir, et, à l'appel de la noblesse, dont la paix rend plus dure la servitude, il rassemble des forces. Mais on vint à sa rencontre près du fleuve Erinde, dont le passage fut vivement disputé ; Vardanès l'emporta, et, par des combats heureux, il soumit les nations qui s'étendent jusqu'au Sindes, fleuve qui sépare les Dahes et les Ariens. Ce fut là le terme de ses succès, car les Parthes, quoique vainqueurs, répugnaient à une campagne lointaine. C'est pourquoi, après avoir érigé des monuments qui attestaient sa puissance et le fait que, avant lui, aucun des Arsacides n'avait levé de tributs sur ces nations, il rentre couvert de gloire, mais d'autant plus fier et plus insupportable à ses sujets⁹⁷².

Tous les détails donnés par Tacite nous intéressent : Vardane l'emporte donc, et soumet les peuples qui occupent les territoires situés entre l'Erinde jusqu'au fleuve « Sindes » qui, dit

⁹⁷¹ XI, 9, 3.

⁹⁷² XI, 10, 1-3. Vardanès est assassiné peu après (XI, 10, 3).

Tacite, « sépare les Dahae des Ariens ». Vardane et ses armées s'arrêtent alors, car, selon Tacite, « ils répugnent à faire campagne lointaine ». Vardane érige des monuments, car aucun Arsacide n'avait levé de tribut sur les peuples qu'il vient de soumettre. Cette allusion au tribut, aussi, est intéressante, car elle témoigne du fait que la soumission aux Parthes de nombreux peuples et leur intégration à l'empire ne se manifestaient parfois que par la levée d'un tribut, peut-être sans autre intervention sur leur mode d'organisation sociale et politique.

La localisation précise de ces événements est difficile à reconstituer. Ni l'Erinde ni le Sindes ne sont connus sous ces appellations. Il faut dire que l'hydrographie des régions d'Asie centrale, telle que la décrivent les quelques textes anciens dont nous disposons, est de toutes façons fort difficile à reconstituer, d'autant plus que le cours de nombreuses rivières est sujet à des variations, parfois spectaculaires, jusqu'à se perdre parfois dans les sables. Les Dahae - tous les géographes gréco-romains sont unanimes - vivent au nord de l'Hyrcanie ; Strabon précise que leur territoire s'étend à l'est jusqu'au niveau de l'Arie :

[...] oij de; loipoi; diateinousi kai; mæri th~ ajtiparhkoush~ th/ Ĵria/

« Le reste des Dahae occupe toute l'étendue du pays jusqu'à la zone même qui fait face à l'Arie tout le long de la frontière de celle-ci »⁹⁷³

Si le territoire des Dahae est contigu à celui des Ariens, qui vivent dans la haute et moyenne vallée du Tedjen, le fleuve Sindes qui sépare les deux peuples peut être soit la basse vallée du même fleuve, soit l'un des affluents du Tedjen. C'est l'identification adoptée par F. Grenet, après A. von Gutschmidt et J. Makwart : elle trouve en effet des justifications dans des données de toponymie médiévale, où les toponymes « Sind » ou « Šind » sont attestés aux abords du Tedjen⁹⁷⁴. Quant à l'Erindes, F. Grenet rapproche son nom de celui du fleuve Charindas dont Ptolémée place l'estuaire dans la mer Caspienne en Médie, non loin de la frontière avec l'Hyrcanie⁹⁷⁵, qu'il propose d'identifier avec la rivière de Gurgan⁹⁷⁶. E.V. Rtveladze a suggéré quant à lui d'identifier le Sindes avec le Murghab, en s'appuyant sur

⁹⁷³ XI, 8, 2. Ce sont tous les Dahae sauf les « Sparnes », qui vivent sur la côte de la mer Caspienne et sont directement frontaliers de l'Hyrcanie.

⁹⁷⁴ A. v. Gutschmidt, *Geschichte Irans und seiner Nebenländer*, Tübingen, 1888, p. 126 note 2; J. Markwart, *Wehrot und Arang*, Leiden, 1938, p. 6-7. Ils signalent que d'après le géographe Yakut, au XIIIe siècle, ce nom s'était conservé localement pour désigner le fleuve au voisinage d'Abivard (*Buldan*, III, 167). Voir Grenet 2000.

⁹⁷⁵ VI, 2, 2 ; Ammien Marcellin cite lui aussi ce Charindas parmi les fleuves de Médie (XXIII, VI, 40). Ce serait aussi le fleuve appelé Hirand dans le *Hodud ol-Alam* au Xe siècle (6.50 et 32.1).

⁹⁷⁶ Grenet 2000. Il suit une proposition de D. Monchi-Zadeh (Monchi-Zadeh, D. 1975, *Topographisch-historische Studien zum Iranischen Nationalepos*, Wiesbaden, p. 124-125, et p. 198).

l'existence aujourd'hui de toponymes « Sindj » dans la région du fleuve, et d'identifier l'Erinde avec le Heri rud / Tedjen⁹⁷⁷ ; F. Grenet juge cependant que ni l'une ni l'autre de ces propositions ne sont fondées linguistiquement⁹⁷⁸.

Vardane aurait donc soumis les peuples qui occupaient les territoires situés entre la rivière de Gurgan, qui donnait accès à l'arrière-pays hyrcanien, et le bas Tedjen, c'est-à-dire la frange méridionale de cet ensemble de population en grande partie nomade que Strabon a décrit au nord des régions parthes. On aimerait pouvoir préciser un peu la nouvelle frontière ainsi établie, mais la limite septentrionale de l'Arie reste fort peu claire dans nos sources, et peut-être a-t-elle varié pendant la période parthe. L'itinéraire d'Isidore de Charax, on l'a vu, passe au nord de l'Arie pour arriver en Margiane, traversant une région appelée « Apauarticène », mentionnée entre la Parthyène et la Margiane : elle se situait peut-être autour de la ville actuelle d'Abivard, ou de Tedjen, sur le bas cours du fleuve ; Isidore ne dit pas qu'elle ait un lien quelconque avec l'Arie, ni avec les Dahae⁹⁷⁹. Strabon en revanche définit l'Arie comme la vallée du Heri rud, sans plus de précision, et, dans sa description générale des peuples d'Asie centrale, l'Arie comme la Margiane sont bien placées immédiatement au sud du domaine de divers peuples nomades. Les peuples vivant sur le bas Tedjen ont peut-être été par la suite rattachés administrativement à l'Arie jusqu'à la frontière du territoire des Dahae – ou peut-être ces derniers avaient-ils à cette époque gagné du terrain vers le sud : rien ne permet de trancher. La frontière de Vardane, en tout cas, est clairement une frontière septentrionale, reculée vers le nord aux dépens des Dahae tandis qu'il progressait vers l'est, parallèlement à la frontière parthe, et non une frontière proprement orientale ; au-delà vers l'est, mais à l'intérieur de l'empire, s'étendait la puissante Margiane, dont il ne saurait être question ici, contrairement à ce qu'envisage F. Grenet⁹⁸⁰.

On ne sait quelle valeur documentaire attribuer à l'explication que donne Tacite au terme choisi par Vardane à sa progression. Elle tient du topos, dans les sources romaines concernant les Parthes : ceux-ci ne se risquent pas à des campagnes longues et lointaines et ne s'aventurent pas en terre étrangère ; cela semble être l'une des leçons tirées par les historiens

⁹⁷⁷ Rtveladze 1995, p. 181-190.

⁹⁷⁸ Grenet 2000, note 8. On ne peut selon lui remonter de la forme « Sindj » à la forme grecque « Sindes », comme en témoignent les variantes arabes Sink et la forme persane « Šing », que l'on trouve respectivement chez Mukkadasi et dans le *Hodud ol Alam* (23.43).

⁹⁷⁹ *Étapes Parthes*, § 13. La route traverse deux villes, Apauarctica et Ragau, et deux villages. Voir la carte donnée dans Bernard 2005, fig. 6, p. 950 : l'itinéraire d'Isidore suit la route la plus septentrionale.

⁹⁸⁰ Il n'y a en effet pas lieu de supposer que ce soit la perspective d'affronter les habitants de l'oasis de Margiane qui ait arrêté l'armée de Vardane, comme l'envisage F. Grenet (Grenet 2000) : ceux-ci certes, émettaient peut-être déjà pour leur compte un monnayage de bronze imité de celui des Arsacides en argent, dont nous reparlerons plus avant, mais l'émission d'un monnayage propre, en pays parthe, n'était pas un gage de non appartenance à l'empire, comme en témoigne aisément la quantité attestée d'émissions autonomes par des royaumes dits « vassaux ».

romains des conflits romano-parthes – ou l’un des éléments de mise en valeur des qualités de l’armée romaine⁹⁸¹. On ne sait donc pas ce qu’elle doit à la circonstance particulière de la campagne de Vardane. Selon Strabon, au-delà de l’Arie, au nord de la Margiane, on parvenait dans le domaine des Sakas, peut-être moins familiers aux Parthes, mais peut-être aussi à cette époque politiquement plus structurés et plus puissants : si en effet on se réfère aux données du *Hanshu*, on arrivait alors dans l’ancien royaume de Yancai, situé à la frontière nord de l’empire parthe, dont cinq des rois sont alors soumis au Kangju⁹⁸² ; Vardane avait sans doute de bonnes raisons d’interrompre la progression.

La mise en scène de l’interruption de la campagne au niveau du fleuve Sindes, avec l’érection de monuments qui marquent symboliquement la frontière de la nouvelle domination parthe, évoque celle d’Alexandre aux limites de ses conquêtes indiennes : lors du refus de ses soldats de poursuivre l’expédition plus avant, le conquérant macédonien avait érigé des autels sur l’Hyphase (le Béas), à la frontière orientale du Penjab⁹⁸³. Le discours à Tibère prêté par Tacite à Artaban en 35 faisait référence aux limites des possessions macédoniennes, montrant que la figure d’Alexandre restait une référence idéologique que s’étaient appropriée les Parthes pour légitimer des revendications territoriales, au moins dans le cadre de leurs rapports avec les Romains⁹⁸⁴. On peut voir ici encore un élément réussi de propagande de Vardane. Pourtant, il n’est pas question ici de sacrifices aux dieux, ni précisément de marquage symbolique d’une frontière : ce sont, dit Tacite, des monuments à la gloire de Vardane ; ils célèbrent sa puissance et sa valeur militaire, qualités qui lui ont permis d’étendre la domination parthe plus loin que ses prédécesseurs. Là encore, il est difficile d’évaluer la valeur documentaire de ce décalage par rapport à l’*imitatio Alexandri* telle que nous pouvons nous la représenter, c’est-à-dire par rapport au récit d’Arrien. Le thème de l’arrogance parthe est aussi une antienne bien connue des sources gréco-romaines, de Tacite en particulier, et pourrait suffire à l’expliquer.

Le rapprochement avec le matériel iranien invite à se représenter ces monuments non pas comme des autels aux dieux, mais comme des monuments de célébration, sur le modèle des reliefs rupestres monumentaux qui, dans la tradition iranienne depuis l’époque achéménide, proclament la grandeur des souverains et célèbrent leurs victoires. Un nouveau relief rupestre monumental d’époque sassanide découvert en Afghanistan, au sud-est de la plaine de Balkh, à

⁹⁸¹ Les raisons données sont diverses, que ce soit d’organisation militaire ou de déterminisme climatique : Dion Cassius (XL, 14, 4-5) et Hérodien (VI, 5, 3 ou 3, 1, 2) interprètent le fait comme une faiblesse des Parthes, qu’ils attribuent principalement à un défaut d’organisation militaire ; voir sur le sujet l’analyse de Ch. Lerouge, dans Lerouge 2007, p. 308-321.

⁹⁸² *Hanshu*, chap. XCVIa, 3893-3894 (Thierry 2005, texte 28b, p. 512-513).

⁹⁸³ Arrien, *Anabase*, 5, 29, 1-2.

⁹⁸⁴ Tacite, *Annales*, VI, 31, 1.

Pul-i Khumri, a été interprété par F. Grenet en ce sens⁹⁸⁵ : représentant un souverain sassanide à cheval chassant un rhinocéros indien sous un manguier, en présence d'un dignitaire kushan soumis, le relief marque, selon F. Grenet, la conquête par Shapur Ier de territoires situés au sud de l'Hindukush, probablement autour de Bégram, proclamant pour ses sujets bactriens la nouvelle limite de la domination sassanide.

En 55 : Dahae et Sacae, menace renouvelée

Flavius Josèphe mentionne une seconde fois Dahae et Sacae ensemble, pour l'année 55, mais ils sont alors menaçants. Le roi parthe Vologèse est alors en campagne contre Izatès, roi d'Adiabène, à la suite d'intrigues menées, dit Flavius Josèphe, par les grands du royaume d'Adiabène, irrités que leur roi et sa famille se soit convertis au judaïsme. Le roi Vologèse, accompagné d'un grand corps de troupes, a installé son camp près du fleuve qui sépare l'Adiabène et la Médie. Vologèse tente alors d'inciter Izatès à se rendre en lui rappelant combien ses forces sont supérieures :

Ἰφικνεῖται δε; προ; τον Ἰζαθν ἀγγελο~ παρα; του' Παρϑου πεμφϑειν, οἱ τῆν Παρϑων δυνάμιν οὕτῃ τὴν ἐστὶν ἡγγελλεν ἀπο; Εὐφρατοῦ ποταμοῦ μερι Βακτρῶν τοῦ; οἴου~ αὐτῆ~ τιγενο~ καὶ; τοῦ; ὑψηκοῦ~ αὐτῆ~ βασιλεῶ~ καταλεγῶν.

Izatès reçut un message envoyé par le Parthe pour lui rappeler quelles grandes forces avait celui-ci depuis le fleuve d'Euphrate jusqu'aux frontières des Bactriens, et pour lui énumérer tous les rois ses sujets⁹⁸⁶.

Vologèse met en avant l'immensité de son territoire, de l'Euphrate aux frontières des Bactriens : cette mention des limites de l'empire parthe et de l'organisation de l'empire a rarement été relevée. Elle est pourtant quelque peu ambiguë, car on ne sait si la limite de la domination parthe se situe en deçà ou au-delà de ces « Bactriens ». Le mot grec employé,

⁹⁸⁵ Voir en dernier lieu Grenet 2005, avec la bibliographie des premières présentations de ce relief dit de Rag-i Bibi à la communauté scientifique.

⁹⁸⁶ *Antiquités Juives*, XX, 4, 2 [87].

« **Baktrwn** », désigne bien, au sens propre, la région de Bactres et non la Bactriane, si bien qu'il est tout à fait plausible que la situation politique n'ait pas encore changé en 55 et que Vologèse soit encore assuré de l'allégeance des peuples de Bactriane de l'ouest. C'est aussi sous le nom de Bactriens - c'est bien le terme « **Baktrianoï** », qui est employé - que les Kushans, alors unifiés sous l'égide de Kudjula Kadphisès, apparaissent selon toute probabilité dans le *Périple de la Mer Erythrée*, conduit, dit son auteur, par un roi belliqueux⁹⁸⁷. C'est d'ailleurs le nom qu'ils garderont dans les sources gréco-romaines plus tardives – chez Ammien Marcellin, par exemple⁹⁸⁸.

Quant à l'allusion aux nombreux rois soumis à Vologèse, on ne sait s'il faut entendre ici que toutes les provinces parthes étaient organisées en royaumes (*regna*), comme l'avait pensé Pline. L'itinéraire d'Isidore de Charax, au long duquel s'égrènent les petites régions, peut en faire douter, comme l'hétérogénéité qui a toujours caractérisé les modes de domination des pouvoirs iraniens centraux depuis les Achéménides, mais on peut supposer que ces structurations en royaumes autonomes devaient concerner les régions les plus puissantes.

Alors que la bataille devait s'engager entre Vologèse et Izatès qui ne s'était pas découragé, le roi parthe fut informé qu'une armée de Dahae et de Sacae envahissait ses terres : il dut abandonner le front, ce que Flavius Josèphe met au compte des ferventes actions de grâce rendues à leur dieu par Izatès et sa famille :

Kai; kat ekeinhn euju; thn nukta dexameno~ Ouplogesh~ epistolav, ej ai; egegrapto Dawh kai; Sakwn ceira megathn katafronhsasan aujou' th' apodhnia~ epistrateusameuhn diarpazein thn Parquhnwn, aprakto- ajezeuxen ej; toupiaw. Kai; Jzath~ oufw kata; qeou' promoian ta; apeila; tou' Parqou diafeugei.

Dès la nuit qui suivit, Vologèse reçut une lettre où on lui mandait qu'une grande armée de Dahae et de Sacae avait profité de son absence pour dévaster le pays des Parthes ; alors,

⁹⁸⁷ « **Kai; toutwn epaw macimwtaton eqno~ Baktrianwn, ufo; basilea ohtwn iflion [topon]** », *Périple*, 47. L'identification de ces « Bactriens » avec les Kushans est bien l'option retenue par M.D. Bukharin, après G. Fussman : Bukharin 2007, p. 144-148, qui reprend les différentes lectures proposées pour la fin de la phrase et les débats qu'elle a suscités.

⁹⁸⁸ XVIII, VI, 55-58 sur la Bactriane. On ne sait exactement à quand remontent les informations qu'il donne, mais elles datent au plus tôt de l'époque arsacide (pour lui « les siècles anciens », *ueteribus saeculis*) ; les « Bactriens » qu'il évoque sont une nation puissante, parvenue à soumettre tous les peuples alentour et à leur imposer son nom.

sans avoir rien fait, il décampa et revint en arrière. Ainsi, grâce à la Providence divine, Izatès échappa aux menaces du Parthe⁹⁸⁹.

Là encore, on le voit, l'évocation de ces raids de peuples nomades n'intervient qu'incidemment dans le récit, si bien que Flavius Josèphe fournit peu de détails. Il faut noter que le territoire dévasté par les peuples scythes est encore une fois celui des « Parthyènoi » (*thn Parquhwnh*), sans doute variante pour « Parthuaioi », et non, semble-t-il, l'empire parthe dans son entier. Il est difficile de ne pas songer là à l'évocation par Strabon des nombreuses incursions qu'avaient coutume de faire les peuples scythes occupant les pourtours du désert du Karakum sur les régions d'Hyrcanie, de Nésée et sur les plaines des Parthes (« Parthuaioi ») ; il rapporte qu'à défaut de pouvoir s'en prémunir, on s'était résolu à traiter avec ces peuples et à négocier que ces expéditions soient limitées dans le temps, en échange de quoi on ne leur opposerait pas de résistance:

Metaxu; d autwn kai; th~ Jrkania~ kai; th~ Parquai~ mēri Jriwn ephm~ prokeitai pollh; kai; ahdro~, hē diexionte~ makrai~ odoi~ katetrecon thu te Jrkanian kai; thn Nhsaiān kai; ta; twn Parquaiwn pedia : oiJ de; sunēqento forou~ : foro~ d hh to; eptirepein taktoi~ tisi cronoi~ thn cwran katatrevei kai; feresqai leian

Entre les Dahae, l'Hyrcanie et le territoire des Parthes jusqu'aux Aries se déploie un vaste désert sans eau que les nomades traversèrent à grandes étapes pour aller se ruer sur l'Hyrcanie, la Nésée et les plaines des Parthes. Ces peuples durent s'engager à un tribut qui prit la forme suivante : à date fixe, ils ouvriraient leur pays à leurs envahisseurs pour y faire du butin⁹⁹⁰.

Si cet accord, dont nous ne connaissons pas la date, n'était plus d'actualité lors des événements évoqués par Flavius Josèphe, ce que rien ne permet de déterminer, du moins le danger que représentaient ces peuples n'était-il pas jugulé. Il n'y a pas non plus à s'étonner du fait que les mêmes peuples Dahae et Sacae apparaissent tantôt comme auxiliaires à l'appui

⁹⁸⁹ *Antiquités Juives*, XX, 4, 2 [91].

⁹⁹⁰ XI, 8, 3.

des Parthes, tantôt comme ennemis. Tacite, à propos des événements de 36, raconte par exemple qu'à l'occasion des combats entre les Hiberniens et les Parthes d'Artaban pour l'Arménie, les Sarmates sont appelés à la rescousse par l'un et l'autre partis, et que leurs chefs se répartissent dans chacun des camps au plus offrant :

Quae postquam Artabano coginta, filium Orodem ultorem parat : dat Parthorum copias, mittit qui auxilia mercede facerent. Contra Phrasmanès adiungere Albanos, accire Sarmatas, quorum sceptuchi, utrimque donis, more gentico diuersa induere.

A cette nouvelle, Artaban prépare son fils Orodès à la vengeance : il lui donne des troupes parthes et envoie recruter des mercenaires en renfort. De son côté, Pharasmanès s'alliait aux Albaniens, appelait les Sarmates, dont les porte-sceptre, ayant reçu des dons de part et d'autre, suivirent, selon l'usage du pays, des partis opposés⁹⁹¹.

De l'étude de ces quelques passages, on retiendra deux éléments. D'abord le fait que la géographie des régions septentrionales de l'empire parthe telle que la décrit Strabon permet aisément de les rendre clairs : les peuples que les Gréco-Romains, au Ier siècle de notre ère, désignaient comme les Dahae et les Sacae occupaient bien les territoires situés immédiatement au nord de l'empire parthe, respectivement depuis la mer Caspienne jusqu'au niveau de l'Arie, et au-delà vers l'est, vers la Sogdiane. Ils constituent pour les Parthes tantôt un vivier de précieux alliés d'appoint dans les guerres qu'ils ont à mener, tantôt d'effrayants ennemis qui déferlent sur leurs terres en quête de butin. Aussi les Parthes n'ont-ils de cesse de sécuriser leur frontière, voire même de la repousser aux dépens de ces dangereux voisins, en s'assurant l'allégeance tributaire des divers peuples frontaliers. C'est ce que fait Vardane avec succès dans la région des Dahae et c'est là, du reste une constante dans l'histoire des empires iraniens depuis l'époque achéménide. On retiendra ensuite que ces passages rendent fort plausible l'hypothèse selon laquelle jusqu'en 55 au moins, les Parthes seraient toujours maîtres de la partie occidentale de la Bactriane que, selon Strabon, ils avaient conquise sur les peuples scythes qui avaient envahi la région. On peut envisager que les Scythes en question étaient les Saraucae / Sacaraucae dont les prologues à l'œuvre de Trogue-Pompée permettent de supposer qu'ils ont été sévèrement vaincus par les Parthes durant le Ier siècle avant notre

⁹⁹¹ VI, 33, 2.

ère. Mais dans la deuxième moitié du I^{er} siècle de notre ère, il n'est plus question de Scythes à propos de cette région : les peuples qui y vivent sont désignés comme des Bactriens, ou plus exactement comme des « habitants de l'oasis de Bactres » («**Baktroi**»), le grec permettant de les distinguer sémantiquement des « habitants de la Bactriane » («**Baktrianoï**»), nom par lequel on s'était alors accoutumé à nommer ceux que les Chinois appelaient les Yuezhi et que Kujula Kadphisès réunissait à la même époque sous le nom de Kushans.

2. Relais dans les sources chinoises

Les textes des Annales des Hans rendent compte eux aussi de la migration nomade qui a conduit à l'invasion de la Bactriane et à la chute du pouvoir grec, mais ils ne font aucune allusion à une éventuelle confrontation avec les Parthes en Bactriane. Le *Hanshu* nous offre un renseignement supplémentaire, en se faisant l'écho de traditions qui couraient dans les hautes régions du Pamir ou au nord-ouest de l'Inde où se rendent pour la première fois les Chinois : une des conséquences de ces vastes déplacements de population aurait été la migration vers le sud de populations du haut Pamir, les Se, dont les élites se dispersent à l'arrivée du peuple des Wusun, eux-mêmes refoulés par les Yuezhi en mouvement vers l'ouest ; certains d'entre ces clans Se prennent alors le pouvoir dans une région que les Chinois appellent Jibin, située au nord-ouest de l'Inde et qui, à partir de là, s'étend aux dépens des régions indiennes : ceux là, d'après les textes chinois, seront confrontés aux Parthes.

2.1 Les grandes migrations : recomposition ethnique aux frontières parthes

Les textes du *Shiji* et du *Hanshu* ont ceci de satisfaisant pour nous qu'ils offrent la possibilité de reconstituer une chronique des migrations de peuples en chaîne depuis les frontières nord-occidentales de la Chine jusqu'en Bactriane d'une part, et dans le nord-ouest de l'Inde d'autre part, qui expliquent la reconfiguration des constellations ethniques et politiques des confins parthes orientaux durant les premiers siècles de leur domination sur l'Iran.

La Chine de la nouvelle dynastie des Hans était ceinturée au nord et à l'est par une multitude

de peuples nomades qu'elle désignait du nom générique de *Hu*⁹⁹². La menace venait des steppes du nord : c'est de là que le puissant peuple des Xiongnu, repoussé autrefois par les Qin au nord des Ordos, s'infiltrait vers le sud à la faveur de la guerre civile pour rejoindre ses anciens territoires situés aujourd'hui au sud de la Mongolie intérieure, au nord du Hebei, du Shanxi et du Shaanxi. Au nord-est, au IV^e siècle, les nomades Yuezhi occupaient un immense territoire dont on sait qu'il englobait la plaine située immédiatement à l'ouest de la boucle du fleuve Jaune. C'est du choc entre ces deux peuples et de la migration des Yuezhi vers l'ouest que naquit, dans la vision chinoise, le bouleversement de grande ampleur dans la population des steppes d'Asie centrale du II^e siècle avant notre ère.

L'histoire de ces événements a été maintes fois écrite. Si les textes du *Shiji* et du *Hanshu* permettent de reconstituer un scénario général cohérent des migrations principales, le détail de ces mouvements est beaucoup plus difficile à retracer, car ils ne sont pas évoqués dans le cadre d'un récit linéaire mais répartis dans les monographies consacrées aux différents peuples où, le plus souvent, seuls quelques épisodes sont sélectionnés au profit du tableau général. F. Thierry a entièrement repris, à l'usage des historiens, la traduction des textes sources qui concernent la migration des Yuezhi, et tenté autant que possible de clarifier les ambiguïtés de traduction. Il a proposé une reconstitution étape par étape du fil des événements en combinant les données du *Shiji* et du *Hanshu*, avec un grand souci de respect des textes et en tenant compte des sélections et des raccourcis opérés par chacun d'entre eux. Le scénario qu'il retrace se déroule en cinq étapes :

1. Une première attaque des Yuezhi par les Xiongnu a lieu sous le *chanyu* des Xiongnu, Touman, vers 210-209 : c'est un échec ; Touman est assassiné. Elle se déroula probablement dans la partie la plus orientale du domaine des Yuezhi qui jouxtait encore celui des Xiongnu, à l'ouest du fleuve Jaune.
2. Le *chanyu* Modu, qui prend le pouvoir chez les Xiongnu en 209 à la suite de son père, attaque les Yuezhi pour la seconde fois et tue leur roi. Cet événement se passe après leur victoire sur les peuples *Hu* de l'Est et avant la reconquête de leurs anciens territoires (206-202 avant notre ère), soit vers 208-207. Les Yuezhi, battus, sont alors refoulés vers l'ouest tandis que les Xiongnu progressent vers le sud. Le domaine Yuezhi reste immense, compris entre les Tianshan à l'ouest et les contreforts méridionaux des actuels Qilian à l'est,

⁹⁹² Sur le terme *Hu*, voir Thierry 2005, § 8, p. 449.

dans le Gansu et une partie du Tarim. C'est là que *Shiji* et *Hanshu* les situent au début des Hans⁹⁹³.

3. La troisième attaque contre les Yuezhi est perpétrée par le « roi sage de droite » des Xiongnu, envoyé en campagne par le *chanyu* en représailles d'incidents de frontière qu'il avait provoqués avec les Chinois. C'est une campagne de grande ampleur : les Yuezhi sont soumis, ainsi qu'une série de peuples du bassin du Tarim, dont les Wusun, le royaume de Loulan et une vingtaine d'autres (26 ou 36 en tout selon les lectures). Les Xiongnu contrôlent alors tout le Gansu et une bonne partie du Tarim ; ils en informent l'empereur de Chine par un courrier qui arrive à la cour en 176. On peut donc supposer que l'événement s'est produit fin 177 – début 176. Comme le montre F. Thierry, les textes du *Shiji* et du *Hanshu* ne parlent pas alors de déplacement de population : les peuples font allégeance et sont intégrés au peuple des Xiongnu⁹⁹⁴.
4. La quatrième attaque a lieu sous le *chanyu* Laoshang (174-160). Il arrive souvent qu'elle ne soit pas prise en compte, car elle n'est pas mentionnée dans les monographies sur les Xiongnu. Mais les monographies sur les Grands Yuezhi et les Wusun évoquent à cette période – et seulement à ce moment là – une nouvelle migration vers l'ouest. C'est à cette occasion qu'une partie d'entre eux, n'ayant pu fuir, se réfugient parmi les tribus Qian des Nanshan et seront nommés ensuite les Petits Yuezhi. La monographie sur les Wusun du *Hanshu* précise que les Yuezhi chassent le peuple Se de son territoire et s'y installent. On situe communément le domaine des Se dans la région de l'Issyk Kul, Aladagh, et sur le cours supérieur de l'Ili. Lorsque le *chanyu* Junchen capture Zhang Qian en 138, il lui dit : « les Yuezhi sont au nord de mon empire »⁹⁹⁵, or les Xiongnu depuis 177-176 sont maîtres des royaumes de la région du Tarim jusqu'à Shule-Kashgar. Les Yuezhi sont donc encore à ce moment là dans la haute vallée de l'Ili et de l'Issyk Kul. Quant aux Se, ils se dispersent pour la plupart dans le Pamir et leur chef descend jusqu'au nord-ouest de l'Inde ; ils fondent partout de petits royaumes.

⁹⁹³ Thierry 2005, § 7, p. 448-449, avec une discussion sur les toponymes employés.

⁹⁹⁴ *Shiji* CX, 2887-2890, 2896-2898, 2906-2907, et *Hanshu* XCIVa, 3748-3750, 3756-3758, 3758-3759, 3764, 3767 (Thierry 2005, textes 18 et 19, p. 498-502 et 503-505), en particulier dans le premier : ils « sont considérés comme Xiongnu ».

⁹⁹⁵ *Shiji* CXXIII, 3166 et *Hanshu* LXI, 2687-2690 (Thierry 2005, textes 29 et 30, p. 513-516 et 516-519).

5. La cinquième attaque contre les Yuezhi n'est pas le fait des Xiongnu mais du *kunmo* Lieqiaomi des Wusun, et elle n'est évoquée que par le *Hanshu*⁹⁹⁶. Lieqiaomi dépouille leurs hordes et s'installe sur leur territoire où son peuple se mêle avec des éléments Se et Yuezhi restés sur place. Les Yuezhi cependant fuient vers le Daxia, le royaume de Bactriane, où Zhang Qian les trouve en 128 avant notre ère, installés au nord de l'Oxus. Le *Shiji* est beaucoup plus évasif sur l'histoire des Wusun : il mentionne juste que Lieqiaomi est chargé par le *chanyu* de « surveiller les Contrées d'Occident », et qu'à la mort du *chanyu*, il part « au loin » avec ses hordes⁹⁹⁷. La date de ces événements est impossible à établir avec précision. Les points d'ancrage chronologique assurés sont peu précis : on sait que Lieqiaomi était encore vivant durant l'ère Yuan Feng (110-105) du règne de Wudi et qu'il mourut peu après à un âge avancé ; on sait encore qu'il était né au moment d'une attaque de son peuple par les Xiongnu ou les Yuezhi, lors de laquelle son père fut tué. Le *Hanshu* évoquant une vengeance de Lieqiaomi contre les Yuezhi, on peut supposer qu'ils furent responsables de la mort de son père. « L'imprécision des textes ne permet pas, objectivement et malgré des tentatives audacieuses, de fixer avec certitude la date de la campagne du *kunmo* », insiste F. Thierry⁹⁹⁸.

C'est en effet en raison de l'imprécision de ces textes que des controverses de datation se sont déclenchées sur la date des deux migrations successives des Yuezhi, du refoulement des Se et de l'installation des Wusun sur leur ancien territoire. On a aussi évoqué à plusieurs reprises une discordance entre les textes du *Shiji* et du *Hanshu*, considérant au mieux qu'il y avait là un point non décidable, au pire qu'il fallait corriger l'une ou l'autre version.

En Asie centrale, ces migrations font donc intervenir deux peuples : les Yuezhi et les Se. Tous deux se retrouvent frontaliers des Parthes, les Yuezhi en Bactriane, et les Se au nord-ouest de l'Inde ; les uns et les autres, à un moment de leur histoire, entrent en conflit avec eux.

2.2. Parthes et Yuezhi en Bactriane

A leur arrivée en Transoxiane, les Yuezhi provoquent des bouleversements dans la confédération du Kangju, puisqu'ils occupent leurs territoires méridionaux, et ils vainquent le

⁹⁹⁶ *Hanshu* LXI, 2691-2692 et *Hanshu* XCVIb, 3901-3902 (Thierry 2005, textes 22 et 23, p. 507-508, 508-509).

⁹⁹⁷ *Shiji* CXXIII, 3168 (Thierry 2005, texte 21, p. 506-507).

⁹⁹⁸ Thierry 2005, p. 452, et note 42 pour la bibliographie des débats portant sur la date de la campagne du *kunmo* et sur les différentes propositions qui ont été faites, fondées sur l'estimation de son âge.

Daxia, à savoir la Bactriane. Le Daxia, dans la description qu'en donne le *Shiji*, qui correspond à la situation décrite par Zhang Qian en 128, est politiquement morcelé, et de petits dynastes contrôlent son territoire à partir des villes principales :

« Le Daxia est situé à plus de 2000 li au sud-ouest du Dayuan, au sud de la rivière Gui. Ses coutumes sont celles de sédentaires, il y a des villes fortifiées et des demeures construites ; ses coutumes sont comparables à celles du Dayuan. Il est sans chef suprême, constamment les villes fortes se donnent de petits seigneurs. Ses soldats sont faibles et craignent le combat. Il excelle dans le commerce. Quand les Yuezhi firent mouvement vers l'ouest, ils l'attaquèrent et le vainquirent, ils soumirent en entier le Daxia »⁹⁹⁹.

Sa population est très nombreuse, ajoute le texte, et la ville principale, nommée comme « capitale », se nomme Lanshi et se distingue par l'activité et la prospérité de ses marchés. On a dit déjà que l'on pouvait supposer qu'il s'agissait de la ville de Khulm, l'actuelle Tashkurgan, dont le nom permet des rapprochements phonétiques plus satisfaisants avec le mot chinois que Bactres. Zhang Qian trouve le siège du pouvoir royal des Yuezhi établi au nord de l'Oxus. Il n'est pas précisé que les Yuezhi occupent des territoires du Daxia, mais que les petits chefs qui s'en partagent le contrôle sont entièrement soumis. Aucun conflit n'est mentionné entre les Yuezhi et l'Anxi, non plus qu'un impact quelconque sur la frontière orientale de ce dernier, à ceci près que les Yuezhi, maîtres de la Bactriane, occupent des territoires qui la bordent. Ce tableau, avec la capitale du Daxia située à Khulm, est tout à fait compatible avec l'hypothèse d'une occupation parthe de la Bactriane de l'Ouest.

La monographie du *Hanshu* consacré au Daxia reprend essentiellement les informations données par le *Shiji*, avec quelques précisions intéressantes, qui donnent en particulier quelques indications de type politique :

« A l'origine, le Daxia était sans souverain suprême, constamment les villes fortes se donnaient de petits seigneurs, le peuple était faible et craignait le combat, c'est pourquoi, quand les Yuezhi en mouvement arrivèrent, ils le soumirent complètement. Ensemble, ils reçurent l'ambassadeur des Hans. Il y a 5 xihou [...] L'ensemble compose les cinq xihou qui sont tous soumis aux grands Yuezhi »¹⁰⁰⁰.

⁹⁹⁹ *Shiji* 123 (Thierry 2005, texte 15). *

¹⁰⁰⁰ *Hanshu* 96 A (Thierry 2005, texte 16). *

Les Yuezhi et les chefs du Daxia reçurent ensemble Zhang Qian : c'est la confirmation, selon F. Thierry, que les chefs bactriens, quoique dans leur rôle de représentants du Daxia, n'avaient plus aucune autonomie politique. Mais le texte montre surtout que depuis la première visite de Zhang Qian, la situation politique s'est modifiée : la domination politique des Yuezhi s'est structurée en cinq pouvoirs régionaux, les *xihou*, pourvus chacun d'un centre politique et d'un chef. Dans le schéma de répartition des cinq *xihou* des Yuezhi au nord de l'Oxus proposé par F. Grenet, le *xihou* le plus occidental correspond à la région de Termez, c'est-à-dire les monts du Kuhitag, avec le bassin du Sherabad-darya et éventuellement le bas Surkhan-darya, que les textes arabes désignent sous le nom de Kūftan. C'est celui dont le nom et l'identification ont soulevé le plus de controverses, car il est nommé « Gaofu » dans le *Hanshu*, mais Fan Ye, dans le *Hou Hanshu*, corrige ce nom par celui de Dumi (**tah-mlît*), en expliquant que les auteurs du *Hanshu* ont fait confusion ; le Gaofu, à l'époque des informations dont Fan Ye se fait l'écho dans le *Hou Hanshu*, est une puissante région du nord-ouest de l'Inde, dont nous reparlerons plus loin. E. Pulleybank avait proposé depuis longtemps d'identifier le siège de ce cinquième *xihou* avec Termez, dont la forme bactrienne était Tarmid¹⁰⁰¹. Il revient à F. Grenet d'avoir envisagé que le Gaofu du *Hanshu* pouvait correspondre à la même région, indépendamment de celle que l'on désignait de ce nom à l'époque du *Hou Hanshu* ; son nom chinois (**kâu-b'iu*, **kauh-bôh*) refléterait la forme iranienne ancienne **kaufa*- « montagne, pays de collines », dont la forme arabe Kūftan serait une dérivation moyen-iranienne avec double suffixe¹⁰⁰². Si cette identification est juste, le territoire du cinquième *yabghu* kushan se trouverait immédiatement au nord de la Bactriane occidentale, et s'étendait jusqu'au-delà de l'oasis de Bactres, dont les sources gréco-romaines permettent de restituer la domination par les Parthes.

Nous avons déjà évoqué les débats soulevés par l'ambiguïté que laisse le texte sur le territoire concerné par le découpage en *xihou* : ils ont été suscités par la différence de formulation et de disposition des faits entre les textes du *Hanshu* et ceux, plus tardifs, du *Hou Hanshu*. Dans le premier, la répartition en cinq *xihou* fait partie de la notice sur le Daxia, indépendamment de celle qui concerne les Yuezhi ; Fan Ye, dans le second, l'intègre à celle des Yuezhi qui se

¹⁰⁰¹ Pulleybank 1963, p. 222-223. La forme « Tarmid » viendrait, selon F. Grenet, de l'ancien iranien **tara-matī*, « pourvu d'un gué » ; on trouverait la forme masculine ou neutre correspondante (*tara-mant-*) à la racine du toponyme « Tarmantis » qu'emploie l'auteur de l'*Épitomé de Metz* (§4) pour désigner le même site (Grenet 2006, p. 332, note 18 ; sur le passage d'Alexandre à Termez, et une première étude des noms anciens portés par l'établissement, voir Grenet / Rapin 1998 [2001], p. 83-84, où ils restituaient une forme iranienne **tara-maiθa*, laquelle posait toutefois quelques problèmes d'identification).

¹⁰⁰² Grenet 2006, p. 333-334. F. Thierry indique d'ailleurs que dans le texte du *Xin Tangshu*, le terme Gaofu désigne le Khottal, à savoir la région située entre la vallée du Surkhan-darya et la boucle de l'Amou-Darya, autour de la ville de Kurgan-Tyube (XLIIb, 1136 ; voir Thierry 2005, p. 470, et déjà Chavannes 1903, p. 276-277).

seraient partagés le Daxia. Selon l'hypothèse la plus probable, qui permet de rendre compte des deux textes, le Daxia dont il est question est une entité politique et non géographique, et ses frontières coïncident avec celles de l'ancien royaume grec de Bactriane, qui s'étendait au-delà de l'Oxus vers le nord. Les Yuezhi auraient donc bien soumis le Daxia et se seraient installés dans sa partie septentrionale¹⁰⁰³. On peut supposer que lorsqu'ils resserrèrent leur emprise sur les régions situées au sud de l'Oxus et en occupent progressivement le territoire, après 90 avant notre ère, les différents *yabghu* se l'étaient partagé ; peut-être d'ailleurs était-ce le cas dès leur arrivée. Quoiqu'il en soit, une extension éventuelle du domaine du *xihou* de Gaofu vers le sud ne pouvait conduire qu'à des heurts avec les Parthes, qui ne sont pas enregistrés dans les textes chinois.

On se rappelle que selon Strabon, les Parthes, qui avaient soumis l'ouest de la Bactriane une première fois sous Eucratide, ont dû par la suite reconquérir la région sur les Scythes qui l'avaient envahie. Le matériel numismatique, nous l'avons vu, laisse entendre que l'allégeance aux Parthes n'a eu aucune conséquence sur l'organisation administrative de la région dans laquelle circulaient les monnaies d'Hélioclès ; elle devait se réduire au versement d'un tribut, et sans doute les Chinois n'en ont-ils pas entendu parler. Quoiqu'il en soit, on imagine aisément que les Parthes aient tenté de reconquérir le territoire qu'ils avaient soumis, qui leur donnait un accès plus direct à l'Inde par Bactres. La seule information dont nous disposons que l'on peut interpréter comme telle est celle de Justin qui a retenu du texte de Trogue-Pompée l'attaque infructueuse d'Artaban II (127-123) contre les Tochariens, durant laquelle il a trouvé la mort. L'hypothèse d'une identification entre les Tochariens des sources gréco-romaines et les Yuezhi a été formulée depuis longtemps, et défendue en dernier lieu par F. Grenet et E. de la Vaissière¹⁰⁰⁴. Le conflit avec Artaban II, du reste de peu de conséquence, a eu lieu après le départ de Zhang Qian et n'a pas été enregistré par les envoyés chinois ultérieurs. Les données fournies par Justin permettent de supposer que c'est sous Mithridate II que la Bactriane occidentale a été reconquise, puisqu'il est dans la suite le seul souverain crédité d'une extension des frontières de part et d'autre de l'empire parthe et de succès ponctuels contre les « Scythes ». En reconquérant la Bactriane autrefois ôtée à ses prédécesseurs, il aurait bien « vengé ses pères » de leurs déboires contre les Scythes, comme le dit Justin.

Reste à envisager la question de l'identité ethnique des habitants de la Bactriane de l'ouest,

¹⁰⁰³ C'est le parti défendu par F. Thierry (Thierry 2005, p. 454-457), admis par F. Grenet (Grenet 2006, p. 338).

¹⁰⁰⁴ Grenet/Vaissière 2005. C. Rapin qui préférerait à l'origine identifier les Yuezhi aux Asiani (Rapin 2001, p. 82-85) s'est finalement rallié, lui aussi, à cette hypothèse (Rapin 2007).

que suscite la confrontation entre les sources gréco-romaines et les sources chinoises. On a vu que les Chinois n'attribuent la conquête de la Bactriane qu'aux seuls Yuezhi, tandis que les auteurs gréco-romains évoquent au moins trois peuples à l'origine de la chute du pouvoir grec, peut-être quatre. Ils ne précisent nulle part dans ces textes leur appartenance ethnique. Justin ne précise pas contre quels peuples scythes Mithridate II a remporté ses victoires, si ce n'est qu'ils avaient été, pour certains au moins, les adversaires victorieux de ses prédécesseurs. L'auteur des prologues à l'œuvre de Trogue-Pompée, quant à lui, dans le prologue au livre XLII, n'évoque de défaite scythe en Bactriane que des Sacaraucae, très probablement du fait des Parthes, mais pas des Tochariens, dont il racontait pourtant l'histoire. La confrontation de ces textes fait apparaître très clairement le fait que les Chinois, dans ces textes officiels de cour, ne considéraient pas les regroupements ethniques, mais les entités politiques avec lesquelles ils pouvaient avoir des relations diplomatiques, même si ethnologie et organisation politique pouvaient se recouper.

Il est tout à fait exceptionnel que la composition ethnique des divers groupes mentionnés soit évoquée : c'est le cas par exemple pour les Wusun dans le *Hanshu*, où il est dit, dans la monographie qui les concerne, que parmi eux se trouvaient des descendants des Yuezhi et des Se. En revanche, il est fréquemment question d'intégration d'un groupe dans un autre, le premier disparaissant alors de la scène dans les textes suivants : ainsi les divers peuples conquis par le « roi sage de droite » des Xiongnu, évoqués plus haut, sont-ils intégrés à la confédération, ainsi les Petits Yuezhi disparaissent-ils parmi les tribus Qiang des Nanshan, ou encore, à l'époque du *Hou Hanshu*, le Yancai est-il absorbé par le Kangju qui lui avait d'abord fourni ses rois.

F. Thierry s'est vigoureusement opposé à l'idée d'une improbable « pureté ethnique » de ces vastes groupes, en se référant aux études particulièrement éclairantes de W. Eberhard sur la société médiévale chinoise¹⁰⁰⁵. Il a en outre fait remarquer que le terme chinois employé pour décrire le rapport entre les *yabghus* et l'ensemble Yuezhi, *shu*, signifiait « être soumis à », « dépendre de », et non pas « faire partie de » dans le contexte syntaxique où il est employé¹⁰⁰⁶ : on peut donc envisager la confédération yuezhi soit comme une confédération de « tribus mêlées » comme tant d'autres sont attestées dans le monde chinois, soit comme

¹⁰⁰⁵ Voir Eberhard 1965. On lira avec profit les explications qu'il propose du concept de « société multiple » (p. 1-21) : s'il est particulièrement opératoire pour décrire la société chinoise médiévale, il l'est aussi, semble-t-il, pour se représenter les sociétés « scythes » les plus structurées d'Asie centrale et très certainement l'Iran d'époque parthe. W. Eberhard a proposé aussi une modélisation fort suggestive des différents modes d'organisation sociale attestés des groupes nomades (chap. 5, « Patterns of nomadic rule », p. 107-139).

¹⁰⁰⁶ Thierry 2005, p. 472-475.

une confédération de type türk selon la classification proposée par W. Eberhard¹⁰⁰⁷, « c'est-à-dire une confédération tribale fondée sur l'inégalité des tribus, les tribus inférieures étant soumises à l'ensemble des tribus leaders, elles-mêmes soumises à la tribu du clan dominant »¹⁰⁰⁸. Dans ce dernier modèle, les tribus proprement yuezhi domineraient donc un vaste ensemble composé de tribus mêlées : c'est le cas de figure le plus cohérent avec d'une part la grande hétérogénéité des sépultures de type nomade découvertes sur le territoire occupé par les Yuezhi, ainsi que du matériel qu'elles contenaient¹⁰⁰⁹, d'autre part avec l'homogénéité physique des souverains qui plus tard figureront sur les monnaies kushanes. Les auteurs gréco-romains, quant à eux, sont beaucoup plus sensibles à la composante ethnique et tribale, qu'ils précisent quand d'aventure ils la connaissent, se laissant parfois aller, comme Pline, à d'interminables listes de noms de peuples auxquels il est impossible de retrouver un référent, tout en avouant de bon gré leur grande méconnaissance des différents groupes de ces régions lointaines d'Asie centrale. C'est ainsi qu'ils évoquent les différents peuples de la confédération yuezhi qui arrivent aux frontières parthes, Yuezhi à proprement parler y compris, en les désignant par leur ethnonyme, lorsqu'ils le connaissent de source parthe.

Voici donc l'interprétation que l'on peut proposer, en gardant à l'esprit son caractère conjectural ; elle a la qualité de coïncider avec toutes les sources dont nous disposons. Les différents peuples de la confédération yuezhi déferlent sur la Sogdiane et la Bactriane, ôtant aux Parthes le contrôle de la partie occidentale de la Bactriane qui leur était soumise. Dans la répartition des domaines qui s'ensuit, ce sont les Sa(ca)raucaes des Yuezhi qui s'y installent, sans doute rattachés au *xihou* de Gaofu. Après avoir d'abord lutté en vain contre les Yuezhi du Gaofu pour reconquérir la région, les Parthes parviennent à soumettre les Sa(ca)raucaes, qu'ils soustraient ainsi à la domination yuezhi, et plus précisément à l'emprise du *yabghu* du Gaofu.

D'après Strabon et ce que l'on peut restituer de l'œuvre de Trogue-Pompée par les prologues, les « Asiani » étaient eux aussi des tribus des Yuezhi : puisque leur histoire fait l'objet d'un développement spécifique parmi les *res scythicae* à la fin du livre XLII, on peut restituer qu'ils se sont installés à une frontière parthe et qu'ils ont eu l'occasion d'entrer en contact avec eux. Si l'on rapporte ces données aux textes chinois, c'est du Kangju qu'il faut les

¹⁰⁰⁷ Eberhard, *op.cit.*, chap. 5.

¹⁰⁰⁸ Thierry 2005, p. 474-475.

¹⁰⁰⁹ Voir B. Lyonnet...

rapprocher. De fait, d'après le *Shiji*, c'est un royaume nomade, mais de peu de puissance, dont les tribus ou clans qui occupent la partie méridionale de son territoire sont soumis aux Yuezhi¹⁰¹⁰. Ni les prologues ni le texte de Justin ne permettent de restituer la nature des démêlés qu'ils ont pu avoir avec les Parthes. Les textes chinois n'évoquent pas non plus de conflits entre le Kangju et l'Anxi, mais, d'après le *Hanshu*, le Kangju a considérablement gagné en puissance depuis l'époque du *Shiji* : la notice qui le concerne évoque un nombre conséquent de « vaillants soldats » ; elle ne fait plus allusion aux clans méridionaux soumis aux Yuezhi, qui ont peut-être été absorbés par ces derniers, mais le royaume s'est largement étendu vers l'est, aux dépens du royaume du Yancai, que le *Shiji* situait à la frontière septentrionale de l'Anxi¹⁰¹¹. Le Kangju a en effet soumis cinq des rois du Yancai, et c'est le Kangju et non plus le Yancai, qui est mentionné à la frontière septentrionale de l'Anxi dans la notice du *Hanshu*¹⁰¹². Il est donc tout à fait plausible que le Kangju ait menacé aussi les frontières parthes et, comme nous l'avons supposé plus, haut, que c'était eux qui étaient désignés sous le nom de « Sacae » lorsque, au Ier siècle de notre ère, Dahae et Sacae se manifestent activement aux frontières septentrionales des Parthes. C. Rapin propose d'identifier les Asiani avec le Kangju¹⁰¹³, mais on se rappelle que les auteurs gréco-romains désignent des groupes ethniques, ou des tribus, tandis que les envoyés officiels chinois raisonnent en termes de regroupements politiques. Si le rapprochement entre Asiani et Kangju est bien justifié, il est plus probable que l'ethnonyme ait désigné l'un des clans, voire le clan dominant de cette confédération.

Dans cet ordre d'idée, F. Grenet, à partir d'une réflexion menée avec E. de la Vaissière, a pour sa part proposé d'identifier ces Asiani à la strate aristocratique que les archéologues russes appellent parfois « proto-alaine », dont la culture se caractérise par les premières manifestations de style dit « polychrome » : en témoignent les objets de la collection de Pierre le Grand, qui proviennent certainement des kourganes royaux de l'Altai¹⁰¹⁴, aussi bien que les nécropoles princières de Kobiakovo, dans la vallée du Don, ou encore, en un prolongement vers le sud, le matériel de celle de Tillja tepe¹⁰¹⁵. Leur nom se retrouve en effet attesté sous la

¹⁰¹⁰ *Shiji*, chap. CXXIII, 3161 (Thierry 2005, texte 26, p. 510-511).

¹⁰¹¹ *Hanshu*, chap. XCVIa, 3891 (Thierry 2005, texte 27, p. 511) ;

¹⁰¹² Voir la notice sur le Yancai du *Hanshu*, chap. XCVIa, 3893-3894 (Thierry 2005, texte 28b, p. 512-513), et pour les royaumes mentionnés à la frontière septentrionale de l'Anxi respectivement dans le *Shiji* et le *Hanshu*, comparer les notices sur l'Anxi : *Shiji*, chap. CXXIII, 3162 (Thierry 2005, texte 38) et *Hanshu*, chap. CXCII, 3889-3890 (Thierry 2005, texte 39).

¹⁰¹³ Rapin 2007.

¹⁰¹⁴ Voir Schiltz 1975.

¹⁰¹⁵ Pour une première formulation de cette hypothèse, voir Grenet/La Vaissière 2005 (et Grenet, F. dans *Histoire du Zoroastrisme*, IV, à paraître).

forme Asioi ou Asii pour désigner des peuples étroitement associés aux Alains lorsque ceux-ci apparaissent dans la documentation classique, au Ier siècle de notre ère ; les deux noms sont d'ailleurs utilisés comme des synonymes dans les sources médiévales et sont attestés encore aujourd'hui dans les régions liées aux Ossètes, lointains descendants des Alains¹⁰¹⁶. Le problème posé par l'identification des Asiani des sources gréco-romaines avec ces élites que C. Rapin appelle « scytho-sarmates »¹⁰¹⁷, est qu'elle ne permet pas de rendre compte du groupe désigné ainsi par Strabon et Trogue-Pompée parmi les envahisseurs de la Bactriane au milieu du IIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire près de deux siècles avant les premières manifestations de cette culture. Dans la mesure où le seul site connu sur le pourtour nord-est de l'empire parthe qui présente ces caractéristiques culturelles est la nécropole de Tillja-tepe, il faudrait d'une part considérer que les Asiani étaient les groupes qui occupaient la Bactriane de l'Ouest, d'autre part restituer un développement culturel endogène sur près de deux siècles qui ne rompt pas les liens culturels avec d'autres groupes de même origine ethnique attestés dans la vallée du Don. Cette dernière hypothèse est peu convaincante ; de fait, on considère ordinairement ces nouvelles cultures aristocratiques comme l'indice de l'arrivée de nouveaux groupes d'origine « scytho-sarmate » qui, ici comme dans les régions de la mer Caspienne, s'intègrent peu à peu aux groupes dominants, tout en diffusant leur riche culture parmi les élites locales¹⁰¹⁸. On peut tout aussi bien – et, en l'absence de preuve du contraire, ce serait plus simple – envisager une diffusion au Ier siècle de notre ère de cette culture particulièrement raffinée parmi les élites des peuples d'Asie centrale, qui se distinguaient ainsi des élites kushanes. Quant à la localisation des anciens « Asiani » en Bactriane occidentale, elle se prête mal à l'hypothèse de la soumission de cette partie de la Bactriane aux Parthes qu'impose le texte de Strabon, et ne permet pas de rendre compte des informations données par les prologues à l'œuvre de Trogue-Pompée et par Justin.

Il est donc plus satisfaisant d'identifier les Asiani avec les clans qui dominaient le Kangju lorsque les Chinois signalent l'existence de cette confédération, dont une partie était alors sous obédience yuezhi. Leur expansion vers l'ouest, antérieure à 23 de notre ère, les place aux frontières parthes, et le renforcement militaire que signale le texte chinois suggère qu'ils pouvaient être pour les Parthes aussi bien de précieux alliés militaires que de redoutables adversaires, justifiant ainsi le développement de Trogue-Pompée à leur sujet. Leur parenté

¹⁰¹⁶ Voir Thordarson 1987. On peut semble-t-il les identifier sous trois ethnonymes mentionnés chez Ptolémée, Asiaioi, Asiôtai, Iastai, respectivement dans la vallée du Don, associés aux Sarmates, pour le premier et au nord de la mer Caspienne pour les deux suivants (V, 19, 16 ; 6, 14, 10 ; 6.14, 3 et 6.14, 11)

¹⁰¹⁷ Rapin 2001.

¹⁰¹⁸ Rapin 2001, p. 87-88. C'est à ces groupes que se rattacherait en partie la défunte de Kok tepe, voir l'étude du matériel de la tombe, *ibidem*, p. 34-74, et les conclusions de C. Rapin p. 87-92.

ethnique avec les nouveaux venus explique peut-être leur porosité à leur égard. Quant aux liens ethniques et politiques qu'avaient ces derniers avec les souverains de Tillja tepe, nous les ignorons entièrement, comme nous ignorons la part de diffusion et d'acculturation qui peut expliquer les parentés culturelles qui les unissent à ces « Scytho-Sarmates »¹⁰¹⁹.

2.3. Au sud de l'Hindukush : Parthes et Se au Gaofu, et le mystère du Wuyishanli.

Quant aux Se, leur histoire s'inscrit elle aussi dans le cadre historique de ces migrations, mais ils n'apparaissent pas dans le *Shiji*. Dans le *Hanshu*, ils sont mentionnés dans deux contextes différents. Ils sont d'abord partie prenante dans le récit linéaire des différents mouvements de population, mais curieusement, ils apparaissent dans un épisode qui n'est raconté que dans la monographie consacrée aux Wusun. Ils occupaient à l'origine un territoire à l'ouest du bassin du Tarim, probablement le Semiretchie, dont les Yuezhi les ont chassés ; le roi des Se, à l'arrivée des Yuezhi, a fui « loin vers le sud », au-delà des Passes de l'Hindukush ; les Yuezhi ont ensuite été refoulés à leur tour vers l'ouest par les Wusun qui, à l'époque des informations qui nourrissent le texte, occupent l'ancienne terre des Se¹⁰²⁰. Le peuple Se, depuis qu'il avait été chassé de ses terres, s'était dispersé vers le sud, formant continuellement de petites principautés, si bien qu'ils sont mentionnés ensuite dans les tableaux des différents peuples « occidentaux » : ainsi « depuis le nord-ouest de Shule », les habitants du Xiuxun et du Juandu, deux principautés que l'on situe dans les hautes vallées du Pamir, sont issus de l'« ancienne race des Se ». En outre, le roi des Se, pour sa part, s'était installé au nord-ouest de l'Inde et on dit qu'il « gouverna au Jibin », de la même façon que les Yuezhi « gouvernèrent le Daxia »¹⁰²¹. C'est donc manifestement en nouant des contacts plus étroits avec les Wusun d'une part, les Se du Jibin de l'autre, que les Chinois ont appris l'histoire des Se ; les routes des ambassades et des convois de marchandises qui reliaient le bassin du Tarim et les pays d'Asie Centrale devaient aussi passer par les petits royaumes du Pamir fondés par ces mêmes Se. Ils ont alors intégré *a posteriori* cette histoire dans les versions précédentes de leurs chroniques historiques¹⁰²².

¹⁰¹⁹ Rapin 2001, p. 88.

¹⁰²⁰ *Hanshu*, chap. LXI, 2691-2692 et chap. XCVIb, 3901-3902 (Thierry 2005 textes 22 et 23, p. 507-509).

¹⁰²¹ *Hanshu*, chap. XCVIa, 3884 (Thierry 2005, texte 33, p. 521).

¹⁰²² D'où les incohérences de détail et les imprécisions de datation. Voir à ce sujet Pulleybank 1970, qui considère que l'histoire de la vengeance des Wusun, qui serait à l'origine de leur attaque contre les Yuezhi dans

La géographie du *Hanshu* est peu précise, mais rien ne semble indiquer que le Jibin soit alors frontalier des Parthes : ils semblent en être séparés, nous l'avons vu, par la principauté du Wuyishanli, située au sud-ouest du Jibin et qui borde l'Anxi sur la partie méridionale de la frontière orientale. En outre, les antécédents de ce royaume de Jibin ne sont pas évoqués. Dans le *Shiji*, c'est le Shendu, à savoir l'Inde, qui est situé au sud-est du Daxia¹⁰²³, et il faut attendre la rédaction du *Hou Hanji* et, un siècle plus tard, celle du *Hou Hanshu* pour qu'une notice soit consacré à ce Shendu ou Tianzhu, alors que ses frontières ont été considérablement repoussées vers le sud et que le pays est devenu frontalier des Yuezhi, dont l'empire s'est étendu dans tout le nord-ouest de l'Inde¹⁰²⁴. Les Chinois ne semblent donc pas avoir enregistré que les rois du nord-ouest de l'Inde, à l'époque du *Shiji*, étaient d'origine gréco-bactrienne, et n'ont fait aucun lien entre ces territoires du Shendu et le Daxia. Du reste, de la même façon, c'est comme des rois indiens que sont évoqués Ménandre et Apollodote chez Strabon, et sous le titre de *res indicae* que l'histoire des royaumes indo-grecs était retracée dans l'œuvre de Trogue-Pompée, bien distincte des *res bactrianae*.

C'est le texte du *Hou Hanshu* qui vient une nouvelle fois offrir des informations supplémentaires, mais aussi susciter des doutes, car il est difficile de faire coïncider ces informations avec les données du *Hanshu*. Il y est en effet question d'un vaste royaume, appelé le Gaofu, qui n'est évoqué ni dans le *Shiji* ni dans le *Hanshu*. C'est alors une principauté suffisamment importante pour que Fan Ye lui consacre une monographie¹⁰²⁵ :

« Le royaume de Gaofu est situé au sud-ouest des Grands Yuezhi, c'est également un grand pays ».

Il est comparé à l'Inde pour les moeurs et les coutumes ; ses richesses, comme les fortunes privées, sont immenses, et l'activité commerciale y est intense. Le texte revient ensuite brièvement sur l'histoire de la région :

l'ancienne terre des Se, est une pure reconstitution mythologique sans base historique, introduite dans le *Hanshu* en partie pour créer un effet dramatique, en partie pour expliquer l'hétérogénéité ethnique du clan des Wusun, qui comprend des éléments yuezhi et des éléments sakas ; de même, selon lui, c'est aux chroniqueurs du *Hanshu* eux-mêmes que nous devons l'explication de l'origine ethnique des petits royaumes du Pamir et des élites dirigeantes du Jibin.

¹⁰²³ *Shiji*, chap. CXXXIII, 3164 (Thierry 2005, texte 15, p. 497-498).

¹⁰²⁴ *Hou Hanji*, XV, 5b et *Hou Hanshu*, LXXXVIII, 2921 (voir Thierry 2005, textes 34 et 35, p. 523-524).

¹⁰²⁵ *Hou Hanshu*, LXXXVIII, 2921 (Thierry 2005, texte 32, p. 520-521).

« [le Gaofu] a été soumis à différents maîtres : trois pays, l'Inde, le Jibin et l'Anxi, ont successivement eu assez de puissance pour le prendre, mais, successivement, en raison de leur affaiblissement, ils l'ont perdu. Il n'avait encore jamais subi la domination des Yuezhi. Le Hanshu le compte parmi les 5 xihou, mais cela n'est pas conforme à la réalité. La dernière domination est celle de l'Anxi ; c'est à partir du moment où les Yuezhi vainquirent l'Anxi que débute leur domination sur le Gaofu ».

Les données du texte ne sont pas datées : seul l'ordre dans lequel les événements ont lieu est indiqué. La période où l'Inde domine le royaume peut coïncider avec les données du *Shiji*, selon lequel le domaine du *Shendu* – l'Inde – commence au sud-est du Daxia ; on retrouve un écho de cette situation dans les rappels historiques de la notice consacrée au Tianzhu, ou Shendu, du même *Hou Hanshu*¹⁰²⁶. Aucune indication dans le *Hanshu* ne permet de situer dans le temps la soumission du Gaofu au Jibin, ni par la suite sa soumission à l'Anxi. Il faut noter en outre, pour aborder les sources primaires, qu'il est question de domination, pas forcément de conquête, et en tout cas pas d'assimilation : les Chinois, à l'époque des informations que compile Fan Ye, perçoivent toujours le Gaofu comme un royaume à part entière, tout soumis qu'il soit aux Yuezhi. Par contraste, le Jibin des Se, qui a été proprement conquis par les Yuezhi, n'a plus de notice particulière dans le *Hou Hanshu*.

Au-delà des discussions suscitées par son homonymie avec l'un des *xihou* du *Hanshu*, il y a unanimité à identifier le royaume de Gaofu décrit par Fan Ye avec la région de Kabul, depuis que E. Chavannes, suivi par E. Pulleybank¹⁰²⁷, a proposé de rapprocher la forme chinoise restituée **kâu-b'iu*, ou **kauh-bôh* de la forme « Kaboura » par laquelle Ptolémée désigne la ville de Kabul¹⁰²⁸. A l'époque du *Hanshu* et au-delà, jusqu'à la conquête de l'Inde par les Kushans, la région de Kabul et les rois qui la gouvernaient auraient donc constitué une pomme de discorde séparant les Se du Jibin et l'Anxi, qui étaient parvenus l'un après l'autre à s'en assurer l'allégeance. F. Thierry relève que cette identification est cohérente avec l'ordre dans lequel Fan Ye énumère les royaumes conquis par les Yuezhi lors de leur progression en Inde, sous le commandement de « Qiujiuque », le Gaofu d'abord, puis le Puda, identifié à la ville de Pushkalavati, enfin le Jibin, situé dans le Gandhara : les régions s'égrènent dans

¹⁰²⁶ *Hou Hanshu*, LXXXVIII, 2921 (Thierry 2005, texte 35, p. 523-524).

¹⁰²⁷ Chavannes 1907, p. 192 ; Pulleybank 1963, p. 223. L'identification est admise par F. Thierry (Thierry 2005, p. 470-471) et, avec une certaine prudence, par F. Grenet (Grenet 2006, p. 333-334). Quelques voix discordantes, toutefois, mais elles reposaient sur des données tardives, ou s'efforçaient à tout prix de faire coïncider le Gaofu du *Hou Hanshu* avec celui du *Hanshu*, voir Thierry 2005, p. 469-470.

¹⁰²⁸ VI, 18, 5, dans la section consacrée aux Paropamisades ; il précise que la ville était appelée aussi Ortospa. Sur les confusions de Ptolémée à ce propos, voir Rapin 2005, p. 162-163.

l'ordre le long de l'une des principales voies d'accès aux régions du Haut Indus depuis la Bactriane¹⁰²⁹. Cette identification impose de dater la main-mise des Parthes sur la région après la rédaction du *Hanshu*, c'est-à-dire après 23 de notre ère, puisqu'à l'époque des dernières informations enregistrées par ses auteurs, le Jibin se trouvait immédiatement au sud-est des Yuezhi. On peut supposer que l'empire parthe, en comptant le Gaofu, se retrouvait momentanément frontalier des Se du Jibin.

Plus au sud, d'après les données du *Hanshu*, se trouvait toujours ce Wuyishanli, scrupuleusement mentionné à l'est des Parthes, mais auquel aucune notice n'est jamais consacré. Il était alors situé aussi au sud-ouest du Jibin : il semble donc qu'il séparait lui aussi l'Anxi des Se du Jibin. Dans le *Hou Hanshu*, alors que le Jibin, intégré à l'empire kushan, n'est plus mentionné, on l'a dit, le Wuyishanli, en revanche, est toujours cité dans la notice consacrée à l'Anxi, mais il est alors situé au sud de l'empire, de même que dans le *Hou Hanji* tandis que les seuls Yuezhi sont situés à la frontière orientale. Le Wuyishanli semble être resté une petite principauté sans grande importance diplomatique pour les Chinois, mais suffisamment puissante pour être mentionnée, et qui a su ne pas pâtir de la conquête kushane, à moins que sa nouvelle position par rapport aux Parthes rende compte d'une migration ou d'un resserrement de son territoire, peut-être causé précisément par la progression vers le sud du nouvel empire.

Malgré le caractère nécessairement conjectural des hypothèses formulées ici, cette étude montre que l'on peut envisager l'hypothèse qu'à une date qu'il reste à déterminer entre le règne de Phraate II et celui de Phraate IV, les Parthes ont reconquis la partie de la Bactriane qu'ils avaient soumis aux dépens des rois gréco-bactriens à l'époque d'Eucratide et que des peuples scythes avaient envahie peu après. Des groupes scythes installés en Bactriane de l'ouest sont donc intégrés à l'empire parthe. Les sources écrites autorisent à restituer une présence parthe en Bactriane de l'ouest jusqu'au règne de Vardane. Par la suite, les sources gréco-romaines ne fournissent plus aucune information, et les sources chinoises ne nous permettent pas de les relayer à propos de la Bactriane. En revanche, des données du *Hou Hanshu* viennent les compléter à propos des régions du nord-ouest de l'Inde pour une période postérieure à 23 de notre ère, où les Parthes se trouvent en confrontation avec d'autres groupes scythes installés au-delà de leurs frontières. Il s'agit à présent de mettre ces hypothèses à l'épreuve des sources matérielles. Tentons d'y retrouver les traces de

¹⁰²⁹ *Hou Hanshu*, LXXXVIII, 2920-2921 (Thierry 2005, texte 7, p. 492-493) ; voir Thierry 2005, p. 470-471. La route est celle que décrit A. Foucher (Foucher 1947, p. 204-207).

ces « Sakas parthes de Bactriane », et de suivre l'histoire de ces confins dont les régions voisines avaient connues de tels bouleversements.

B. Les monnayages

1. Au nord de l'Hindukush

1.1. Présence parthe

Le monnayage de Merv

Après le règne de Phraate II (138-127 avant notre ère) et ses émissions portant la marque MAR, les monnaies découvertes sur le site ne sont plus identifiées par une marque quelconque jusqu'à l'époque du règne de Phraate III (70-57 avant notre ère), où apparaissent les premiers monnayages arsacides arborant la marque M. La question se pose donc de savoir si pendant cette période de plus d'un demi siècle, l'atelier de Merv a continué alors à battre monnaie, ou bien si les monnaies qui circulaient dans la région provenaient d'ateliers différents.

La collection de monnaies parthes découvertes sur le site est relativement abondante. Les monnaies de Mithridate II sont bien attestées, d'argent et de bronze : S.D. Loginov et A. Nikitin répertorient deux drachmes et six monnaies de bronze de diverses dénominations provenant des collections de la JuTAKE¹⁰³⁰ ; cinq monnaies supplémentaires, argent et bronze, ont été découvertes par les équipes de l'IMP¹⁰³¹. On a aussi retrouvé plusieurs

¹⁰³⁰ Les drachmes sont décrites dans Loginov/Nikitin 1996, cat. n° 6 et n° 7 (= Sellwood 1980, types 23.3 et 27.5). La première se trouve aujourd'hui au British Museum (n°1920.6.11.314).

¹⁰³¹ Smirnova 2007, p. 383, table 3.

monnaies de la période que l'on appelle le *dark age*, entre 90 et 70 avant notre ère, cette époque où le raccourci trop leste que fait Justin de l'oeuvre de Trogue-Pompée nous prive des informations qu'il donnait sur la succession des monarques parthes ; comme ceux-ci ne font pas figurer leur nom sur leurs monnaies, on ne dispose que de critères typologiques ambigus pour attribuer les monnayages connus et restituer une succession chronologique : il y a donc débat, selon que l'on privilégie des critères de style, comme S.D. Loginov et A. Nikitin, ou, comme le fait D. Sellwood, celui du type de revers. Les collections de Merv correspondant à cette période là comprennent une drachme et deux dichalques du souverain à la légende *Autocrator Filopator* que l'on identifie à Orode Ier, ainsi que deux de ses tétrachalques¹⁰³², et un tétrachalque au revers au cheval émis par le souverain que la légende désigne par les adjectifs *Theopator Evergète*¹⁰³³.

Ces monnaies appartiennent pour la plupart à des types connus qui ont été attribués par D. Sellwood, soit à l'atelier d'Ebatane, soit à l'atelier de Rhagae. S.D. Loginov et A. Nikitin proposent d'attribuer à l'atelier de Merv la première des deux drachmes de Mithridate Ier plutôt qu'à celui d'Ecbatane, en se fondant sur des critères stylistiques. Ils s'accordent en revanche à identifier la seconde comme une production de l'atelier de Rhagae, ce qui est un peu surprenant, car le seul élément qui la caractérise est le monogramme en A à la barre horizontale pincée en V figuré au revers derrière l'archer, dont on juge ordinairement qu'il signale un lien avec l'Arie : une production de l'atelier de Hérat ou un monnayage destiné à circuler dans la région¹⁰³⁴.

Des monnaies du souverain à la légende *Autocrator Filopator*, peut-être Orode Ier, trouvée sur le site, la drachme et les dichalques appartiennent à un type que D. Sellwood a proposé d'identifier comme provenant de l'atelier de Merv, ce que S.D. Loginov et A. Nikitin ne discutent pas. En revanche, ces derniers pensent pouvoir déduire du style un peu particulier du tétrachalque à la légende *Theopator Evergète* qu'il a été émis à Merv, bien que son type de revers le rapproche des émissions d'Ecbatane.

Plusieurs émissions monétaires dont on n'a pas retrouvé d'exemplaires sur le site ont par ailleurs été attribuées à l'atelier de Merv par D. Sellwood. Il attribue ainsi à cet atelier l'une des émissions de Gotarzès Ier, sur laquelle le souverain est représenté coiffé d'une tiare au pourtour est orné de cerfs couchés, avec un ornement central en forme de corne ; la légende le

¹⁰³² Loginov/Nikitin 1996, catalogue n° 15 = Sellwood 1980, type 31.9 pour la drachme, et Loginov/Nikitin 1996, catalogue n° 16 et 17 pour les tétrachalques. Le revers de la drachme présente le souverain assis sur un trône dont sont figurés trois pieds, ce que D. Sellwood considère comme une faute de gravure et dont il fait un signe caractéristique d'une série de monnaies de l'atelier de Merv.

¹⁰³³ Loginov/Nikitin 1996, catalogue n°14.

¹⁰³⁴ Voir Sellwood 1980, p. 13.

désigne comme *Theopator Nikator*¹⁰³⁵. Les critères stylistiques et typologiques de cette attribution sont toutefois peu évidents. S.D. Loginov et A. Nikitin, quant à eux, attribuent les monnaies correspondantes à Sinatrukès dont la tiare porte les mêmes ornements de cervidés, lequel, selon eux, aurait régné après le règne d'Orode Ier et juste avant son fils Phraate III. Ils présentent à l'appui de cette hypothèse une monnaie d'Orode Ier provenant d'une collection privée, sur laquelle le portrait d'avvers a été modifié pour lui donner les caractéristiques de celui de Sinatrukès, à savoir la parure de cerfs couchés sur le pourtour de la tiare, mais l'étoile qui orne celle d'Orode I n'a pas été effacée pour faire figurer la corne de celle de Sinatrukès¹⁰³⁶. Ils ne se prononcent pas toutefois sur la validité de l'attribution de cette émission à l'atelier de Merv. Quant au monnayage du souverain que D. Sellwood identifie comme Sinatrukès et dont il date le règne aux alentours de l'année 75, celui que la légende désigne comme *Evergète Philhellène Epiphane*, aucune monnaie correspondante n'a été retrouvée sur le site. D. Sellwood attribue à l'atelier de Merv une série de drachmes de ce monnayage, dont l'ancre figurée au revers a été effacée pour faire apparaître la représentation habituelle du souverain à l'arc assis sur un trône. Les trois pieds figurés par erreur sous le trône sont en effet caractéristiques, selon lui, de certaines séries de l'atelier de Merv¹⁰³⁷.

Ces identifications fondées exclusivement sur des critères stylistiques ou éléments typologiques peu caractérisés sont nécessairement discutables, et, on le voit, discutées. Plus troublante en revanche cette marque A à la barre pincée qui figure sur la drachme de Mithridate II trouvée sur le site. D. Sellwood répertorie plusieurs séries de tétradrachmes de ce souverain avec cette marque figurée à l'avvers ou au revers¹⁰³⁸. Il signale aussi dans le même monnayage plusieurs émissions de bronze portant un M sur l'avvers, le plus souvent derrière le buste¹⁰³⁹. Dans le même ordre d'idée, S.D. Loginov et A. Nikitin signalent l'existence de drachmes à la légende *Theopator Evergète* portant la marque M, non répertoriées par D. Sellwood, dont aucun exemplaire n'a toutefois été retrouvé à Merv. C'est à ce même souverain, dont il propose de dater le règne approximativement des années 80-70 avant notre ère, que D. Sellwood attribue les monnaies dites « de campagne » dont nous reparlerons ; S.D. Loginov et A. Nikitin, quant à eux, proposent une date plus haute à son règne, qu'ils jugent antérieur à celui d'Orode Ier et très long¹⁰⁴⁰.

¹⁰³⁵ Sellwood 1980, type 33.7.

¹⁰³⁶ Loginov/Nikitin 1996, p. 41 et catalogue n° 18.

¹⁰³⁷ Sellwood 1980, type 34.6.

¹⁰³⁸ Sellwood 1980, types 24.29 (A à l'avvers), types 26.3, 27.5 (au revers).

¹⁰³⁹ Sellwood 1980, type 24.36 (tétrachalque), types 24.37, 26.28 (dichalques), types 24.40, 26.29 (chalques), types 24.45, 26.33 (hémichalques).

¹⁰⁴⁰ Loginov/Nikitin 1996, p. 41.

Si l'on se rappelle que la marque M figure sur deux exemplaires de tétradrachmes barbarisées d'Hélioclès, sur les drachmes particulières au nom d'Hélioclès que D. Mac Dowall propose d'attribuer à un souverain plus tardif que le dernier roi gréco-bactrien connu, qu'un exemplaire de ces dernières porte aussi un **D**, on ne peut négliger l'hypothèse que les ateliers de Merv, de Hérat et de Drangiane ont continué de fonctionner après la conquête parthe. Celui de Merv a émis des monnaies pour cet Hélioclès que, si l'hypothèse de D. Mac Dowall se trouvait confirmée, on pourrait considérer comme un gouverneur parthe des régions autrefois sous contrôle bactrien, ainsi que des monnaies pour les Arsacides, dont on a des attestations ponctuelles. A Hérat – ou pour la région de Hérat – ont été émis des tétradrachmes, ce qui, si l'on admet l'interprétation la plus usuelle de ces dénominations, signalerait une activité militaire dans la région. Les émissions de l'atelier de Drangiane, ou destinées à circuler en Drangiane, caractérisées par la marque **D**, ne sont attestées jusqu'à présent que pour cet Hélioclès I (bis) dont D. Mac Dowall envisage l'existence, mais elle réapparaît plus tard, avec le signe Π, sur une drachme de Vardane¹⁰⁴¹.

Ces traces sont bien trop succinctes pour étayer une hypothèse solide. Ce qui apparaît de ces trouvailles ainsi que de nos collections, c'est qu'entre le règne de Phraate II et les années 70 avant notre ère, les Parthes ont une politique monétaire beaucoup moins active dans la région. Celle-ci était toutefois bien intégrée dans la zone de circulation du monnayage parthe. En attendant plus ample confirmation, il semble que l'on puisse envisager le fait que l'atelier de Merv ait fonctionné de façon sporadique pour les souverains arsacides et, éventuellement, à une date difficile à établir, mais sans doute proche du règne d'Hélioclès de Bactriane, pour un gouverneur local qui émettait des imitations d'Hélioclès et des monnaies dérivées des types de ce dernier.

C'est à partir des années 70 avant notre ère que réapparaissent de façon indubitable les marques d'atelier figurées sur le revers des drachmes, au dessous de l'arc, à une place qui semble être devenue de règle par la suite. D. Sellwood attribue à un monarque obscur nommé Darius des émissions où un M est figuré à cet endroit, qui proviendrait donc de l'atelier de Merv ; la lettre ressemble déjà à un Π et chapeaute un A¹⁰⁴². S.D. Loginov et A. Nikitin considèrent qu'il s'agit déjà d'émissions de Phraate III (70-57) et que c'est sous son règne qu'est peu à peu apparue la marque Π, issue d'une transformation progressive du M qui

¹⁰⁴¹ Sellwood 1980, type 64.36.

¹⁰⁴² Sellwood 1980, type 36.16.

signale l'atelier de Margiane¹⁰⁴³. Aucune monnaie correspondante n'a été retrouvée sur le site. Les collections de la JuTAKE provenant de l'oasis recèlent encore des drachmes de Mithridate III, d'Orode II et de Phraate IV et surtout plusieurs séries de bronze des mêmes souverains non répertoriées par D. Sellwood¹⁰⁴⁴. Les trouvailles de l'équipe anglaise de l'IMP sur le site de Merv permettent d'ajouter cinq monnaies de Phraate IV à cet inventaire¹⁰⁴⁵.

Phraate IV est le dernier souverain arsacide dont on connaisse des monnaies d'argent que l'on s'accorde à identifier comme des productions de l'atelier local. Ces monnayages attestent que les Parthes étaient bien implantés dans la région jusqu'à l'époque de son règne et y avaient une politique monétaire affirmée. Les trouvailles locales comportent encore une drachme et un chalque d'Artaban II, ainsi qu'un chalque de Vardane, provenant d'autres ateliers.

Par la suite, la marque Π ne disparaît toutefois pas complètement des émissions arsacides. Jusqu'au règne de Gotarzès II (40-51), des émissions de drachmes d'argent portant cette marque à l'endroit habituel sont attestées sporadiquement : on connaît ainsi une série d'Artaban II, ainsi qu'une émission de chalques du même souverain, arborant un arbre sur le revers et la même marque, une série de Vardane Ier évoquée plus haut, dont l'attribution est plus discutable à cause de sa parenté avec les émissions de Suse et d'un Δ figuré dans le champ d'avvers, et enfin une série de Gotarzès II.

Mais à partir du règne de Phraate IV apparaît un phénomène nouveau : aux drachmes arsacides se mêlent, dans les trouvailles, des monnaies de bronze de même poids et aux mêmes types, que l'on a donc baptisées « drachmes de bronze », qui n'ont pas de parallèles dans les autres ateliers arsacides. On en connaît pour tous les souverains depuis Phraate IV jusqu'à Gotarzès II, voire jusqu'à Pacorus II et même Vologases III selon que l'on estime que la corruption des types et des légendes autorise à les considérer comme des émissions pour le compte des souverains arsacides eux-mêmes, ou impose déjà de les interpréter comme des imitations de celles-ci par des souverains locaux¹⁰⁴⁶.

M. Alram propose de replacer ce phénomène dans une évolution générale du monnayage

¹⁰⁴³ Loginov/Nikitin 1996, p. 41 ; voir Sellwood 1980, types 38.10 et 39.12.

¹⁰⁴⁴ Loginov/Nikitin 1996, p. 42.

¹⁰⁴⁵ Smirnova 2007, p. 382-383, avec une table (n°3 p. 383). Elle ne donne cependant que les indications métrologiques de base : poids, taille et épaisseur, sans décrire ni les légendes ni les types, si ce n'est qu'une des monnaies de Mithridate II est au type du cavalier, et une de celles de Phraate IV au type à l'oiseau. D. Sellwood a répertorié trois types de drachmes de Phraate IV où le buste du roi représenté à l'avvers est accompagné d'un oiseau (50, 52 et 53), et seul l'un d'entre eux a été imité en cuivre et porte le monogramme de l'atelier de Merv (52.39).

¹⁰⁴⁶ Sellwood 1980, types 52.39 (Phraate IV), 57.14 (Phraataces), 62.12 (Artaban II), 64.37 (Vardane I), 71.4 (Vologases I), 73.14 (Pacorus II) ; on peut enfin ajouter l'émission de type 78.12 de Vologases III, en bronze, frappée sur un flan de plus petite taille.

parthe¹⁰⁴⁷. Depuis le règne de Mithridate II, en effet, tous les monnayages de l'empire parthe – le monnayage « officiel », émis dans les différents ateliers et les émissions indépendantes d'Elymaïde, Characène et Perside, de même que les émissions municipales de Séleucie et de Suse – étaient fondés sur le standard attique et étaient compatibles entre eux, ainsi qu'avec les monnaies séleucides qui circulaient encore dans la partie occidentale de l'empire. Mais à partir du milieu du Ier siècle avant notre ère environ, plusieurs ateliers ne semblent plus en mesure de respecter le taux d'argent des monnayages arsacides : c'est le cas par exemple en Characène et en Elymaïde, à commencer par les tétradrachmes. Les monnayages prennent alors un caractère local. Les tétradrachmes arsacides connaissent la même évolution, semble-t-il, mais plus lente, si bien qu'ils conservent leur valeur, de même que les drachmes de Perside. D'une façon générale, M. Alram propose de dater du règne de Phraate IV une diminution progressive du métal précieux dans les émissions des ateliers un peu marginaux, constatée jusqu'au règne de Vardane Ier, jusqu'à l'obtention d'un monnayage dans un alliage qui n'en contient plus : à Merv comme à Suse, les ateliers seraient alors pris en main par des souverains locaux.

Ce qui est un peu surprenant dans cette interprétation, c'est que M. Alram restitue une diminution progressive du métal précieux des monnaies d'argent jusqu'à l'obtention d'un alliage de bronze, or on n'a pas retrouvé en Margiane, ni pu attribuer à l'atelier de Margiane, de monnaies de billon d'argent¹⁰⁴⁸ : les collections suggèrent plutôt une circulation parallèle des deux types de monnaies, drachmes d'argent et drachmes de bronze, durant le règne de Phraate IV ; à partir de là, seules les drachmes de bronze auraient été émises¹⁰⁴⁹. Faut-il de ce fait restituer la mise en fonctionnement d'un second atelier responsable des frappes de bronze, qui aurait peu à peu mis fin à l'activité du précédent ? Quoi qu'il en soit, à partir du moment où l'atelier local cesse d'émettre les drachmes d'argent habituelles des Arsacides, la question de la nature du pouvoir local responsable des frappes ne peut que se poser, ainsi que celle du degré d'autonomie de l'oasis dont témoignent ces émissions de monnaies particulières dans l'espace monétaire de l'empire arsacide. Ce qui est certain en tout cas, c'est que l'on ne saurait interpréter le phénomène comme la marque d'une crise économique : le très net

¹⁰⁴⁷ Alram 1998.

¹⁰⁴⁸ Les données métrologiques concernant les monnaies répertoriées sont loin d'être toujours connues en l'absence de catalogue détaillé. Les seules monnaies arsacides de mauvais aloi évoquées à propos de la région de Merv par S.D. Loginov et A. Nikitin sont celles dont le souverain porte la tiare ornée de motifs de cervidés qu'ils attribuent à Sinatrukès, tandis que D. Sellwood préfère en faire des émissions de Gotarzès Ier (cf. Sellwood 1980 type 33 et Loginov/Nikitin 1996, catalogue n° 18).

¹⁰⁴⁹ M. Alram rappelle lui-même que de la même façon, en Perside, dans la seconde moitié du Ier siècle de notre ère, apparaissent à côté du monnayage central de Perside de petites émissions de dioboles de type parthe au nom de Vologases I et portant le titre grec de *kurios* (Alram 1987, p. 138-140 et Alram 1998, p. 371, avec une illustration p. 386 n° 40).

accroissement du nombre des monnaies dans la région au même moment atteste au contraire une monétarisation sans précédent des échanges locaux. En outre, le phénomène se produit de la même façon, quoiqu'avec des caractéristiques diverses, à différents endroits de l'empire : l'évidence selon laquelle l'émission d'un monnayage n'entrant pas dans les schémas monétaires arsacides officiels, destiné à la circulation locale, signifierait une perte de contrôle complète des Arsacides sur la région en question doit ainsi être remise en question.

Les monnaies dites « de campagne »

On a regroupé sous ce nom, traduction du mot inscrit en grec sur l'une d'entre elles, un petit ensemble de drachmes dont on ne sait la provenance, mais qui présentent des caractéristiques communes qui les distinguent de toutes les autres séries arsacides. En dehors des monnaies de Phraate II aux mentions de Nisa et d'Areia évoquées précédemment, ce sont les seules monnaies dont la légende mentionne le nom des régions où elles ont été frappées – ou bien où elles étaient destinées à circuler – justifiant l'attribution aux divers ateliers des régions correspondantes des monnaies où ce nom n'est indiqué que par une lettre. Or parmi les régions mentionnées figurent, hormis la Margiane, l'Arie, dont elles assurent donc l'intégration à l'empire parthe à la date où elles ont été émises, mais aussi une région nommée « *Traxianè* » inconnue jusque là, dont on peut supposer qu'elle était proche de la Margiane.

L'ensemble en question est composé de sept drachmes non datées, dont deux portent au revers l'inscription grecque **KATASTRATEIA** disposée verticalement en une ligne, et les cinq autres respectivement les noms de région **ENRAGAI-**, **MARGIANH**, **TRA(X)IANH**, **NISAIA**, **AREIA**, disposés de la même façon¹⁰⁵⁰. Le souverain représenté à l'avers, que la légende désigne comme *Theopator Evergète*, est figuré en buste tourné vers la gauche, portant une courte barbe et coiffé d'un diadème au nœud serré quasiment invisible, dont les rubans retombent droit à l'arrière de sa tête ; il porte un torque dont l'extrémité est figurée par un point. Au revers l'archer est coiffé du bashlyk et tandis qu'il tend l'arc vers l'avant, les manches vides de son manteau pendent jusqu'au dessous du niveau du siège et s'achèvent par un point. Sur les monnaies qui portent les inscriptions **TRA(X)IANH** et **MARGIANH**, la

¹⁰⁵⁰ Sellwood 1980, types 30.18, 30.21, 30.22, 30.24, 30.25 (celles qui portent un nom de région) et types 30.28, 30.29 (celles sur lesquelles figure le mot **KATASTRATEIA**). D. Sellwood leur associe plusieurs émissions typologiquement proches, mais sans inscriptions de revers (types 30. 14-17, 19-20, 23, 26-27, 30).

représentation de revers est légèrement différente : c'est celle que D. Sellwood juge caractéristique des émissions de Merv, à savoir celle où le trône du souverain est représenté curieusement avec trois pieds¹⁰⁵¹.

Malgré les inscriptions de Rhagae et Nisa que portent deux d'entre elles, tout le monde s'accorde à voir dans ces monnaies un témoignage matériel de la campagne contre les Scythes de Bactriane évoquée par Strabon : elle aurait donc pris la forme d'une vaste expédition depuis la Médie vers l'est, en passant par la capitale traditionnelle de la dynastie¹⁰⁵². La datation de ces monnaies et leur attribution à un roi parthe est en revanche fort discutée. W.W. Tarn les a datées de l'époque de Mithridate II et il a restitué un « roi des monnaies de campagne », qui aurait alors reconquis ces régions sur les nomades qui les avaient envahies et émis ces monnayages pour payer ses troupes ; il acceptait l'identification de ce souverain avec un général de la famille Suréna proposée par E. Herzfeld¹⁰⁵³. Celui-ci avait en effet imaginé que Mithridate II avait érigé les territoires concernés en une principauté vassale, gouvernée par Suréna, ce qui justifiait le titre « roi des rois » qu'il aurait alors adopté¹⁰⁵⁴. P. Daffinà considère lui aussi que l'on ne peut pas ne pas établir un lien entre ces monnaies et les campagnes scythes des Parthes. Il estime toutefois que ces monnaies ne sont pas des monnaies de campagne, mais des monnaies de commémoration destinées à circuler dans les territoires nouvellement conquis ; en outre, selon lui, la datation durant le règne de Mithridate II ne s'impose pas. La première hypothèse repose sur l'interprétation du mot **KATASTRATEIA** : il propose de faire un nom commun construit sur le verbe **katastrateuomai**, « faire la guerre », « envahir », et non, comme on le pense généralement, l'expression **kata; strateian** ; l'inscription signalerait les premières émissions monétaires dans les régions nouvellement conquises, et non les émissions émises durant la campagne. Cette hypothèse n'est guère convaincante, surtout en l'absence de toute information sur la provenance de ces monnaies, mais elle lui permettait à la fois de maintenir le lien entre ces monnaies et les victoires de Mithridate II et d'envisager qu'elles pourraient être postérieures au règne de celui-ci¹⁰⁵⁵. Car la seconde hypothèse qu'il propose, elle, est fondée sur l'avis unanime des numismates selon lesquelles ces monnaies sont postérieures au règne de

¹⁰⁵¹ Voir aussi Sellwood 1980, type 30.20, sans inscription mais avec la même particularité de revers qu'il attribue à l'atelier de Margiane.

¹⁰⁵² Debevoise 1938, p. 59 ; Daffinà 1967, p. 76.

¹⁰⁵³ Tarn 1951, p. 95, p. 224, p. 281, p. 499.

¹⁰⁵⁴ Herzfeld 1932, p. 43-44 et p. 70-80. Cette hypothèse n'a toujours trouvé aucun étayage dans aucune source.

¹⁰⁵⁵ N. C. Debevoise lui aussi considérait ces monnayages comme des émissions de commémoration de ces conquêtes, mais il datait les conquêtes d'une série de campagnes menées après la mort de Mithridate II, entre 87 et 57 avant notre ère (Debevoise 1938, p. 40-41 et p. 59).

Mithridate II : D. Sellwood, en dernier lieu, les attribue à un « roi inconnu » qui aurait régné entre 80 et 70 avant notre ère¹⁰⁵⁶. E.V. Rtveladze propose d'en faire des émissions de Gotarzès Ier entre 95 et 88 avant notre ère, frappées lors d'une première phase d'expansion parthe vers l'est après l'invasion scythe, laquelle aurait suivi les premiers succès remportés par Mithridate II¹⁰⁵⁷. S.D. Loginov et A. Nikitin jugent pour leur part que le souverain inconnu responsable des émissions à la légende *Theopator Evergète* a dû régner pendant une longue période entre Gotarzès I et Orode Ier ; ils ne se prononcent pas sur la signification des émissions portant l'inscription **KATASTRATEIA**, mais soulignent que les nombreuses émissions provenant des diverses régions de l'empire attestent qu'il a régné sur l'ensemble du territoire parthe.

L'interprétation de ces monnaies dites « de campagne » comme des émissions faites à l'occasion de la campagne contre les Scythes évoquée par Strabon à ceci de frustrant qu'elle ne tient pas compte de la lettre du seul texte sur laquelle elle est fondée, qui parle exclusivement d'une campagne en Bactriane. Si l'on peut éventuellement admettre l'hypothèse selon laquelle ces monnaies ont été émises en vue de cette campagne dans les ateliers arsacides frontaliers du lieu du conflit, on ne peut alors tenir compte que des monnaies au nom de Margiane, d'Arie (et éventuellement de Traxianè, selon l'identification que l'on propose de cette région), en négligeant les autres émissions aux mentions « Enragais » (sans doute pour Rhagae) et Nisa, ainsi que les émissions typologiquement proches mais sans inscription que, suivant la proposition de D. Sellwood évoquée plus haut, on peut leur associer. Ces monnaies sont en effet toutes frappées aux mêmes types et arborent la même légende d'avvers, avec de légères variations dans la représentation du torque du souverain ou dans celle de l'archer. D. Sellwood considère toutes les émissions sans nom de région, ainsi que celles à la mention *katastrateia* comme des frappes des ateliers d'Ecbatane ou de Rhagae¹⁰⁵⁸.

Ce que l'on peut retenir de ces émissions en tout cas, si la datation à peu près unanimement admise par les numismates durant les années 80 était avérée, c'est qu'après une période où, depuis le règne de Phraate II, la présence parthe se manifestait de manière moins claire dans les régions orientales, ces monnaies signalent à nouveau une époque où l'activité militaire sur

¹⁰⁵⁶ W. Wroth déjà les attribuait au souverain qu'après A. von Gutschmidt il restituait sous le nom d'Artaban II (Wroth 1903, p. xxxi-xxxii). P. Daffinà ne se prononce pas sur l'identité du souverain qui pourrait avoir émis ces monnayages ; il note seulement qu'il est impossible de l'identifier à Sinatrukès dont on dit qu'il a bénéficié d'un actif soutien scythe pour se rétablir sur le trône parthe (Daffinà 1967, p. 76).

¹⁰⁵⁷ Rtveladze 1995.

¹⁰⁵⁸ Sellwood 1980, p. 98-99.

les pourtours septentrionaux et orientaux de l'empire justifiait l'émission de séries monétaires pour les régions frontalières. On ne sait si la mention en toutes lettres du nom des régions avait valeur de proclamation particulière.

Mais la principale information que nous apportent ces monnaies, c'est l'existence dans l'empire parthe d'une région nommée « *Traxianè* », non attestée jusque là et inconnue par ailleurs. La continuité géographique des régions signalées par les inscriptions de ce groupe de monnaies invite à la situer sur les pourtours nord-orientaux de l'empire parthe et la similarité de son type de revers avec celui de Margiane, caractérisé par le troisième pied figuré au trône, peut indiquer une proximité particulière entre les deux régions, proximité qu'il est difficile toutefois d'interpréter sans autre information.

Diverses propositions de localisation ont été proposées. W.W. Tarn l'identifiait à la vallée du Kashaf-rud, affluent occidental du Hari rud, avec le territoire qui la jouxtait au nord, autour de la ville de Tush¹⁰⁵⁹. D. Sellwood a proposé de l'identifier avec la région de Mashad¹⁰⁶⁰, mais M.-L. Koch juge que si l'on restitue un atelier monétaire dans la région correspondante, cette localisation est peu compatible avec l'existence d'un atelier monétaire à Abarshahr (Nishapur) qu'elle considère comme assurée¹⁰⁶¹ : elle envisage d'y voir plutôt la région de Damghan¹⁰⁶². E.V. Rtveladze, quant à lui, songeant à l'expression de « Transoxiane » utilisée pour désigner les régions situées à l'est de l'Amou-Darya, a proposé de localiser la région dans la vallée de l'Amou-Darya, entre Termez et Charsanda, ce qui nourrirait l'hypothèse d'une expansion parthe en Bactriane par la vallée de l'Oxus durant le deuxième tiers du Ier siècle avant notre ère. Selon lui, ce territoire pourrait en outre être situé en continuité territoriale avec les satrapies gréco-bactriennes d'Aspionès et de Touriva dont Strabon disait qu'elles correspondaient au territoire de Bactriane pris aux Grecs par les Parthes, puis repris par ceux-ci aux Scythes¹⁰⁶³. Il faut convenir que ces hypothèses, toutes plausibles, restent bien conjecturales en l'absence de trouvailles abondantes et bien localisées.

Quoiqu'il en soit, ces monnayages permettent d'attester une présence parthe et éventuellement un atelier monétaire en Arie et dans cette région quelque peu mystérieuse de

¹⁰⁵⁹ Tarn 1951, p. 88.

¹⁰⁶⁰ Sellwood 1980, p. 13.

¹⁰⁶¹ Elle lui attribue les émissions portant le monogramme ΑΠΑ, contre l'avis de D. Sellwood qui, interprétant le Π comme une graphie spécifique pour M, les attribue à un atelier de Mithridatkart (cf. Koch 1990, p. 32-34 et Sellwood 1980, p. 13).

¹⁰⁶² Koch 1990, p. 4.

¹⁰⁶³ Rtveladze 1995, p. 187.

Traxianè. D. Sellwood propose de reconnaître les productions de l'atelier d'Arie à la présence du monogramme en A à la barre horizontale pincée en V, et celles de l'atelier de Traxianè par le monogramme en T, l'un et l'autre figurés au revers, sous l'arc que tend le souverain. Ce critère permet d'identifier des monnayages frappés en Arie et en Traxianè parmi les émissions que D. Sellwood attribue à l'obscur Darius, et S.D. Loginov et A. Nikitin à Phraate III - ceux dont le souverain, à l'avvers, est représenté de face¹⁰⁶⁴ - mais aussi parmi les émissions incontestées de Phraate III¹⁰⁶⁵. Curieusement, personne à ma connaissance n'a supposé que la combinaison des lettres M et A sur les monnaies de l'éventuel Darius (ou les premières monnaies de Phraate III) pouvait indiquer qu'il s'agissait d'émissions destinées à circuler à la fois en Arie et en Margiane, régions que Strabon a décrites peu avant comme aussi puissantes que proches l'une de l'autre¹⁰⁶⁶. On retrouvera plus tard cette combinaison de deux lettres sur des émissions attribuées aux souverains locaux de Margiane, de même que celle qui associe un M à un petit T. Plusieurs séries de Mithridate III et d'Orode II, souvent très proches de celles qui portent le II de l'atelier de Merv, arborent ces monogrammes¹⁰⁶⁷.

A partir du règne de Phraate IV, on ne connaît plus d'émissions de drachmes portant uniquement la marque T, mais celle-ci figure encore à son emplacement habituel sur une émission « mixte » qui comporte aussi la marque de Suse figurée au dessus de l'arc ; un autre exemplaire de ce type est répertorié, mais avec la marque A¹⁰⁶⁸. D. Sellwood estime que ces émissions « mixtes » provenaient de Suse, mais l'atelier de Suse avait peut-être alors émis des séries destinées à circuler dans des régions orientales. Contrairement à l'atelier de Traxianè, pourtant, il semble que l'atelier de Hérat ait travaillé encore pour Phraate IV¹⁰⁶⁹.

Monnaies parthes en Bactriane

Zhang Qian avait noté en 128 la présence active, le long de l'Oxus, des Parthes qui y faisaient commerce. Ce n'est qu'à partir du règne d'Orode II, semble-t-il, que les trouvailles monétaires viennent illustrer le témoignage chinois : des monnaies arsacides de bronze et d'argent ont été découvertes dans la vallée de l'Oxus jusqu'au niveau de Kampyr Tepe, dont les premiers exemplaires sont des émissions d'Orode II (57-39 avant notre ère). La plupart

¹⁰⁶⁴ Sellwood 1980, types 35.10 et 35.11.

¹⁰⁶⁵ Sellwood 1980, types 38.9 et 39.11 avec la marque T, type 39.13 avec le A à la barre pincée en V.

¹⁰⁶⁶ Sellwood 1980, type 36.16.

¹⁰⁶⁷ Mithridate III : Sellwood 1980, types 40.14 avec T et 40.15 avec A ; Orode II : types 43.9, 47.12, 47.27 avec T et types 43.10, 47.13, 48.12 avec A.

¹⁰⁶⁸ Sellwood 1980, types 52.25 avec T et 52.28 avec A.

¹⁰⁶⁹ Sellwood 1980, type 52.28.

d'entre elles ont été découvertes lors des fouilles du site de Kampyr tepe par l'équipe de V.E. Rtveladze¹⁰⁷⁰. Il s'agit de quatre monnaies d'Orode II, d'une monnaie de Phraate IV, d'une de Phraate V et d'une dernière, en cuivre, sans doute de Gotarzès II.

V.E. Rtveladze considère que la présence de monnaies de bronze, dont l'aire de circulation est limitée, suggère que les Parthes se sont emparés de la vallée de l'Oxus sous le règne d'Orode II, faisant peut-être de Kampyr tepe leur tête de pont sur l'Oxus. Kampyr tepe pouvait aussi avoir servi de comptoir aux marchands parthes dans la vallée, sans qu'il faille restituer nécessairement un contrôle parthe de toute la région ; les marchands parthes évoqués par Zhang Qian pouvaient avoir eu ces monnaies parthes dans leur besace. Les drachmes parthes, comme les monnaies romaines que l'on trouve aussi dans la région, ont manifestement servi, plus ou moins ponctuellement, de monnaie d'échange. D'autant que la localisation d'autres trouvailles dessine les parcours de circuits commerciaux bien connus, en particulier par la vallée du Wakhan : outre la trouvaille signalée à Kunduz¹⁰⁷¹, M.E. Masson avait signalé qu'une monnaie d'Orode Ier avait été découverte dans les environs de Kokand et une monnaie de Mithridate IV dans les alentours de Karakol, près du lac Issyk Kul¹⁰⁷². Il faut signaler par ailleurs que E.V. Rtveladze ne signale sur aucune de ces monnaies la présence sous l'arc du petit T signalant très probablement la région de Traxianè, ce qui affaiblit l'hypothèse de l'identification de la région ainsi nommée à la vallée de l'Oxus, sans toutefois l'invalider tout à fait, vu le petit nombre de monnaies considérées.

D'autres trouvailles ont été signalées en Bactriane du nord-ouest, depuis l'oasis de Bactres à la vallée de l'Oxus mais toutes très isolées. Dans l'ensemble, d'après la liste établie par E.V. Rtveladze en 2002, l'inventaire se compose de trois drachmes de Mithridate II, trois de Sinatrukès, une drachme de Phraate III et une de Phraate IV, et des monnaies de bronze d'Orode II et de Gotarzès II, ainsi que de deux monnaies non identifiées.

Les monnaies dont la provenance est bien localisée sont rares. Une monnaie très détériorée et de mauvais aloi a ainsi été découverte durant les fouilles de Dil'berjin¹⁰⁷³ ; les auteurs, d'après la forme générale du portrait, pensent que l'on peut l'attribuer à des monnayages émis par tous les souverains depuis Phraate IV jusqu'à Vologèse II.

¹⁰⁷⁰ Rtveladze 1994. Il signale cependant p. 151 qu'une monnaie de Sinatrukès figure parmi les trouvailles isolées de Termez.

¹⁰⁷¹ Fischer 1961, p. 12-26.

¹⁰⁷² Masson 1933, p. 8.

¹⁰⁷³ C'est l'unique monnaie parthe retrouvée parmi les 250 monnaies découvertes durant les premières saisons, publiées en 1976, et les quelque autres 260 publiées en 1984 (Vajnberg / Kruglikova 1976 et Vajnberg / Kruglikova 1984). Une liste des monnaies est fournie, assortie d'une description des types et d'indications métrologiques précises. La monnaie en question est répertoriée dans Vajnberg / Kruglikova 1976, p. 182, n° 109. Elle n'est pas représentée.

Dans la nécropole de Tillja tepe, la défunte de la sépulture féminine III tenait dans ses mains une drachme de Mithridate II¹⁰⁷⁴. La tombe abritait une seconde monnaie, en or celle-ci, placée hors du cercueil, sous un petit vase en argent, parmi les offrandes funéraires disposées aux pieds du corps : il s'agissait d'un *aureus* de Tibère émis par l'atelier de Lugdunum dans les années 16 à 21 de notre ère ; le type est bien attesté, caractérisé par la représentation de revers où figure l'impératrice Livie vêtue en déesse de la paix. C'est la plus ancienne monnaie romaine découverte au nord de l'Hindukush et en Asie centrale soviétique, où l'on ne connaissait jusque là que des monnaies postérieures à la réforme néronienne de 64/68 de notre ère, et dont on pensait qu'elles ne s'étaient diffusées qu'à partir du règne d'Hadrien.

L'association de ces deux monnaies émises à plus d'un siècle de distance et trouvées dans ce contexte funéraire offre un précieux *terminus post quem*, mais donne peu d'indications sur la circulation monétaire dans la région : leur présence relève manifestement davantage d'une thésaurisation privée justifiée peut-être par la qualité du métal, plus qu'elle ne témoigne d'une diffusion générale de ces monnayages à la même époque. Néanmoins, si, comme on le suppose ordinairement, les monnaies romaines se sont diffusées essentiellement depuis les ports indiens, cela atteste les liens qu'entretenaient les peuples de Bactriane occidentale avec le sud de l'Hindukush à haute époque - ce qui est d'autant plus probable que deniers et *aurei* de Tibère sont bien attestés en Asie centrale.

Ces monnaies, on le voit, ne permettent pas à elles seules de restituer un engagement spécifique des Parthes dans la région, au-delà de leur participation aux échanges commerciaux dont les circuits s'y croisaient.

Mais la diffusion des monnaies parthes et, plus généralement, l'influence du système monétaire parthe sont attestées par les témoignages mieux établis d'une circulation locale d'imitations de monnaies parthes et de monnaies parthes contremarquées, ainsi que de monnayages fort proches des types parthes.

1.2. Circulation monétaire en Bactriane occidentale

La circulation monétaire dans les régions bactriennes du sud de l'Amou-Darya est bien peu connue et les comparaisons qui ont pu être faites avec la circulation d'époque gréco-

¹⁰⁷⁴ Koshelenko/Sarianidi 1992. Ils précisent qu'elle est proche du type Sellwood 1980, 27.3, et peut avoir été émise à Nisa.

bactrienne et surtout d'époque kushane signalent son caractère restreint¹⁰⁷⁵. A considérer toutefois dans leur ensemble les trouvailles monétaires signalées dans la région, deux caractéristiques frappent : l'absence d'homogénéité des monnayages en circulation, et l'arrêt brutal de cette circulation mêlée à partir du moment où se diffusent massivement les monnaies de Sôter Megas, au tournant des Ier et IIe siècles de notre ère¹⁰⁷⁶. Autre élément intéressant à relever d'emblée : ces trouvailles isolent la région dans la circulation générale des monnaies qui se répandent depuis la conquête par les nomades de l'empire gréco-bactrien. On s'accorde à identifier aux Yuezhi les dynastes responsables de l'émission d'imitations de monnaies gréco-bactriennes. E.V. Zejmal' a bien établi que les monnaies permettaient de définir plusieurs zones différenciées dans l'espace géographique concerné par ces imitations. Ainsi, dans un premier temps, tandis qu'au nord-est se diffusent des imitations d'oboles d'Eucratide, ce sont des imitations de drachmes et tétradrachmes d'Hélioclès, arborant au revers le type de Zeus ou un cheval qui circulent au nord et au nord-ouest de la Bactriane ; ces dernières se répandent ensuite dans toute la Bactriane¹⁰⁷⁷. La région occidentale de la Bactriane reste cependant à l'écart de cette uniformisation : on y trouve des imitations de monnaies parthes, en particulier de Phraate IV, et des monnaies parthes contremarquées, des monnaies d'argent et de bronze des souverains de la famille de Sapadbizès, qui fait figurer son nom sur les monnaies, les monnaies d'un souverain dont on a lu le nom Phseigacharis, et les monnaies d'argent de Tanlismaïdates.

Le caractère particulier de ces monnayages par rapport aux monnaies émises dans les régions occupées par les Yuezhi, ainsi que les caractéristiques culturelles particulières dont témoigne le matériel de la nécropole de Tillja tepe, dont nous reparlerons, ont été remarqués depuis longtemps, et ont justifié l'hypothèse selon laquelle les occupants de cette partie de la Bactriane ne relèvent pas du domaine yuezhi¹⁰⁷⁸. Les monnaies de ces « petits rois » présentent en outre des parentés nettes avec le monnayage parthe, à tel point que R.C. Senior les appelle les « *Parthian related coins* »¹⁰⁷⁹ ; ces parentés justifient *a minima* qu'elles aient été situées dans la partie occidentale de la Bactriane, en contact frontalier avec les Parthes, quand leur localisation n'est pas suggérée par des trouvailles localisées.

¹⁰⁷⁵ A Kampyr tepe, par exemple, la grande majorité des 300 monnaies découvertes sont d'époque kushane, jusqu'à l'époque de Kanishka ; les monnaies parthes sont une petite dizaine, en comptant celles qui portent une contremarque et les monnaies gréco-bactriennes sont une petite vingtaine, leurs imitations à peine moins nombreuses (Rtveladze 1994).

¹⁰⁷⁶ Selon la dernière chronologie, établie par O. Bopéarachchi (Bopéarachchi 2006).

¹⁰⁷⁷ Zejmal' 1984, p. 110-129 ; Rtveladze 2002, p. 117-132.

¹⁰⁷⁸ Pugatchenkova/Rempel 1986 ; Bernard 1987.

¹⁰⁷⁹ Senior 2001 : c'est le titre du chapitre qu'il consacre à ces monnayages (vol. I, p. 105 et suiv.)

Les monnaies parthes contremarquées

C'est de façon indirecte que le monnayage arsacide est représenté le plus abondamment dans la région, par des imitations d'une part, et moyennant l'apposition sur les monnaies d'une contremarque d'autre part. Ces contremarques, dont on connaît divers types, sont toujours apposées dans une zone du champ laissée libre et ne cachent jamais la représentation de la monnaie d'origine. Les monnaies contremarquées sont réputées provenir des régions orientales de l'empire parthe, mais les trouvailles localisées, bien qu'elles soient suggestives, restent rares : aussi les propositions de répartition géographique de ces monnayages restent-elles toutes conjecturales.

On peut classer ces contremarques en trois groupes, éventuellement quatre groupes, selon leur type et les monnaies parthes sur lesquelles elles ont été apposées. Celles-ci offrent en outre des éléments de périodisation.

Celles du premier groupe figurent le buste du souverain coiffé d'un simple diadème ; elles ont été appliquées sur les monnaies parthes les plus anciennes et constituent les séries les plus nombreuses que nous connaissons. Les premières monnaies contremarquées datent du *dark age* de l'histoire parthe, entre la fin du règne de Mithridate II et celui d'Orode II : ce sont celles dont le souverain porte la tiare à parure de cervidés, que D. Sellwood a attribuées à Gotarzès Ier, tandis que S.D. Loginov et A. Nikitin préfèrent y voir des monnaies de Sinatrukès¹⁰⁸⁰. La contremarque, apposée sur l'avert, et de façon exceptionnelle, derrière la tête du souverain et non au dessous, est une incision de forme ronde représentant le buste d'un souverain figuré de face¹⁰⁸¹. Depuis la découverte dans la nécropole de Tillja tepe d'une imitation en or d'une monnaie de ce type¹⁰⁸², c'est aux confins partho-bactriens qu'on situe de préférence leur usage. Hormis cette série, les plus nombreuses de ce groupe présentent une contremarque où le dynaste, imberbe et tête nue, a la tête tournée vers la gauche et entourée d'une légende grecque qui indique le nom d'**OTANNH**-. On connaît des monnaies parthes ainsi contremarquées d'Orode Ier, ainsi que plusieurs séries de Phraate III et d'Orode II, dont les originaux provenaient d'ateliers divers. De nombreux exemplaires contremarqués faisaient partie d'un trésor réputé provenir du nord de l'Afghanistan, ce qui autorise à suggérer qu'elles

¹⁰⁸⁰ Sellwood 1980, type 33 ; voir Loginov/ Nikitin 1996, p. 42.

¹⁰⁸¹ Sellwood 1980, p. 294, contremarque de type i.

¹⁰⁸² Elle a été retrouvée dans le poing serré de la main gauche de la défunte de la sépulture VI ; voir Koshelenko/Sarianidi 1992, p. 24-25, n°6, et Pl. I, fig. 6. Les découvreurs y reconnaissent le type identifié par D. Sellwood à Gotarzès I.

ont été émises dans ces régions, sans plus de précision¹⁰⁸³.

Le deuxième groupe de contremarques figure un *tamga* que l'on associe au souverain dit « indo-parthe » Gondopharès, car celui-ci et la plus grande partie de ses successeurs dans les régions du sud de l'Hindukush et au nord-ouest de l'Inde l'ont fait représenter sur leurs monnaies. On en connaît deux variantes, la première où le *tamga* figure seul, la seconde où il est entouré de la légende grecque **ORQAGNOU**, « (d') Orthagnès »¹⁰⁸⁴. Ces contremarques ont été appliquées sur des monnaies d'Orode II, comme les précédentes, mais aussi des imitations de ces mêmes monnaies ainsi que sur des imitations de monnaies de Phraate IV¹⁰⁸⁵. On connaît depuis peu un lieu de provenance pour ces monnaies contremarquées : deux exemplaires de la première variante ont en effet été retrouvés dans le trésor de drachmes parthes de Zaranj publié par F. Grenet et O. Bopearachchi¹⁰⁸⁶. Cette trouvaille suggère de restituer une aire de circulation des ces monnaies contremarquées dans les régions iraniennes du sud de l'Hindukush, tout à fait compatible avec le domaine dans lequel circuleront ensuite les monnaies de Gondopharès.

Le troisième groupe de contremarques, enfin, représente un souverain coiffé d'un casque béotien, tourné vers la droite, cerclé de grènetis, évoquant les représentations d'Eucratide ; il concerne des monnaies de Phraate IV ou des imitations de monnaies de ce souverain (Fig. 10)¹⁰⁸⁷. Sur l'une des séries d'imitations de Phraate IV, la contremarque a été taillée directement dans le motif du coin¹⁰⁸⁸. A.M. Simonetta a signalé aussi des exemplaires de monnaies du couple royal Tanslimaidates et Raggodème portant cette contremarque¹⁰⁸⁹. On a retrouvé 69 exemplaires de ces imitations contremarquées à Takht-i Sangin, associés à quelques monnaies de Kujula Kadphisès ; un exemplaire contremarqué d'une drachme de mauvais aloi de Phraate IV a en outre été découvert dans la nécropole de Tillja tepe, dans la même sépulture que l'imitation en or évoquée précédemment¹⁰⁹⁰. Qu'il s'agisse là d'offrandes de pèlerins ou de monnaies thésorisées par les autorités du sanctuaire, ces trouvailles sont peu

¹⁰⁸³ Il est signalé par M. Alram dans Alram 1996, p. 373, mais il ne donne pas d'indications plus précises sur son contenu.

¹⁰⁸⁴ Sellwood 1980, p. 294, contremarques de type iii et iv.

¹⁰⁸⁵ Sellwood 1980, types 91.7, 91.9-11. E.V. Zejmal a proposé un séquençage relativement intuitif des monnaies dérivées de celles de Phraate IV : monnaies originales contremarquées, imitations, imitations contremarquées (Zejmal 1983, p. 129-139).

¹⁰⁸⁶ Grenet/Bopearachchi 1999 p. 79-80, monnaies c et d p. 80.

¹⁰⁸⁷ Sellwood 1980, p. 294, contremarque de type v.

¹⁰⁸⁸ Sellwood 1980, type 91.13.

¹⁰⁸⁹ Simonetta 1958, p. 161, pl. I, n° 14-17.

¹⁰⁹⁰ On l'avait placée dans la bouche de la défunte de la sépulture VI, comme chez les Grecs l'obole de Charon. Koshelenko/ Sarianidi 1992, p. 24, n° 5, et Pl. I, fig. 5 ; Sellwood 1980, type 91.12, correspondant au type original de Phraate IV 52.19. Les auteurs n'envisagent pas qu'il s'agisse d'une imitation, mais l'exemplaire est particulièrement érodé, si bien qu'il est difficile d'identifier les caractéristiques de l'original.

représentatives de la zone de circulation originale de ces monnaies, mais toutes reproduisent la marque Π de l'atelier de Merv des exemplaires copiés, si bien qu'elles attestent au moins que les monnaies de Phraate IV émises en Margiane circulaient en Bactriane du nord, ou du moins étaient familières aux habitants de ces régions¹⁰⁹¹.

Cette contremarque présente une variante plus tardive, attestée uniquement sur des imitations de monnaies de Vardane Ier : l'image est aussi celle d'un souverain casqué, mais la ressemblance s'arrête là¹⁰⁹². Le souverain est tourné vers la gauche et on aperçoit les fanons d'un diadème qui s'échappent de son casque vers l'arrière. Le casque est tout à fait différent de celui figuré sur la contremarque précédente : il semble être destiné à mouler la tête de plus près, il est paré d'une courte visière et de protège-joues, dont la représentation de profil ne permet pas de discerner la forme, et on ne lui voit pas de crête ; plus qu'aux casques gréco-bactriens, il s'apparente à certains casques de cataphractaires¹⁰⁹³, ou encore à celui qu'arbore le souverain Tanlismaïdatès, à ceci près que ce dernier porte une aigrette¹⁰⁹⁴. Les seules monnaies de ce type dont la provenance est connue ont été retrouvées par R. Ghirshman à Bégram¹⁰⁹⁵, et un exemplaire a été répertorié par D. Mac Dowall et M. Ibrahim dans la collection du musée de Kandahar¹⁰⁹⁶.

Ces monnaies contremarquées concernent donc en gros deux ensembles régionaux, la Bactriane occidentale d'une part et les régions iraniennes du sud de l'Hindukush d'autre part, avec un prolongement jusqu'à Bégram. Les premières sont les plus anciennes : elles remontent aux premières décennies du Ier siècle de notre ère pour celles d'Otannès, et se prolongent avec celles du souverain au casque bactrien jusqu'au règne de Vardane Ier, au milieu du Ier siècle de notre ère ; les secondes, dont nous reparlerons plus loin, doivent être datées autour de l'époque des règnes respectifs d'Orode II et de Phraate IV, à savoir la seconde moitié du Ier siècle avant notre ère. A Kampyr tepe, d'après les quelques précisions fournies par V.E. Rtveladze, les monnaies parthes ont été retrouvées dans les mêmes couches culturelles que les imitations d'Hélioclès, tandis que les monnaies parthes contremarquées de

¹⁰⁹¹ Sellwood 91.12.

¹⁰⁹² Sellwood 1980, p. 294, contremarque de type vi, et série 91.14.

¹⁰⁹³ Sur les différents types de casques attestés sur les représentations figurées et décrits dans les sources, voir Bopéaratchi 2001, p. 27-28.

¹⁰⁹⁴ Voir *infra*.

¹⁰⁹⁵ R. Ghirshman a exploré le site de Bordj-i Abdallah, à 600m au nord du bazar de Bégram, qu'A. Foucher appelait l'« Ancienne Ville royale » (Foucher 1947, fig. 34 ; Ghirshman 1946, p. 87-97). Les monnaies découvertes en fouilles sont brièvement étudiées dans la publication, mais ne font pas l'objet d'une description précise (*ibidem*, p. 95-97).

¹⁰⁹⁶ Mac Dowall/Ibrahim 1978, cat. p. 71 n° 14.

Phraate IV, ainsi que celle de cuivre attribuée à Gotarzès II appartenaient à des niveaux où apparaissaient aussi les premières monnaies de Sôter Megas¹⁰⁹⁷.

Si tout le monde s'accorde à peu près sur leur datation, l'attribution et l'interprétation de ces monnayages parthes contremarqués sont encore discutées. Selon une hypothèse qui remonte au début du siècle, formulée par W. Wroth, le portrait du souverain coiffé du casque gréco-bactrien figuré sur certains types de contremarques serait le même que celui qui est frappé au droit des monnaies d'argent du souverain Sapadbizès, dont le monnayage d'argent apparaît par la suite dans la région. Ce personnage, en qui l'on voyait un prince yuezhi, aurait pallié l'insuffisance de son propre monnayage en contremarquant les monnaies de Phraate IV ou des imitations de ces monnaies¹⁰⁹⁸. Cette opinion est encore celle de E.V. Rtveladze, qui propose de faire de la région de Bactres le fief de ces souverains, dont les monnaies auraient ensuite circulé dans toute la Bactriane occidentale, jusqu'à la vallée de l'Amou-Darya au nord¹⁰⁹⁹.

R. Ghirshman avait pourtant déjà exprimé son désaccord en 1946, à partir de l'analyse d'une monnaie de ce type découverte durant les fouilles de Bégram. Il avait proposé de lire l'inscription fort corrompue du revers **SPALI(RISOU)** et considérait que la monnaie parthe originale avait été surfrappée à l'avvers comme au revers. Il avait par ailleurs fait remarquer que le visage du souverain figuré au revers et celui de la contremarque étaient de facture différente, ce qui laissait entendre que les surfrappes avaient été successives et réalisées de façon indépendante ; la contremarque, réalisée «à la bouterolle», était par ailleurs de piètre qualité et trahissait le manque de familiarité avec le casque gréco-bactrien. Selon lui, la drachme avait été contrefrappée par le souverain indo-scythe Spalirisès, et la contremarque figurait Hermaïos : la monnaie dans son état actuel remontait au début du Ier siècle avant notre ère. Depuis, le caractère particulièrement corrompu de la gravure de la contremarque par rapport aux autres exemplaires connus a justifié de ranger cette monnaie parmi les « fausses contremarques »¹¹⁰⁰.

A. Simonetta, qui rejetait en bloc les identifications proposées jusque là, a proposé une autre interprétation de ces monnayages dans les années 70¹¹⁰¹. Il a envisagé ces pièces contremarquées comme un ensemble homogène de monnaies qui devaient circuler conjointement aux monnaies parthes ; il suggérait de les attribuer à une dynastie des

¹⁰⁹⁷ Rtveladze 1994.

¹⁰⁹⁸ Wroth 1903, p. 114.

¹⁰⁹⁹ Rtveladze 1995, p. 187-188 ; Rtveladze 2002, p. 145-162 ; Rtveladze 2007.

¹¹⁰⁰ Rtveladze 2002, p. 147.

¹¹⁰¹ Simonetta 1974.

Otannides ou éventuellement, plus généralement, à des chefs « scythes » régnant sur des régions orientales de l'empire parthe récemment conquises, dont la population était composée en majorité de saces. Ils auraient soutenu Sinatrukès lors de son retour sur le trône parthe et auraient alors obtenu à titre de récompense le droit d'émettre des monnaies. Quant aux exemplaires portant la contremarque au souverain casqué à la béotionenne, il avait proposé de les attribuer à un atelier d'Arie, faisant valoir qu'en dehors de l'exemplaire découvert à Begram, toutes les monnaies connues étaient réputées provenir de marchands afghans¹¹⁰². Cette localisation a été suivie par K.W. Dobbins dans les années 70, qui considérait toutes les monnaies ainsi contremarquées comme des émissions de Phraate IV et situait les émissions des exemplaires contremarqués dans la région de Merv-Hérat¹¹⁰³. M. Mitchiner, quant à lui, a suivi sans réserve la proposition de A. Simonetta de localiser l'émission de ces séries contremarquées à Hérat et d'y reconnaître le monnayage de dynastes sakas vassaux des Parthes ; il suggérait d'identifier ces « Sakas » aux Sa(ca)raouques évoqués par Strabon et dans les Prologues à l'œuvre de Trogue-Pompée¹¹⁰⁴.

Il semble qu'aucun argument numismatique ne permette de valider cette hypothèse : le signe A caractéristique de l'atelier de Merv disparaît des monnaies arsacides précisément au cours du règne de Phraate IV, c'est-à-dire à peu près au moment où apparaissent les contremarques en question ; les dépôts de Takht-i Sangin, qui pouvaient constituer le trésor des offrandes des pèlerins, ne peuvent être exploités pour localiser l'émission de ces contremarques, et l'unique exemplaire de Bégram, au demeurant de piètre facture, peut avoir voyagé. P. Callieri a proposé de rapprocher ces monnaies d'un petit ensemble de sceaux qui représentent un portrait du même type et dont surtout la technique de fabrication semble fort proche : tous ces sceaux sont réputés provenir du Gandhara, mais il juge plus probable qu'il aient été émis en Afghanistan, et l'hypothèse d'un atelier de fabrication en Arie ne lui paraît pas impossible¹¹⁰⁵. Les trouvailles de Tillja tepe peuvent néanmoins susciter le doute, ou du moins inciter à se garder de toute conclusion trop peu fondée : plus que la monnaie de ce type trouvée dans la bouche de la défunte de la sépulture VI, on songe au bijou qui orne le collier du défunt masculin¹¹⁰⁶. Celui-ci porte en effet un collier tout à fait particulier, formé de deux parties

¹¹⁰² Simonetta 1958, p. 166 et pl. I. Cette proposition ne contredit pas l'affirmation de W. Wroth selon laquelle nombre des monnaies de ce type du British Museum sont « probablement d'origine indienne » (Wroth 1903, p. 114) : comme le rappelle P. Callieri (Callieri 2005, p. 363), et me le confirme O. Bopéarachchi, l'intensive circulation d'antiquités afghanes sur les marchés de Peshawar et de Rawalpindi encore aujourd'hui rend tout à fait plausibles et compatibles entre elles les deux informations.

¹¹⁰³ Dobbins 1971, p. 138.

¹¹⁰⁴ Mitchiner 1976, p. 401-411.

¹¹⁰⁵ Callieri 2005.

¹¹⁰⁶ Voir les belles photographies du collier et du camée dans Sarianidi 1985, p. 122-123, fig. 68-69 (cat. 4, 10).

symétriques, qui forment une grande torsade et sont ajustées l'une à l'autre par un fermoir. Ce fermoir est incrusté d'un camée sur lequel est gravée la même figure de souverain casqué à la béotienne que sur les contremarques en question. La richesse de la nécropole et la position de la tombe du défunt, entourée exclusivement sépultures féminines, suggère le haut rang de celui-ci ; P. Bernard a montré que le port de ce collier invitait à le considérer comme un personnage royal¹¹⁰⁷ : on retrouve en effet une parure de cou de ce type bien visible sur les portraits monétaires de Gondopharès. Si ce bijou participait des attributs royaux, on peut imaginer que le choix de la représentation du camée ne devait pas être dénué de sens symbolique et le rapprochement avec le *tamga* des contremarques devient pertinent. Mais cela suggère de situer l'aire de domination des dynastes responsables de l'émission de ces contremarques plutôt dans la région d'Emshi tepe, autour de l'oasis de Shibergan. Cette hypothèse n'est pas incompatible avec l'existence de la surfrappe connue de ces monnaies contremarquées sur une monnaie de Tanlismaïdatès, puisque, comme nous le reverrons, la seule monnaie de ce souverain dont on connaisse la provenance a été acquise sur le marché de Maïmanè, dans l'oasis situé immédiatement à l'ouest de celui de Shibergan.

En dehors de la ressemblance physique alléguée entre les portraits monétaires de Sapadbizès et ceux des contremarques au souverain casqué à la béotienne (du reste particulièrement difficile à établir vu la petite taille des contremarques), rien, parmi les trouvailles plus récentes, n'est venu confirmer le lien entre les monnaies de Sapadbizès et ces contremarques. Par ailleurs, les études plus fines des monnayages contremarqués, dont les collections se sont enrichies et dont de nouvelles localisations sont connues, font douter qu'elles puissent être attribuées toutes à une même dynastie de souverains. En revanche, l'hypothèse de l'appartenance des souverains de Bactriane occidentale à un autre contexte culturel et politique que celui des Yuezhi s'est trouvée renforcée au fur et à mesure que l'on affinait l'étude des trouvailles monétaires, et surtout celle du matériel de la tombe de Tillja tepe. En 1982, G. Koshelenko a démontré de façon fort convaincante à partir du matériel numismatique que les souverains d'Emshi tepe, d'anciens nomades sédentarisés, devaient avoir des liens spécifiques avec les Parthes, mais il en faisait malgré tout des princes yuezhi¹¹⁰⁸. C'est à G. Pugatchenkova et L.I. Rempel que revient d'avoir suggéré l'idée de leur rattachement politique aux Parthes : ils proposaient d'en faire des chefs saces indépendants des Yuezhi qui avaient chassé les Grecs de l'ouest de la Bactriane au début du II^e siècle avant

¹¹⁰⁷ Bernard 1985, p. 763-764.

¹¹⁰⁸ Koshelenko 1982.

notre ère¹¹⁰⁹. P. Bernard a exprimé son plein accord avec cette hypothèse dans son compte-rendu de leur ouvrage pour *Abstracta Iranica* : elle confirmait sa propre analyse sur le matériel de la nécropole, qu'il jugeait culturellement nettement distinct du matériel attesté dans le domaine yuezhi, et qu'il proposait lui aussi d'attribuer à des Saces, ceux que Strabon et Trogue-Pompée appellent les Sa(ca)raouques, dont le mouvement vers la Bactriane a été indépendant de celui des Yuezhi¹¹¹⁰. Il est d'avis, quant à lui, de placer la ligne de partage entre les principautés yuezhi et les principautés d'obédience parthe entre les oasis de la rivière de Sar-i Pul et ceux de la rivière de Bactres, que séparent une centaine de kilomètres.

L'hypothèse de l'allégeance aux Parthes des souverains responsables de ces contremarques permet de rendre compte de l'affirmation de Strabon : les Parthes, après l'invasion scythe, auraient bien repris le contrôle de la partie de la Bactriane dont ils avaient obtenu la soumission à l'époque gréco-bactrienne. L'identification de ces souverains avec ceux que Strabon et Trogue-Pompée appellent Sa(ca)raouques permet quant à elle d'expliquer la brève mention par l'auteur du prologue au livre XLII de Trogue-Pompée de la sévère défaite subie ces peuples : elle serait donc bien le fait des Parthes, hypothèse – on l'a vu - la plus cohérente avec l'économie générale de l'ouvrage de Trogue-Pompée.

Mais pour admettre cette théorie, il faut faire le deuil de l'interprétation des monnaies contremarquées proposée traditionnellement dans le monde méditerranéen, selon laquelle les contremarques seraient appliquées sur des monnayages « étrangers », témoignant le plus souvent d'une forte revendication d'autonomie, voire d'indépendance complète des peuples qui y avait recours. G. Le Rider, dans son étude sur les contremarques et surfrappes de l'Antiquité grecque, admettait que c'était effectivement le cas de figure le plus répandu, mais il demeurait fort prudent sur le bien-fondé de toute tentative d'ériger en règle générale des schémas d'interprétation même bien attestés¹¹¹¹. Dans le cas qui nous occupe, depuis la proposition de A. Simonetta, l'hypothèse que ces contremarques indiquent au contraire un lien particulier entre les souverains locaux et les Arsacides a été reprise aussi, malgré une certaine réserve, par M. Alram : il admet en effet qu'il peut s'agir, pour les souverains locaux, d'attester la validité de ces monnaies dans leur propre territoire et que le recours aux monnaies parthes suggère effectivement un lien avec les Arsacides, lien qui peut se traduire

¹¹⁰⁹ Pugatchenkova / Rempel 1986.

¹¹¹⁰ Bernard 1987a ; son analyse du matériel de la nécropole et ses propres propositions sont développées dans Bernard 1987b. Voir aussi Koshelenko /Sarianidi 1992 : les auteurs demeurent prudents, mais n'en soulignent pas moins que « l'hypothèse de l'appartenance sace de l'autorité politique qui émettait ces monnaies et ses liens étroits avec le royaume parthe s'est vue sérieusement renforcée » (p. 29).

¹¹¹¹ Le Rider 1975.

par toutes les formes connues ou non de dépendance¹¹¹². P. Callieri souscrit lui aussi pleinement à cette position¹¹¹³. C'est en outre l'interprétation la plus cohérente avec la situation politique telle qu'incitent à la reconstituer les sources écrites.

Quant à la discussion sur l'appartenance « sace » ou « yuezhi » de ces souverains, elle achoppe nécessairement, nous l'avons vu plus haut, sur l'hétérogénéité de ces termes dans les contextes d'où nous les extrayons. Que ces souverains se rattachent ethniquement et culturellement au monde sace, comme le suggèrent les sources écrites gréco-romaines et, comme nous le reverrons, les caractéristiques culturelles du matériel qu'ils ont laissé derrière eux, cela n'empêche pas qu'ils aient appartenu, du point de vue chinois, à la vaste confédération politique qu'ils appellent « Yuezhi » ; ceci, quelles que soient par ailleurs l'homogénéité ethnique et culturelle du clan dominant des Yuezhi et les caractéristiques de la culture qui s'imposera dans l'empire kushan naissant, culture appelée habituellement « yuezhi », appellation commode, mais tout à fait impropre.

Les « petits rois » de Bactriane

L'influence culturelle et politique des Parthes sur cette partie occidentale de la Bactriane se manifeste aussi par la mise en circulation dans la région de diverses séries de monnayages, souvent en métal précieux, que leurs caractéristiques métrologiques et typologiques apparentent aux monnaies parthes. Ces monnayages se distinguent nettement dans le tableau de la circulation monétaire des anciens territoires gréco-bactriens, où continuent uniformément de circuler des imitations corrompues des monnaies grecques ; de même que les monnaies parthes contremarquées, ils offrent un argument précieux pour distinguer cette région de la mouvance politique yuezhi, jusqu'à ce que s'impose partout le monnayage kushan de Sôter Megas.

Les monnaies les plus nombreuses et les plus connues sont celles marquées au nom de Sapadbizès : nos collections en comptent une vingtaine d'exemplaires, toutes des drachmes d'argent sauf un bronze¹¹¹⁴. Ces monnaies, d'excellente facture, présentent à l'avant le buste

¹¹¹² M. Alram parle d'un « mariage » qui, « d'une certaine manière, signale un rapport de dépendance », ce qui, en fait de mariage, est un peu triste, mais on retiendra avec intérêt l'idée du rapport de dépendance (Alram 1998, p. 372). Il avait d'abord pensé pouvoir attribuer l'ensemble de ces monnayages contremarqués aux prédécesseurs de Gondopharès au Sistan, mais il doit admettre ici que les trouvailles les plus récentes attestent d'une situation plus compliquée (*ibidem*, note 33).

¹¹¹³ Callieri 2005.

¹¹¹⁴ Mitchiner 1975/6, types 509-510. Pour une étude de ce monnayage, voir Rtveladze 2002, p. 145-162.

du souverain en casque gréco-bactrien tourné vers la droite, accompagné de la légende grecque **SAPADBIZHS**, et au revers un fauve tourné vers la droite, encadré à gauche et à droite par la même légende grecque **NANAIA** reproduite deux fois ; dans le champ du revers, au-dessus de l'animal, apparaissent, l'un au dessus de l'autre, une lettre, Λ ou A, et un croissant de lune¹¹¹⁵. Deux drachmes d'argent portent, au lieu du nom de Sapadbizès, celui de **AGIZILHS** : on l'associe donc étroitement à Sapadbizès¹¹¹⁶.

La représentation d'avers avec le casque gréco-bactrien a des liens évidents avec le monnayage d'Eucratide et sa qualité la distingue nettement des imitations des oboles du monarque gréco-bactrien que diffusent les dynastes yuezhi à la même époque dans la partie orientale de la Bactriane. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est le choix de ces souverains de se faire représenter « à la grecque », choix qu'ils partagent avec les dynastes responsables des surfrappes au souverain casqué. R. Ghirshman, à cause de la monnaie surfrappée qu'il avait découverte à Bégam restituait un modèle indo-grec à ces portraits, mais les lieux de trouvailles des monnaies de Sapadbizès incitent plutôt à privilégier la référence à des modèles proprement gréco-bactriens. C'est en tout cas un point de différence culturelle marquée avec les Indo-Scythes qui n'adopteront jamais la tradition d'origine grecque de faire figurer à l'avers le portrait du souverain¹¹¹⁷. Cela inscrit ces monnayages dans une tradition d'émissions de souverains locaux qui, depuis la conquête d'Alexandre et la diffusion des premières monnaies grecques, choisissent de se faire représenter « à la grecque » : Sophytos en a offert les plus beaux modèles, probablement émis dans la région de Bactres à la toute fin du IV^e siècle¹¹¹⁸.

Quant au type du revers, la représentation d'un fauve de même profil est attestée sur plusieurs séries de monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques, celles d'Agathocle et de Pantaléon, par exemple, où l'on reconnaît souvent une panthère ; mais c'est un lion ici que la mention de Nanaia impose de reconnaître. Cette inscription, ainsi que le lion, symbole de la déesse et le croissant de lune, de ses fonctions astrales, constituent le témoignage indubitable

¹¹¹⁵ E.V. Rtveladze a proposé d'identifier l'ensemble à un *tamga*, et il y voit un lien avec les monnaies des Kushans, ce qui n'est pas très convaincant (Rtveladze 2002, p. 151). C'est aussi comme cela, semble-t-il, que M. Mitchiner interprète l'ensemble (voir p. 303, type 303).

¹¹¹⁶ Mitchiner 1975/6 type 510. + Pugales, cf. collection de R.C. Senior (n° 4799), Ashmoleon Museum, (cf. Ghose p. 98, et n. 41).

¹¹¹⁷ Contrairement à ce qu'affirme curieusement P. Callieri (Callieri 2005, p. 364).

¹¹¹⁸ Voir en dernier lieu Bopéarachchi 2005, p. 57-62. Il faut rattacher à cette tradition le tétradrachme du souverain nommé Nashten, dont les types présentent des variations originales du profil grec à l'avers et du roi cavalier au revers, avec un akhsara kharoshthi inscrit dans le champ d'avers ; F. Grenet et O. Bopéarachchi, qui l'ont publié, jugent qu'il peut avoir été émis entre la seconde moitié du I^{er} siècle avant notre ère et les premières décennies du I^{er} siècle, dans les Paropamisades ou en Arachosie du nord, voire même dans une petite enclave du Badakhshan où la monnaie est réputée avoir été trouvée (Bopéarachchi/Grenet 1993).

le plus ancien de la diffusion dans les régions orientales du culte de la déesse mésopotamienne¹¹¹⁹. En Mésopotamie, le culte de Nana, attesté depuis la fin du III^e millénaire à Uruk, est associé à celui de la déesse Innana-Ishtar, dont l'attribut est le lion, qui légitime le pouvoir du roi et la prospérité du pays. F. Grenet et B. Marshak ont bien montré qu'en se diffusant dans le domaine iranien, le culte de Nana a assimilé nombre de fonctions d'Ishtar ainsi que de traits propres à la mythologie qui la concerne, et en premier lieu son attribut spécifique, le lion¹¹²⁰. Seule la forme « Nana » du nom de la déesse était jusque là attestée dans les régions bactriennes, et à partir de l'époque kushane, mais la forme Nanaia en est une variante bien attestée en Mésopotamie à haute époque¹¹²¹. Cela incite à restituer aux Parthes un rôle majeur dans cette diffusion et ses développements orientaux, d'autant que le culte de Nana est attesté à Nisa où des ostraka, datés de 90 et 89 avant notre ère, mentionnent un « *Nanēstāvakan* », « lieu de culte de Nana »¹¹²².

Nous n'avons d'indication de provenance que pour quatre des monnaies au nom de Sapadbizès : la première a été découverte au début des années 1950 sur le site de Zar tepe, en Ouzbékistan, et les autres proviennent respectivement de Dil'berdjïn, Khajrabad tepe et Kampyr tepe¹¹²³. E.V. Rtveldze juge que l'on peut restituer pour ces monnaies une aire de circulation fort large en Bactriane de l'ouest, à partir de l'oasis de Bactres à l'ouest jusqu'à la vallée de l'Amou-Darya à l'ouest de Termez. Le camée au portrait coiffé du même casque évoqué plus haut, incrusté dans le fermoir du collier qui faisait partie de la tenue d'apparat du défunt de Tillja tepe, invite à établir un lien entre les puissantes élites dont la nécropole nous a révélé la présence dans la région et ces souverains qui émettaient ce riche monnayage : les uns et les autres, comme les groupes responsables des contremarques au casque gréco-bactrien, que peut-être un jour un document permettra d'identifier, semblent toutefois avoir les mêmes

¹¹¹⁹ M. Ghose pense que l'on peut en faire remonter les premiers témoignages à la période séleucide : elle considère en effet que les éléments astraux figurés sur la plaque dite de Cybèle découverte dans le temple d'Aï Khanoum attestent que le culte de Cybèle s'est alors diffusé dans les régions orientales sous une forme qui accuse déjà un syncrétisme avec le culte de Nana/Ishtar (Ghose 2006, p. 98 ; sur la plaque d'Aï Khanoum et l'identification de la déesse représentée avec Cybèle, voir Francfort 1984, en particulier p. 95).

¹¹²⁰ Grenet/Marshak 1998. C'est une représentation de Nana-Ishtar pleurant son amant Dumuzi Tammuz qui, comme l'Osiris égyptien, meurt et ressuscite, qu'ils ont reconnue dans la scène de lamentation peinte sur le mur méridional du temple II de Pendjikent. Dans le monde kushan, la « Dame Nana » confère le pouvoir aux souverains, tandis qu'en Perse, une partie des fonctions de la déesse est assimilée par la déesse avestique Ardvisūr Anāhid (*ibidem*, p. 7-8).

¹¹²¹ Pour les attestations de la forme Nana sur les documents de Mésopotamie, voir Rtveldze 2002, p. 151-152.

¹¹²² *Ostraka* n° 1636 et 1637, datés de 90 avant notre ère, et n° 1638 et 1639, datés de 89 avant notre ère ; la formule employée est la même dans les deux cas, « année 158/157, du Nanēstāvakan » (voir les photos, la transcription et la traduction dans Diakonoff/Livshitz, 1976/2001).

¹¹²³ Celle de Zar tepe a été publiée par L.I. Al'baum avec les trouvailles de Balalyk tepe (Al'baum 1960, p. 37-38), celle de Dil'berdjïn est inventoriée dans Kruglikova/Vajnberg 1984, p. 179, n° 54, celle de Khajrabad tepe dans Rtveldze 1987, p. 94 ; quant à l'obole de Kampyr tepe, dont il ne reste qu'un morceau, elle est mentionnée dans Rtveldze 1995, p. 23. Une monnaie de ce type est répertoriée par D. Mac Dowall et M. Ibrahim au musée de Hérat (Mac Dowall/Ibrahim 1979, cat. n°25 p. 48)

références culturelles et politiques, où les modèles gréco-bactriens le disputent aux modèles parthes.

Les monnaies nous font connaître un autre souverain de la région, Tanlismaïdatès, dans le nom duquel on reconnaît la racine iranienne **mahî-dâta* : « donné par Mâh (dieu de la lune) »¹¹²⁴. Il a émis des drachmes d'argent qui ont ceci de particulier qu'à la manière de certaines émissions de Phraatacès, le buste figuré à leur revers est celui d'un personnage féminin dont la légende indique le nom, Raggodème, et le titre, *kyria* : **RAGGODHM KURIA**¹¹²⁵. Le souverain est représenté tourné vers la droite dans un cercle de pointillés, portant une moustache et une courte barbe, le cou engoncé dans une haute collerette comme en portent les cataphractaires des reliefs de Khalchayan ou ceux des plaques de Orlat ; il porte un casque à visière courte et protège-joues, paré d'une longue aigrette sinueuse figurée par plusieurs lignes parallèles, comme celle du casque d'Eucratide, et certains exemplaires permettent de voir qu'il était orné. Le casque est très proche de celui représenté sur les contremarques du dernier type, appliquées sur des monnaies de Vardane Ier, mais celui des contremarques ne comporte pas d'aigrette.

Le buste de Raggodème est lui aussi tourné vers la droite ; elle est représentée la tête couverte d'un voile qui descend le long de sa nuque et de son dos ; le collier qui pare son cou ressemble à un torque aux extrémités ornées, lesquelles, sur certains exemplaires, semblent jointes par un fermoir. Une ligne courbe est figurée à l'avant de son visage, difficile à interpréter : M. Mitchiner a considéré que le personnage portait un arc devant lui, mais E.V. Rtveladze y voit la trace d'un halo ce qui, bien qu'il ne soit pas ou rarement centré sur le visage, est plus satisfaisant. La main gauche, bien visible à la hauteur de son cou, tient un épi de blé ou une branche de palme. La représentation en buste, sur le modèle de celle des souverains à l'avvers, a conduit à interpréter le personnage comme une souveraine, mère ou épouse de Tanslimaidatès. Les attributs qu'elle porte, son voile, au lieu de la coiffure royale attendue, la rapprochent toutefois d'une représentation divine. Sur les monnaies parthes, par exemple, la palme ou l'épi sont les attributs des Nikè et autres personnages féminins représentés avec le souverain, qui lui tendent le plus souvent une couronne. Mais les deux interprétations ne sont pas incompatibles, et le parallèle le plus proche vient de Rome : à la même époque, en effet, l'impératrice Livie, épouse d'Auguste, était assimilée à Cybèle ; elle

¹¹²⁴ L'indication est fournie par F. Grenet. L'onomastique sassanide fournit un nom construit de la même façon, Mâh-dâd.

¹¹²⁵ Mitchiner 1975/6, type 607. Pour une étude de ce monnayage, voir Rtveladze 2002, p. 163-173.

se faisait représenter en pied avec la corne d'abondance et une brassée d'épis de blé ou, plus sobrement, avec un simple épi de blé ; mais sur les monnaies, elle est souvent représentée en buste, tournée vers la gauche, le tête couverte d'un simple voile qui en faisait une figure de chasteté, et cette représentation est fréquente aussi sur les monnaies commémoratives émises par son fils Tibère. La plaque dite de Cybèle trouvée à Aï Khanoum, d'une part, les monnaies romaines qui circulaient en Bactriane depuis l'époque augustéenne d'autre part, montrent que ces parallèles, à défaut d'être nécessairement pertinents, ne sont du moins pas injustifiés. Son nom, selon F. Grenet, qui signifie littéralement « à la prune colorée », en fait bien un personnage de Bactriane : il est l'aboutissement bactrien d'un ancien iranien *ranga-*, « couleur », avec le choix du -o- pour noter la voyelle finale (ou une voyelle de liaison) au timbre indéterminé ; le redoublement du g pour noter la nasalisation est typique de l'orthographe grecque, et se retrouve ensuite dans la notation du bactrien¹¹²⁶.

M. Mitchiner considérait que ce monnayage avait été émis dans l'atelier de Hérat durant le règne d'Orode Ier, dans les années 80 avant notre ère. A cette époque, cependant, si l'interprétation que l'on fait des symboles gravés sur les monnaies est bien exacte, cet atelier fonctionnait pour les Arsacides. La seule monnaie de Tanslimaidatès qui puisse offrir une indication un peu précise de localisation de l'aire de circulation de ces monnayages est celle qui a été acquise sur le marché de Meymaneh, réputée provenir des environs ; ces monnaies ont en outre été surfrappées par Sapadbizès, nous l'avons vu, et contremarquées par Otannès, ce qui suggère d'une part qu'elles avaient été émises avant les leurs, d'autre part que l'aire de circulation de leurs monnayages respectifs se recoupaient. E.V. Rtveldze propose donc de localiser ces émissions aux confins occidentaux de la Bactriane, c'est-à-dire, précisément, dans la région de l'oasis de Meymaneh, ce qui est plus satisfaisant. Quant à la date proposée par M. Mitchiner, elle est plausible, dans la mesure où l'on connaît des contremarques d'Otannès sur des monnaies d'Orode Ier, mais elle pourrait être remontée, car Otannès a contremarqué aussi des monnaies de Phraate III et d'Orode II. E.V. Rtveldze juge plus probable que le monnayage de Tanslimaidatès ait été mis en circulation à la fin du Ier siècle avant notre ère seulement. Parmi les repères de datation qu'il propose, il relève la forme bien particulière de la lettre **R**, que l'on retrouve sur des inscriptions retrouvées sur des fragments de céramique sur le site ancien de Termez, datés à partir du Ier siècle de notre ère¹¹²⁷. Cette datation est par ailleurs plus compatible avec le parallèle proposé entre le modèle de

¹¹²⁶ Communication personnelle. On retrouve le même champ sémantique dans le nom de Rodogune, « au visage de rose ».

¹¹²⁷ Rtveldze 2002, p. 169-170 : voir les inscriptions en question dans Rtveldze / Livshits 1985, fig. 1.

représentation choisi pour Raggodème et les monnayages augustéens.

L'application de contremarques sur le monnayage de Tanlismaïdatès comme sur des monnaies arsacides pourrait suggérer que ce dernier avait un statut différent au sein de l'empire parthe : il avait en tout cas précédé Otannès dans l'élaboration et la mise en circulation d'un monnayage propre. Les surfrappes, quant à elles, peuvent avoir été réalisées plus tard, quand le monnayage ainsi réutilisé était toujours en circulation mais avait perdu toute signification symbolique, sans doute après la chute du dynaste qui en était responsable.

On compte enfin parmi ces monnayages de type parthe les monnaies émises au nom d'un certain **FCEIGACARI**—, dont le nom, écrit en lettres grecques carrées et non rondes comme les légendes précédentes, est disposé en deux parties de part et d'autre de la représentation de revers. Celle-ci représente Héraclès debout de face, portant une massue et une peau de lion¹¹²⁸. Le portrait figuré à l'avvers représente le buste du souverain tourné vers la droite portant une barbiche et une moustache, dans un cercle de perles et pirouettes. Les exemplaires connus et illustrés sont fort détériorés, si bien qu'il est difficile de distinguer sa parure de tête : la disposition de ses cheveux sur la nuque suggère toutefois qu'ils étaient enserrés dans un accessoire que l'absence de fanons visibles incite à identifier à un serre-tête du type de celui que portait Héraios sur son monnayage¹¹²⁹. M. Mitchiner a supposé qu'il s'agissait d'un prince yuezhi qui régnait sur la région de Bamyane entre 20 avant notre ère et 45 de notre ère et E.V. Rtveldze lui aussi localise le territoire de ce dynaste dans le sud de la Bactriane¹¹³⁰.

Tous ces monnayages appartiennent à une zone monétaire qu'ils partagent avec les monnaies émises par les Yuezhi à l'est de la Bactriane et au nord de l'Amou-Darya, laquelle se caractérise par l'usage de l'argent. Ils étaient compatibles, en particulier, avec les imitations de drachmes et tétradrachmes d'Hélioclès qui se diffusaient dans toute la Bactriane et devaient donc servir pour les échanges régionaux¹¹³¹. Les trouvailles de Kampyr tepe, si la répartition entre les niveaux indiquée par les fouilleurs est bien représentative, suggèrent que les monnaies contremarquées circulaient conjointement aux autres monnayages des « petits rois » et avaient pris la suite, dans la région, des imitations d'Hélioclès ; les surfrappes et contremarques de ces monnaies entre elles que nous connaissons confirment l'hypothèse que les aires de circulation de ces monnayages se recoupaient et que leur mise en circulation était

¹¹²⁸ Mitchiner 1975/6, type 513.

¹¹²⁹ Cf. Mitchiner 1975/6 type 514 où il est bien visible.

¹¹³⁰ Rtveldze 1989.

¹¹³¹ Zejmal' 1983 p. 110-129 ; Rtveldze 2002, p. 117-132.

chronologiquement proche. Aucun signe d'une baisse brutale de la teneur en métal précieux dans ces monnayages, dont la circulation se poursuit jusqu'à la diffusion des monnaies de Sôter Megas.

2. Au sud de l'Hindukush : Arsacides et Indo-Scythes

En l'absence de toute source écrite pour orienter les hypothèses, le matériel du sud de l'Hindukush est particulièrement ardu à interpréter, d'autant qu'il se présente souvent sous une forme thésaurisée : on est vite conduit à donner une interprétation politique à toutes les particularités typologiques des monnaies.

2.1. Présence parthe

La plus ancienne attestation numismatique de présence parthe, nous l'avons vu, remonte au règne de Mithridate II : deux drachmes ont été retrouvées dans la région, la première dans le petit trésor de drachmes de Zaranj, la seconde parmi les collections de monnaies du musée de Kandahar. Sur la première, la mieux conservée, le souverain est coiffé d'un simple diadème ; le type est fort proche de celui que S. Sellwood a numéroté 26, mais le revers présente un monogramme encore non attesté figuré à l'emplacement habituel, sous l'arc, qui ressemble à un petit sigma à l'envers enfermé dans un rectangle¹¹³². D. Sellwood a signalé à F.Grenet et O. Bopearachchi avoir revu ce monogramme associé à celui de Suse sur une monnaie d'Orode II qu'il considère comme une production de l'atelier de Suse¹¹³³. On se rappelle qu'il avait répertorié deux exemplaires de monnaies « mixtes » de ce genre de Phraate IV, où la marque Suse figurée au dessus de l'arc cohabitait dans le champs avec, respectivement, les marques A et T disposées à leur emplacement habituel sous l'arc¹¹³⁴. Quant à la seconde, où le souverain est représenté portant une haute tiare ornée d'une étoile, elle semble se rattacher à des séries connues : D. Mac Dowall et M. Ibrahim ne signalent aucun détail particulier, mais

¹¹³² Grenet/Bopearachchi 1999, p. 80, monnaie a.

¹¹³³ *Ibidem*, p. 80.

¹¹³⁴ Sellwood 1980, types 52.25 avec T et 52.28 avec A.

la monnaie est fort détériorée¹¹³⁵. La collection du musée de Kandahar, en fait de monnaies arsacides, compte aussi deux drachmes de Phraate IV et deux autres de Gotarzès II¹¹³⁶.

Il faut ajouter à ce bref catalogue la monnaie parthe découverte dans le premier dépôt de Mihr Zakah, où, malgré la forte usure de la monnaie, on reconnaît les protomes de cervidés qui ornent la tiare du souverain¹¹³⁷. R. Curiel et D. Schlumberger, qui la publient, ont lu, à partir du haut, la légende grecque **[BASI]LEWS [MEG]ALOU ARSAKOU QEOPATOR[OS]** disposée en carré sur les quatre côtés. Ils proposent d'attribuer la pièce à Phraate III, avec la réserve qu'impose le mauvais état de conservation de la pièce. Or sur tous les autres exemplaires répertoriés de monnaies parthes où le souverain est représenté avec la tiare aux cervidés, quand la légende comporte l'adjectif *Theopator*, il est doublé sur le même côté, à gauche, par celui de *Nikator*. Ce sont ces séries que D. Sellwood attribue à Gotarzès Ier dont il fait le successeur immédiat de Mithridate II, tandis que S.D. Loginov et A.V. Nikitin y voient des émissions de Sinatrukès, dont ils situent le règne entre celui d'Orode Ier et celui de Phraate III. La monnaie de Mihr Zakah est trop abîmée pour que l'on puisse vérifier qu'un autre mot ne bordait pas l'adjectif *Theopator* à l'extérieur de la légende. R. Curiel et D. Schlumberger signalent par ailleurs que la monnaie ne pèse que 2,45 g, c'est-à-dire exactement le poids adopté par les Grecs dans leurs royaumes indiens. C'est surprenant, mais la forte usure qu'ils mentionnent, de même que les grandes variations que l'on connaît au poids des monnaies parthes, incite à la plus grande prudence avant de conclure à l'émission par un souverain arsacide d'une série de drachmes de poids indien.

Quant aux fouilles de l'ancienne ville, conduites par l'équipe anglaise de A. McNicoll et W. Ball, leur matériel comprend une pièce que D. Mac Dowall a identifiée comme une émission parthe du Ier siècle de notre ère, réputée provenir de niveaux situés dans la dépression centrale, dans une des premières couches de remplissage des canaux d'époque sassanide¹¹³⁸, et une pièce dont D. Mac Dowall avance prudemment qu'elle est « probablement parthe », du Ier siècle avant notre ère¹¹³⁹. Cette dernière pièce n'est pas mentionnée parmi les trouvailles monétaires du chantier et des niveaux correspondant à son numéro d'enregistrement, mais les fouilleurs précisent que les monnaies trouvées dans ces

¹¹³⁵ Mac Dowall/Ibrahim 1978, cat. p. 71, n° 9. Ils la rapprochent des types Sellwood 1980, n° 28 et 29.

¹¹³⁶ Mac Dowall/Ibrahim 1978, cat. p. 71, n° 10 et 11 pour Phraate IV, n° 12 et 13 pour Gotarzès II. Les auteurs les rattachent à des séries connues et ne signalent aucun détail particulier.

¹¹³⁷ Curiel / Schlumberger 1953, p. 74, p. 85 n°4, Pl. VIII, 14.

¹¹³⁸ Voir D. Mac Dowall dans McNicoll/Ball 1996, p. 306, cat. n° RN243. Elle ne se prête à aucun commentaire, ni dans l'article consacré aux trouvailles numismatiques, ni dans la description des niveaux où elle a été retrouvée (A. McNicoll, G. Whitman et W. Ball, *ibidem*, p. 151).

¹¹³⁹ Voir D. Mac Dowall, dans McNicoll/Ball 1996, p. 306, cat. n° RN391.

couches étaient en général extrêmement corrodées et souvent impossibles à identifier ; si l'on en croit ce même numéro, pourtant, la pièce aurait été retrouvée sur le sol de l'une des pièces du bâtiment d'époque IIIa¹¹⁴⁰. Si l'indication est exacte et l'identification de la monnaie à peu près correcte, cela pourrait modifier quelque peu l'idée que l'on se fait de la période de fonctionnement du bâtiment, habituellement jugé bien antérieur. En outre, à bien considérer les informations fournies par les fouilleurs, les autres monnaies identifiables découvertes en fouillant ces niveaux - gréco-bactriennes, mauryas, ou, plus généralement, « de format indo-grec » - ont été retrouvées essentiellement sous les premiers sols de fonctionnement, ce qui confirmerait l'hypothèse d'une date de fonctionnement plus tardive que la première période hellénistique que l'on restitue habituellement¹¹⁴¹. Nous y reviendrons.

Mais la plus grande quantité de monnaies parthes retrouvée dans les régions du sud de l'Hindukush provient du trésor dit de Mohmand, découvert au nord de Shabqadar, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Charsadda, qu'a publié H.L. Haughton en 1943¹¹⁴². Ce trésor contenait vingt drachmes d'Orode II, associées à plusieurs centaines de monnaies d'Azès I et II et d'Azilisès, drachmes et tétradrachmes, une centaine de monnaies posthumes d'Hermaios et quelques monnaies indo-grecques, dont des drachmes de Ménandre, de Zoïle, d'Archébios et de Straton. Aucun de ceux qui l'ont publié ne s'intéressait spécifiquement aux monnaies parthes, si bien qu'elles ne sont pas décrites avec précision¹¹⁴³ : on sait juste que parmi elles se trouvaient des exemplaires des types que D. Sellwood a répertoriés sous les numéros 45.12 et 46.12, émises selon lui respectivement à Rhagae et Mithridatkert.

C'est la seule attestation directe que nous ayons de la circulation des monnaies d'Orode II au sud de l'Hindukush au-delà des régions où l'on identifie habituellement des ateliers arsacides. On songe naturellement à cette région de Chaarène, au bord de l'Indus, que Strabon évoque comme le district le plus oriental des Parthes. Les témoignages indirects qu'offrent les monnaies contremarquées, sans fournir d'indication de localisation plus précise, montrent que ces monnaies ont abondamment circulé à la fois au nord de l'Hindukush, dans les régions

¹¹⁴⁰ Les fouilleurs ont identifié quatre pièces, formées par les murs 7, 4 et 5, avec plusieurs niveaux de sols successifs, voir A. McNicoll, G. Whitman et W. Ball dans McNicoll/Ball 1996, p. 142-143 et p. 149.

¹¹⁴¹ La monnaie d'Eucratide Ier découverte dans les couches de destruction du mur 5 et considérée comme signalant la date de destruction des murs, pouvait fort bien avoir été prise dans la maçonnerie lors de leur construction (*ibidem*, p. 149).

¹¹⁴² *IGCH* n° 1859, publié dans Haughton 1943 ; voir aussi Jenkins 1955, p. 23-25 et Senior 2001, p. 182-183.

¹¹⁴³ H.L. Haughton s'intéressait surtout aux monnaies indo-grecques qu'il contenait ; G.K. Jenkins et R.C. Senior quant à eux s'intéressent aux monnaies indo-scythes : mais alors que G.K. Jenkins considérait que les monnaies d'Orode II avaient dû voyager pendant longtemps pour parvenir jusque là (Jenkins 1955, p. 25), R.C. Senior, peu convaincu, à juste titre, par cette réserve, compte tenu de l'enrichissement de la documentation, juge que la présence de ces monnaies dans le trésor conforte sa proposition d'attribuer toutes les monnaies d'Azès à un même souverain qui aurait régné entre 58 et 20 avant notre ère, c'est-à-dire en même temps qu'Orode II (Senior 2001, p. 182-183).

occidentales de la Bactriane, et au sud, du Sistan jusqu'aux régions jouxtant l'Indus.

2.2. Monnaies parthes contremarquées : le tamga de Gondopharès.

Nous avons vu plus haut que les monnaies d'Orode II avaient été abondamment contremarquées, en particulier par des dynastes qui apposaient sur les monnaies une contremarque figurant le *tamga* que le premier des Indo-Parthes, Gondopharès, fera plus tard figurer sur la plupart de ses monnaies, et ses successeurs après lui. Ils ont aussi, semble-t-il, frappé des imitations des monnaies d'Orode II, auxquelles ils ont apposé la même contremarque. Les deux exemplaires du trésor de Zaranj, sur un territoire que l'on identifie depuis longtemps comme une aire de circulation des monnaies indo-parthes, viennent renforcer l'hypothèse selon laquelle les dynastes responsables de ces frappes faisaient partie du même clan dont Gondopharès, plus tard, sera l'un des plus illustres représentants. Les seules monnaies arsacides à porter ces contremarques dans nos collections sont des drachmes d'Orode II et de Phraate IV, ce qui offre un repère de datation pour l'apparition sur la scène historique – ou du moins numismatique - de ces clans, au milieu du Ier siècle avant notre ère. Elle est en outre compatible avec la date généralement admise pour les premières émissions de Gondopharès, autour de 20 de notre ère, qui pourraient donc en prendre la suite.

On connaît, on l'a dit, deux sortes de contremarques de ce type : la première figure uniquement le *tamga*, tandis que la seconde est bordée par l'inscription grecque **ORQA-GNOU**, « d'Orthagnès », qui est répartie de part et d'autre du *tamga* et se lit en cercle depuis le haut à gauche vers la droite. Les contremarques des deux monnaies du trésor de Zaranj ressortissent de la première variante. La première de ces monnaies est une émission originale d'Orode II portant le monogramme de l'Arie, dont on ne connaissait pas, jusque là, d'exemplaires contremarqués ; la seconde a été identifiée comme une imitation d'une monnaie Orode II portant le monogramme de Mithridatkert¹¹⁴⁴. D. Sellwood répertorie en outre une série d'imitations d'Orode II tout à fait semblable mais sur laquelle la contremarque ne figure pas, ainsi qu'une série de monnaies contremarquées qu'il estime être des imitations

¹¹⁴⁴ Grenet/Bopéarachchi 1999 p. 79-80, monnaies c et d p. 80 ; les types arsacides originaux sont Sellwood 1980, 46.23 et 47.29, ce dernier bien identifiable au motif en forme d'ancre figuré au revers, derrière l'archer, en plus du monogramme disposé à l'emplacement habituel, sous l'arc.

de Phraate IV¹¹⁴⁵.

Quant à la seconde variante de la contremarque, D. Sellwood n'a répertorié qu'une seule série de monnayages ainsi marqués, des imitations locales de monnaies d'Orode II portant sous l'arc le monogramme Δ, qu'il propose pour des raisons stylistiques d'attribuer à l'atelier de Mithridatkert¹¹⁴⁶. Le nom d'Orthagnès qui figure sur cette contremarque établit un autre lien avec les monnayages indo-parthes, puisqu'il est attesté à nouveau, plus tard, parmi les souverains de ce groupe¹¹⁴⁷. Au vu de la cohérence d'ensemble de l'aire de circulation de ces monnaies et des monnayages indo-parthes par la suite, on pourrait proposer d'identifier ce Δ à la marque d'un atelier situé en Drangiane.

La seule monnaie parthe contremarquée provenant d'Arachosie fait partie de la petite collection du musée de Kandahar, où l'abondance des monnaies kushanes atteste qu'elle n'est pas représentative de la circulation locale¹¹⁴⁸. C'est la copie d'une monnaie d'Artaban II ou de Vardane, portant la contremarque au souverain casqué du dernier groupe, celle où le souverain représenté est tourné vers la gauche et porte un diadème sous son casque. Cinq exemplaires de ce type ont été retrouvés à Bégram par R. Ghirshman¹¹⁴⁹. M. Mitchiner a considéré que ces émissions, comme les monnaies contremarquées à l'effigie du souverain au casque bactrien, devaient être attribuées à l'atelier de Hérat¹¹⁵⁰; D. Mac Dowall et M. Ibrahim, quant à eux, ont proposé d'interpréter ces monnaies comme des indices d'une première phase d'expansion kushane qui aurait concerné la région de Bégram et éventuellement une partie de l'Arachosie¹¹⁵¹. Rien ne permet d'établir un lien avec la région de Hérat. En revanche les monnaies de Bégram attestent que les monnaies de Vardane – ou d'Artaban II – avaient circulé dans la région, ou étaient familières à leurs habitants. Nous avons vu que Vardane est le seul souverain parthe à cette époque crédité par les sources gréco-romaines d'un lien avec les régions orientales, en particulier la Bactriane. Son règne, contemporain de la montée en puissance de Kujula Kadphisès qui, autant qu'on le sache de source chinoise, étendra son empire aux dépens des possessions parthes du sud de

¹¹⁴⁵ Sellwood 1980, types 91.8 et 91.11.

¹¹⁴⁶ Sellwood 1980, type 91.10. D. Sellwood n'a pas associé ce monogramme à un atelier spécifique. R.C. Senior juge qu'il s'agit de monnaies authentiques d'Orode II (Senior type 203.1).

¹¹⁴⁷ Fröhlich 2008, p. 56-57 et 64-65.

¹¹⁴⁸ Mac Dowall/Ibrahim 1979, cat. p. 71 n° 14. Elle correspond au type Sellwood 1980, 91.14 (que les auteurs désignent par erreur 91.11 en suivant l'erreur faite déjà par M. Mitchiner (Mitchiner 1975/6, vol. 5, p. 412, type 613).

¹¹⁴⁹ Ghirshman 1946, p. 95.

¹¹⁵⁰ Mitchiner 1975/6, vol. 5, p. 402, tableau LXXVI, « king B ».

¹¹⁵¹ Mac Dowall/Ibrahim 1979, p. 68.

l'Hindukush, coïncide peut-être avec un renforcement ponctuel de la présence arsacide directe dans ces régions orientales, où le pouvoir parthe, alors aux mains des souverains de la dynastie de Gondopharès, est mis en danger. Le nouveau type de contremarque atteste en tout cas l'intervention d'un nouveau clan, dont le diadème de la représentation atteste, si l'on suit l'interprétation traditionnelle de cet attribut, que son chef revendiquait un statut royal.

Les monnaies contremarquées, originales ou imitations, associées aux trouvailles de monnaies parthes originales, permettent de restituer, bien qu'imprécis, les contours d'une domination parthe sur les régions du sud de l'Hindukush jusqu'aux frontières de l'Indus, attestée par la numismatique depuis le règne de Mithridate II jusqu'au règne de Gotarzès II. Les trouvailles réalisées jusqu'ici suggèrent par ailleurs que c'est en Drangiane – ou au Sakastan d'Isidore -, en contexte parthe, qu'apparaissent les contremarques arborant le *tamga* des Gondopharides, dont les monnayages propres prennent la suite des monnaies contremarquées dans les mêmes régions après le règne de Phraate IV dont les monnaies sont encore contremarquées et imitées. Un certain Orthagnès est le premier à se signaler par ce signe caractéristique apposé sur les monnaies parthes. Après une interruption dans les attestations directes ou indirectes de la circulation de monnaies arsacides, qui correspond à la phase la plus brillante du règne de la dynastie de Gondopharès, dont nous reparlerons plus loin, les dernières traces de présence parthe datent du milieu du I^{er} siècle de notre ère, sous Vardane dans les régions indiennes, et sous Gotarzès II en Arachosie, et elle s'accompagne de la manifestation, en lien avec Vardane, d'un nouveau clan royal affilié aux Parthes.

Il est particulièrement surprenant de constater que les pratiques monétaires des dynastes des régions parthes du sud de l'Hindukush sont les mêmes que celles attestées en Bactriane. Une tentative impropre de lier pratiques politiques et origines ethniques pourrait aboutir à des résultats parfaitement opposés : doit-on en conclure que les petits rois de Bactriane sont des princes parthes en charge de cette riche région frontalière ou que ceux que l'on nommera plus tard les « Gondopharides » sont des Sakas ? La tentation de recourir à ce raisonnement est d'autant plus grande que l'itinéraire d'Isidore atteste bien qu'un groupe de « Scythes sakas » était installé dans le Hilمند. Mais nous gageons, en bonne méthode, que l'origine ethnique dite « saka » peut-être commune à ces groupes, dont on connaît par ailleurs le caractère peu déterminé dans la documentation écrite, ne détermine en rien leurs pratiques politiques dans le cadre de l'empire parthe. Celles-ci se justifient de façon beaucoup plus satisfaisante par une situation géopolitique commune : les élites vivant sur ces territoires héritaient de la tradition

royale gréco-bactrienne ; ils se trouvaient en position de contrôler des voies de circulation que l'intensification du commerce entre l'empire romain et l'Inde ou la Chine rendait de plus en plus cruciales et qui assuraient leur prospérité ; enfin ils pouvaient fonder leur puissance politique sur la position stratégique qu'ils occupaient dans des régions menacées par la progression de peuples soucieux d'étendre leur territoire, les Yuezhi pour les Bactriens et, pour les « Gondopharides », ceux que l'on a appelés les « Indo-Scythes ».

2.3. Parthes et Indo-Scythes

L'hypothèse d'une extension ponctuelle en Arachosie du domaine des « Scythes » du nord-ouest de l'Inde a été formulée depuis longtemps. Leurs monnaies dites « indo-scythes », dont les types se calent sur ceux de leurs prédécesseurs indo-grecs, mais dont les souverains se font représenter à l'avant des monnaies en cavalier armé et non pas en buste, sont en effet attestées dans les collections d'Arachosie, ou ont été attribuées pour des raisons typologiques à des ateliers de la région.

D. Mac Dowall et M. Ibrahim ont ainsi répertorié six monnaies de ces groupes dans la collection du musée de Kandahar. Il s'agit de deux drachmes d'argent et trois en billon d'Azès II au type de Zeus Nikèphoros, et un exemplaire des émissions dites « au taureau et au lion » d'Azès II¹¹⁵². Les dépôts de Mihr Zakah contenait des quantités de monnaies d'Azès II au type de Zeus Nikèphoros, que G.K. Jenkins a attribué à l'atelier de Taxila.

Sur le site lui-même, aucune monnaie indo-scythe n'a été découverte durant les fouilles menées dans les années 1970, mais D.W. Mac Dowall et M. Ibrahim signalaient en 1978 qu'une mission indienne dans la région faisait état de la découverte, « dans la région », de quatre monnaies carrées frappées au nom de Vononès avec Spalahores (ou Spalagamès), sur le modèle des monnaies carrées bilingues des Indo-Grecs¹¹⁵³. Lors de la poursuite des travaux sur le site sous la direction de S.W. Helms, un petit trésor constitué de cinq tétradrachmes d'argent indo-scythes a été retrouvé dans l'aire nord-est du site, des monnaies d'Hippostratos, de Spalyrisès avec Azès et trois exemplaires d'Azès Ier¹¹⁵⁴.

Celles du musée mises à part, toutes les monnaies indo-scythes découvertes *in situ*, sur le site

¹¹⁵² Mac Dowall/Ibrahim 1978, cat. n° 15-20 p. 71 et p. 68 (le catalogue indique trois drachmes en argent et deux de billon, le commentaire l'inverse).

¹¹⁵³ Mac Dowall/Ibrahim 1978, p. 68. Ils les identifient à l'époque comme des monnaies indo-parthes. La localisation plus précise de ces trouvailles n'est pas donnée.

¹¹⁵⁴ Helms 1997, p. 95-99 ; Mac Dowall 2005b, p. 242.

de Kandahar ou « dans la région », appartiennent donc au groupe de monnaies indo-scythes dit « de Vononès »¹¹⁵⁵. Ce groupe est bien caractérisé dans l'ensemble des monnayages dits indo-scythes, car les souverains s'associent à peu près systématiquement à deux sur leurs monnayages, voire à trois ; ils y indiquent aussi souvent leurs liens de parenté, lesquels jouaient peut-être un rôle particulièrement important dans la légitimation de chacun des dynastes. Comme les autres monnaies indo-scythes, toutes celles qu'ils émettent sont de poids indien et les légendes sont bilingues grec-kharoshthi ; ce sont des monnaies de bronze dont le flan est le plus souvent quadrangulaire, sur le modèle indien, ainsi que des monnaies d'argent, drachmes et tétradrachmes. Le roi cavalier figuré à l'avvers est armé d'une lance. On connaît cinq souverains de ce groupe : Vononès, Spalahorès, Spalagadamès, Spalirysès et Spalyris, et on y associe ordinairement Azès Ier, car les premières monnaies qu'on lui connaît sont des émissions conjointes avec Spalyrisès, du type de celle qu'a retrouvée S.W. Helms à Kandahar. Vononès, qui se proclame « grand roi des rois » dans les légendes d'avvers a émis des monnaies avec Spalahorès, Spalagadamès et Spalirysès : l'une des monnaies signalées par la mission indienne est de celles-là. Spalahorès, Spalyrisès et Spalyris se disent chacun « frère du roi », les deux premiers dans la légende de revers en kharoshthi, et le troisième dans la légende grecque de l'avvers ; Spalagadamès, quant à lui, est désigné comme « fils de Spalahorès » sur des monnaies où il est associé à Vononès et Spalyris. Ce sont les monnaies où figurent le nom de Spalyrisès qui permettent d'établir une séquence des monnayages : on lui connaît en effet des monnaies où il est associé avec Spalyris, puis des monnaies propres où il porte successivement le titre de roi puis celui de roi des rois, enfin des monnaies où il associe Azès Ier. L'ordre de la séquence est assuré par deux séries de surfrappes : la première est une émission où il est dit « roi des rois » sur des exemplaires surfrappée sur une émission conjointe de Spalyris et Spalagadamès, la seconde une émission où il associe Azès surfrappée sur des monnaies où il portait le titre de roi des rois. Le point d'ancrage de la chronologie absolue est le début du règne propre d'Azès Ier, où il inaugure une ère que l'on s'accorde à identifier à l'ère Vikrama, toujours en usage aujourd'hui, qui commence en 58/57 avant notre ère : on peut donc restituer une période de circulation de ces monnayages autour des années 80 à 60 avant notre ère. Ils seraient donc les premiers souverains indo-scythes après Mauès, ce qui est d'autant plus plausible que ces monnaies sont les seules parfois uniquement associées à Mauès dans des trésors, tel celui du Swat¹¹⁵⁶ ou de Sarai Saleh¹¹⁵⁷.

¹¹⁵⁵ Sur les monnaies de ce groupe, voir en dernier lieu Fröhlich 2008, p. 22-28.

¹¹⁵⁶ Le Rider 1967, p. 331-342.

Hormi quatre exemplaires trouvés à Taxila, toutes les autres monnaies connues de ce groupe ont été découvertes dans des trésors qui, en dehors de celui du Swat et de Sarai Saleh, illustrent par leur composition la loi de Gresham, dont le principe a dû jouer au moment de la mise en circulation des monnaies de billon sous le règne d'Azès II¹¹⁵⁸. Cela rend peu aisé la restitution d'une aire de circulation, d'autant que les trésors en question ont été retrouvés dans deux zones relativement éloignées l'une de l'autre. G.K. Jenkins avait signalé le trésor de Chaman, qui contenait une trentaine de monnaies, découvert sur la route qui relie Chaman à Kandahar¹¹⁵⁹ ; elles sont attestées dans les trésors du Swat, de Peshawar¹¹⁶⁰, de Reer, dans le Hazara¹¹⁶¹, et de Sarai Saleh, au nord-est de Taxila. Des monnaies d'Azès I et d'Azilisès dont on connaît des exemplaires surfrappés sur des monnaies de ce groupe ont été retrouvées dans le trésor de Bara Sheikhan, à côté de Peshawar¹¹⁶², ainsi que dans deux trésors signalés par R.C. Senior réputés provenir du Kashmir¹¹⁶³. Il faut ajouter à cette collection les monnaies des dépôts de Mir Zakah, dont l'abondance extrême et la grande variété font douter aujourd'hui qu'elles soient représentatives de la circulation locale.

Dans l'ensemble, les trouvailles dessinent donc deux aires de circulation d'importance inégale et qui ne se recoupent pas : la première, pour lesquelles les monnaies sont attestées en grand nombre dans les trésors, relativement étendue, dans le Gandhara, au nord d'une ligne Peshawar-Taxila, la seconde en Arachosie, entre Kandahar et la vallée de l'Indus. La solution de continuité entre les deux est peu claire, paradoxalement, sans doute à cause de ces dépôts de Mir Zakah, manne pourtant si précieuse pour l'histoire de la région : leur abondance même masque certainement la circulation monétaire locale dans la région de Ghazni et de Gardez.

G.K. Jenkins, qui ne disposait pas de toutes ces données, avait proposé à partir de la composition du trésor de Chaman de situer le territoire sur lequel régnait le groupe, au moins à l'origine, en Arachosie. Cette proposition a beaucoup séduit, dans la mesure où elle

¹¹⁵⁷ Bopearachchi/ur Rahman 1995, p. 13-14 ; Bopearachchi/Pieper 1998, p. 187 ; Bopearachchi 1999, p. 112-113. Outre les monnaies de Mauès et du groupe de Vononès, celui-ci contient aussi quelques émissions d'Azès Ier plus tardives.

¹¹⁵⁸ Sur cette « loi », selon laquelle « la mauvaise monnaie chasse la bonne », attribuée à Sir Tomas Gresham, fondateur, au XVI^e siècle, de la *Royal Exchange* à Londres, et les applications que l'on peut en faire pour expliquer la teneur et la date d'enfouissement des trésors monétaires, voir Asolati/Gorini 2006 ; on y trouvera un article fort critique de Fr. de Callataÿ, qui n'en montre pas moins les applications que l'on en peut faire à la numismatique hellénistique (« Les applications restreintes de la « loi de Gresham » au monde hellénistique », *ibidem*, p. 21-33).

¹¹⁵⁹ Jenkins 1955, p. 25-26.

¹¹⁶⁰ Cribb 1977, p. 108-113.

¹¹⁶¹ Ce trésor découvert en 1944 est signalé par C. Fröhlich, grâce à des informations que lui a communiquées M. Blackburn, conservateur du Fitzwilliam Museum de Cambridge qui en a acquis quelques pièces. Il contenait 368 monnaies, dit-elle, dont des monnaies du groupe de Vononès, des monnaies d'Azès Ier, d'Azilisès, ainsi que des monnaies indo-grecques (Fröhlich 2008, p. 26-27, notamment note 125).

¹¹⁶² Bopearachchi 2003.

¹¹⁶³ Senior 2001, p. 181, Kashmir Hoard 1 et 2 (voir respectivement n° 8 et 10).

permettait d'établir un lien entre les Indo-Scythes et les Sakas du Sistan mentionnés par Isidore, que pourtant rien ne justifie, pas même l'hypothèse d'une main-mise des rois du groupes de Vononès sur la ville de Kandahar, située, d'après le même Isidore, à l'est de leur territoire. A l'appui de cette hypothèse d'un point de départ des royaumes indo-scythes dans la basse vallée du Hilمند, on avait cru pouvoir exploiter l'inscription du chapiteau aux lions découvert à Mathura : sur ce document fort curieux, que des gravures kharoshthi sans suite couvrent de toutes parts, même sur les côtés destinés à être cachés lorsque le chapiteau était inséré dans une maçonnerie, à supposer qu'il l'ait jamais été, S. Konow avait en effet proposé de lire le mot « Sakastan », dont la seule autre attestation se trouve précisément dans le texte d'Isidore¹¹⁶⁴. La mention parmi les bribes d'inscription de personnages attestés par ailleurs dans des inscriptions indiennes, portant des titres bien connus et compatibles avec ce que l'on savait d'eux par d'autres sources, incitait à ajouter foi au document. On avait donc supposé après S. Konow lui-même que les lointains héritiers des « sakas » d'Isidore, qui avaient pendant longtemps émis les monnayages indo-scythes, auraient été refoulés jusqu'à Mathura par les Kushans, désignant par le terme de Sakastan soit leur territoire, soit le groupe que formaient leurs clans ; un autre « témoin » du même genre de l'extension de leur domaine serait le nom de Scythie ou d'Indo-Scythie donné respectivement par les Palmyréniens et Ptolémée à la région du delta de l'Indus. Des tentatives infructueuses de relecture et d'interprétation d'ensemble de ce document par R. Salomon et G. Fussman n'autorisent plus à exploiter ainsi l'inscription, d'autant que la lecture du mot « Sakastan » elle-même est fort douteuse ; G. Fussman lui-même pense qu'il s'agit d'un document de rebus, de type brouillon ou exercice de scribe¹¹⁶⁵. Quand bien même le mot « Sakastan » aurait bien été inscrit sur l'objet pour désigner un territoire d'Inde centrale, il ne ferait que confirmer l'usage de ce mot pour désigner une région occupée par des « Scythes Sakas », usage attesté aussi ailleurs, nous l'avons vu, en Arménie par exemple. Or l'identification des « Indo-Scythes » avec les « Se » ou Sakas du Pamir dont le *Hanshu* rapporte l'histoire n'est plus contestée aujourd'hui ; il est fort probable que ce soit à eux – bien différenciés des Parthes - que le delta de l'Indus doivent le nom de « Scythie » qu'il a gardé au Ier siècle alors que les Parthes en ont pris le contrôle ; ce qui en revanche à reconsidérer, c'est l'identification de ces groupes avec les Sakas sous obédience parthe mentionnés par Isidore, que rien ne justifie.

¹¹⁶⁴ Konow 1929, p. 30-49, pl. VI-IX.

¹¹⁶⁵ Voir en dernier lieu Fussman 2007, p. 709-711, fruit d'une séance de son séminaire au Collège de France consacrée, à ma demande, à cette inscription ; R. Salomon, quant à lui, m'a fait part de son opinion lors d'une discussion à Paris, puis dans un échange de lettres : je leur en sais fort gré à tous les deux. Pour le résultat du petit « détour documentaire » que méritait ce mystérieux document, voir Annexe II.

On privilégie aujourd'hui l'hypothèse selon laquelle les dynastes du groupe de Vononès émettaient leurs monnaies depuis la région de Peshawar¹¹⁶⁶. Mais que ce groupe ait dominé le vaste territoire qui s'étendait au nord-est d'une ligne Peshawar-Taxila n'exclut pas *a priori* l'hypothèse d'une extension de leur territoire vers l'ouest et vers l'Arachosie, d'autant qu'ils devaient progresser dans la vallée de l'Indus : si les trouvailles monétaires contemporaines ne suffisent pas forcément à la justifier, l'intégration d'une partie au moins de la région dans une zone de circulation monétaire où domine l'étalon pondéral indien, à l'époque postérieure où se diffuse le monnayage indo-parthe, est un argument plus décisif pour prendre cette hypothèse en considération.

Un lien, au moins numismatique, est encore attesté par la suite entre les deux régions, puisque parmi les cinq tétradrachmes du petit dépôt de Kandahar figurait, on l'a dit, un tétradrachme d'Hippostrate, dont la combinaison de monogrammes se retrouve sur les monnaies indo-scythes plus tardives du groupe dont G.K. Jenkins attribuait les émissions à la région de Charsadda, l'ancienne Pushkalavati, au nord-nord-est de Peshawar ; c'est à ces émissions aussi que se rattache aussi le tétradrachme de bronze d'Azès II aux types taureau à bosse / lion dont on a trouvé un exemplaire au musée de Kandahar ; quant aux drachmes d'argent et de billon d'Azès II du même musée, elles arborent quant à elles le type de revers au Zeus Nikèphoros que l'on attribue ordinairement à Taxila¹¹⁶⁷.

Mais où situer, dans ce cas, le Gaofu de Fan Ye ? On se rappelle l'évocation par le chroniqueur chinois de l'histoire de ce Gaofu, devenu un « grand pays », qui a subi la domination successive des « Se » et des Parthes dans une région située entre leurs domaines respectifs et frontalière des Yuezhi au sud-ouest. On considère ordinairement qu'il doit son nom à celui de Kabul et de sa rivière, mais on ne s'accorde pas sur l'extension du domaine qu'il désigne, suggérée par Fan Ye. Les diverses séquences numismatiques où à des monnayages de type « scythe » succèdent des monnayages de type parthe, suivis de monnaies kushanes, offrent, semble-t-il, deux solutions, qui chacune ont un coût heuristique aux dépens de l'une ou l'autre des hypothèses admises jusqu'ici. La première est un regroupement avec la région de Bégram, que suggère la proximité entre les deux sites, et éventuellement un prolongement au sud dans la région de Ghazni, jusqu'à une frontière parthe située là où la plaçait Isidore. Cette région aurait tenu sa puissance du fait qu'elle contrôlait d'une part

¹¹⁶⁶ Fröhlich 2008, p. 27.

¹¹⁶⁷ Jenkins 1957, p. 127-128 ; il est suivi par O. Bopearachchi (voir par exemple Bopearachchi 1998, p. 208-213). Sur l'attribution à Taxila des monnaies indo-scythes au revers figurant Zeus, voir en dernier lieu Fröhlich 2008, p. 35-36.

l'accès à l'Indus des voyageurs qui venaient de Bactriane par la route de Bactres à Bégram, et d'autre part l'axe qui permettait de relier aisément le Gandhara et la moyenne et basse vallée du Hilmend. D. Mac Dowall puis O. Bopearachchi ont démontré avec de solides arguments que la région de Bégram n'avait jamais été dominée par les Indo-Scythes. Après le règne du dernier souverain indo-grec Hermaios, et tandis que dans le Gandhara s'imposaient les monnaies indo-scythes du groupe de Vononès, des imitations de plus en plus corrompues de ses tétradrachmes ont été mises en circulation et ont été utilisées dans la région jusqu'à ce qu'elles soient surfrappées par l'indo-parthe Gondopharès. Cette hypothèse a ceci de séduisant qu'elle offre un facteur d'explication à la grande proximité typologique entre les monnaies d'Hermaios et ses imitations d'une part et les monnaies indo-parthes attribuées à l'atelier de Kandahar d'autre part. Elle impose de considérer que, du point de vue chinois, les Indo-parthes faisaient partie de l'Anxi, ce qui est tout à fait plausible, et qu'étaye encore la trouvaille de monnaies contremarquées de Vardane à Bégram. Mais, dans le même ordre d'idée, elle impose aussi d'envisager que les dynastes responsables des émissions d'imitations d'Hermaios appartiennent, du point de vue chinois, au Jibin, c'est-à-dire soient des Se ; or O. Bopearachchi a jugé que la moins grande familiarité avec le monnayage dont témoignent ces imitations imposent de rechercher ailleurs leur origine, et il a proposé d'en faire des groupes apparentés aux Yuezhi, qui eux aussi émettaient en Sogdiane et en Bactriane des imitations des souverains gréco-bactriens qui les avaient précédés.

La seconde hypothèse consiste à envisager une non moins vaste région allant de Peshawar à la même frontière parthe. Elle devrait elle aussi sa puissance à sa fonction de verrou sur des voies commerciales, reliant les divers bassins de peuplement autour de l'Indus, et en particulier à l'accès au bassin de l'Indus depuis le Gandhara et la région de Begram. La domination du Jibin correspondrait à celle des souverains du groupe de Vononès. La géographie de Strabon, éventuellement appuyée sur les monnaies d'Orode II du trésor de Shabqadar, peut attester qu'elle a été reconquise par les Arsacides eux-mêmes ; plus tard, la circulation des monnaies indo-parthes témoigne du fait que des Parthes l'ont bien conquise par la suite. Cette hypothèse permet de rendre compte d'une façon satisfaisante des trouvailles monétaires de Kandahar, des monnaies du musée, des divers trésors, et elle laisse envisager que les occupants de Bégram étaient des groupes indépendants des Indo-Scythes, qui ne se rattachent pas au Jibin des Chinois. Mais ses contours et son caractère propre sont moins nets dans l'état actuel de la documentation, à moins d'identifier ses maîtres à tel ou tel de ces groupes que l'on a baptisés « gouverneurs locaux » lorsqu'ils commencent à émettre des monnayages propres, comme les Apracarajas.

L'alternative semble difficile à résoudre sans renfort documentaire.

De l'étude de ces monnayages que peut-on donc retenir ? Dans les régions orientales, les monnaies parthes et les monnaies parthes contremarquées dessinent les contours d'un ensemble de régions qui comprend, au nord de l'Hindukush, la Margiane, l'Arie et la Bactriane occidentale jusqu'à l'oasis de Bactres à l'ouest, la vallée de l'Amou dary au nord jusqu'en amont de Termez, et au sud de l'Hindukush la basse et moyenne vallée du Hilmend jusqu'à Kandahar, avec un prolongement à Bégram d'une part et l'ouest de la vallée du Swat d'autre part. On retrouve les contours dessinés par la géographie de Strabon.

A partir de la première moitié du premier siècle avant notre ère environ, les « Sakas » de Bactriane sous allégeance parthe apposent sur les monnayages arsacides et sur des imitations de ces monnayages des contremarques dont les plus nombreuses s'inspirent de modèles gréco-bactriens ; peut-être un peu plus tard, de riches monnayages, argent et bronze, sur le modèle des émissions parthes, sont mis en circulation. Strabon disait les Sakas soumis aux Parthes – et les Chinois les comptaient certainement dans l'Anxi. Un des indices en ce sens, aussi mince soit-il, est l'indication du *Hanshu* selon laquelle les Parthes émettaient des monnaies dont le décor se composait à l'avant du portrait du souverain, au revers de celui de la reine¹¹⁶⁸. On identifie habituellement ce monnayage à une émission de Phraataces sur laquelle il a fait figurer son épouse Musa, dont aucun exemplaire connu n'a été émis ni découvert dans les régions orientales, tandis qu'en Bactriane occidentale sous allégeance parthe circulent alors, entre autres monnaies, celles de Tanlismaïdates : or celui-ci, peut-être inspiré par le précédent de Phraatacès, faisait de même figurer la reine Raggodème ses monnaies, à une date relativement haute puisqu'elles ont été surfrappées par d'autres monnaies contremarquées. Cette circulation monétaire bigarrée du domaine « saka » de Bactriane se poursuit jusqu'à la diffusion massive du monnayage de Sôter Megas, que l'on date aujourd'hui du tournant des Ier et IIe siècles de notre ère. Si la région a été soumise déjà au temps de Kujula Kadphisès, comme peut le suggérer le texte du *Hou Hanshu* qui fait de « Quijiuque » l'artisan de l'expansion kushane, au nord de l'Hindukush comme dans le Gandhara, il n'y en a aucune attestation numismatique.

Des ateliers monétaires parthes ont été identifiés en Margiane, en Arie, et dans cette région nommée Traxianè que l'on ne sait où localiser de la vallée de l'Amou-Darya ou de la région de Mashad. Les ateliers de Traxianè et d'Arie semblent cesser de fonctionner de façon indépendante pour les Arsacides à partir du règne de Phraate IV, malgré des émissions

¹¹⁶⁸ *Hanshu*, XVIa, 3889 (voir Thierry 2005, texte 39, p. 525).

arsacides sporadiques attestées jusqu'au règne de Gotarzès II à Merv. Mais à partir du règne de Phraate IV apparaissent des imitations des monnayages arsacides, émises à Merv, dont certaines émissions semblent destinées à circuler aussi en Traxianè et en Arie. On n'a jamais identifié encore avec certitude d'atelier en Drangiane, au Sistan ou en Arachosie, mais les dernières trouvailles attestent l'existence de monogrammes que l'on pourra peut-être un jour interpréter en ce sens.

De façon quelque peu surprenante, le même phénomène qu'en Bactriane se manifeste dans les régions du sud de l'Hindukush : la circulation monétaire arsacide, attestée de façon fort sporadique, est doublée de monnaies et d'imitations de monnaies arsacides contremarquées. Après le tournant de l'ère, s'impose ensuite le riche monnayage de type parthe de la dynastie dite des Gondopharides.

Si l'on rapporte ce tableau aux données des sources écrites, on peut mettre en évidence un phénomène particulièrement intéressant, dont la méconnaissance a souvent été source d'erreur. Du point de vue chinois, ce domaine dans son ensemble constitue un bloc homogène, l'Anxi, à savoir l'empire parthe : les nomades et bientôt anciens nomades, Yuezhi, Kangju, se sont au-delà de leurs frontières. La situation est nettement plus compliquée vu du point de vue gréco-romain, que nous avons choisi de suivre d'abord, qui privilégie la perspective ethnique : jusqu'au tournant de l'ère, les textes attestent que la Bactriane sous allégeance parthe est occupée par des Sakas et Isidore signale en outre la présence d'un groupe de Sakas en Drangiane ; plus tard, ces groupes semblent assimilés aux Parthes : autant qu'on puisse en juger, il n'est plus question par la suite, en fait de Sakas, que de peuples des steppes vivant au nord de la Margiane, à partir de la mer Aral et au-delà vers l'est ; les Yuezhi des Chinois eux-mêmes sont assimilés à des Bactriens ; la présence de princes parthes est en revanche attestée dans le bas Indus, là où nous jugerions plutôt par leurs monnayages et ce qu'en diront les premiers Sassanides que nous avons affaire à des sakas de l'empire parthe.

Quoiqu'il en soit, commencé à partir du milieu du I^{er} siècle avant notre ère et bien attesté par les monnaies à partir du tournant de l'ère, un même phénomène politique, économique, voire culturel lie les franges orientales de l'empire parthe et ses prolongements bactriens et indiens.

C. Parthes et Scythes

L'archéologie et les documents matériels peinent à nous renseigner sur les événements qui opposent et lient Parthes et Scythes en Bactriane, sur la présence des Sakas du Hilmend, ou sur l'hypothèse d'une extension du domaine indo-scythe jusqu'à Kandahar. Il faut dire par ailleurs que les contraintes politiques contemporaines ont rendu l'exploration de ces régions particulièrement difficiles dès la fin des années 70. Ils peuvent en revanche permettre d'illustrer les différentes synthèses culturelles qui se sont développées dans les diverses régions sous domination parthe, dont le peuplement est réputé d'origine scythe.

1. Confins partho-bactriens

1.1 Bols cylindroconiques sur piédouche en cuisine

L'arrivée des nomades en Bactriane marque une rupture culturelle aisément repérable dans les données matérielles, même quand les développements ultérieurs reprennent le fil d'évolutions commencées auparavant. B. Lyonnet l'a montré dans une étude extrêmement fine du matériel céramique collecté durant des prospections faites à grande échelle dans la région et dans les nécropoles qui apparaissent alors en grand nombre en divers points de Bactriane et de Sogdiane, rapporté au matériel découvert en stratigraphie à Aï Khanoum surtout, ainsi que dans divers autres sites qui puissent servir de points de comparaison¹¹⁶⁹. C'est ainsi qu'elle a pu définir que la période d'invasions nomades, en Bactriane occidentale, correspondait à l'apparition de formes de bols dit cylindroconiques, confectionnés au tour, la plupart du temps juchés sur de hauts pieds à base discoïdale concave à l'extérieur¹¹⁷⁰. On connaît en Asie centrale différents types de ces récipients, définis par la forme du réservoir ou celle du pied ; dans les échantillons de matériels étudiés par B. Lyonnet, les fragments ne permettaient de différencier que deux formes de pied - le premier élevé, souvent associé à une tige, et le second plus bas, de forme trapue, avec une base en forme de disque épais évidé au dessous - le premier étant largement le plus répandu en Bactriane.

Des bols de ce type ont été retrouvés dans le matériel de tous les sites de la plaine de Bactriane qui ont fait l'objet d'explorations ou de prospections : Tillja tepe, Emshi tepe, Djiga tepe, Dil'berdjïn, Bactres, Shahr-i Banu, jusqu'à Kampyr tepe. On en a retrouvé sur la rive gauche de la rivière de Kunduz, dans les sites de la vallée du Surkhan darya, dans le Hissar, le

¹¹⁶⁹ Lyonnet 1997.

¹¹⁷⁰ Sur le matériel associé à la période des invasions nomades en Bactriane : *ibidem*, p. 157-172.

Kafirnigan et Bishkent, sur le Wakhsh et le Kashka Darya. Plus à l'ouest, ils sont attestés dans la moyenne vallée de l'Amou-Darya, celle du Zerafshan, jusqu'au bas Murghab où ils sont attestés dans les niveaux définis comme « parthes » sur le site de Merv. On en a retrouvé aussi dans la région de Kandahar, dans le matériel de la phase dite IV dont nous reparlerons plus en avant, dans celle de Kabul, de Peshawar, dans la vallée de l'Indus. Ils sont enfin attestés en Mésopotamie centrale, et surtout sur le pourtour septentrional de la mer Noire, dont le peuplement est identifié comme « scythe ». Ces bols, ou vases, sont en revanche absents de la Bactriane orientale, où B. Lyonnet a montré que se diffusent à la même époque des pots façonnés de façon grossière en forme de bouteille et des vases tripodes généralement réalisés au tour.

Les bols cylindroconiques sans piédouche ont été retrouvés dans des cimetières de la vallée de Bishkent, à côté de tombes dont le matériel était fort proche de celui que l'on a retrouvé dans les couches de pillages d'Aï Khanoum, datées du milieu du II^e siècle avant notre ère. On en a retrouvé aussi dans des cimetières de la vallée du Zerafshan et la partie orientale de l'oasis de Bukhara, dans lesquels les armes déposées auprès des défunts étaient d'un type dit « sarmate » bien attesté dans la région de l'Oural et de la volga, avec d'autres formes céramique, de type grec ; les trouvailles monétaires associées sont des monnaies d'Hélioclès et des imitations d'Euthydème : on a donc restitué la présence de tribus d'origine scythe dans la même région dès le règne d'Hélioclès.

Quant aux bols cylindroconiques sur piédouche, B. Lyonnet les associe étroitement aux précédents ; le parallèle avec le matériel scythe de la mer Noire, en particulier les armes datées des IV au II^e siècles avant notre ère chez les Sarmates, et la céramique de type grecque attestée à l'époque gréco-bactrienne, invite à les compter parmi les groupes qui ont envahi la Bactriane, dont certains, bien que soumis aux Yuezhi, devaient être d'origine scythe¹¹⁷¹. En outre, la confection de ces bols se poursuit au début de la période kushane, et même s'intensifie, et encore par la suite, sans rupture. Ces groupes là, selon B. Lyonnet, seraient arrivés en Bactriane plus tard que les autres, vers 120, c'est-à-dire juste avant les conflits et les premières victoires parthes sur les Scythes signalées à l'époque de Mithridate II par Justin. Cette thèse, adoptée par C. Rapin¹¹⁷², ne fait pourtant pas l'unanimité, en particulier parmi les archéologues russes. De fait, ces bols sur piédouche ont ceci de particulier que, si l'on s'accorde à dater leur mise en circulation en Bactriane de la période post grecque, ils ont été retrouvés en grande majorité sur des sites, et non dans des nécropoles comme c'est le cas des

¹¹⁷¹ Lyonnet 1997, p. 167.

¹¹⁷² Voir en dernier lieu Rapin 2007.

deux autres formes de céramique liées aux invasions nomades. V.A Litvinskij et * Sedov, en 1984, se faisant la voix de l'interprétation traditionnelle des fouilleurs russes, ont défendu l'idée que ces formes étaient des dérivations de celles de vases grecs attestés à la période gréco-bactrienne ; les pieds moulurés qu'ils arboraient parfois étaient quant à eux issus de ceux des cratères. Ils jugent donc que cette céramique de forme partiucière est le produit d'une évolution culturelle certes postérieure aux invasions nomades, mais qui ne doit rien d'autre à un apport étranger qu'une éventuelle orientation dans un sens ou un autre donnée à l'évolution naturelle des formes, dont les premières manifestations devaient apparaître à la fin du IIe siècle avant notre ère¹¹⁷³.

Que cette évolution culturelle marque toutefois un lien spécifique avec le monde scythe hellénisé, la considération de l'aire de diffusion de ces formes suffit à le montrer ; plus intéressant en revanche, dans cette perspective, est de relever qu'à partir de l'époque post grecque, cette aire comprend, outre la Soudane et la Bactriane occidentales, la Margiane, l'Arachosie, le nord-ouest de l'Inde jusqu'à la vallée de l'Indus, c'est-à-dire qu'elle correspond à l'aire d'influence parthe, directe ou non. J.-C. Gardin, dans un article de 1985, avait fait remarquer que les relations culturelles étroites dont témoignaient les évolutions du matériel céramique entre les régions méditerranéennes qui les produisaient et la Bactriane qui les adoptaient et les copiaient ne s'achevaient pas après le départ des Grecs¹¹⁷⁴. Dans le domaine qui ensuite deviendra kushan, les parallèles, de grecs qu'ils étaient, deviennent « romains », ou plutôt gréco-romains¹¹⁷⁵. Il semble même aussi qu'à cette époque, ajoutait-il, le mouvement se manifeste dans l'autre sens : il évoquait ainsi la vaisselle appelée « *Eastern Sigillata* », attestée à Ephèse et à Pergame dans des niveaux datés des Ier siècle avant notre ère – Ier siècle de notre ère, hautes coupes de forme cylindroconiques dont le fond annulaire étroit rappelle la forme des piédouches ; plus tard, comme en Bactriane, les modèles seront munis d'une petite anse verticale¹¹⁷⁶. J.-C. Gardin suggère avec précaution que l'apparition de ces formes en Asie mineure et leurs évolutions pouvaient cette fois avoir suivi, et non plus précédé, les évolutions du matériel post grec. Il concluait son étude de façon fort circonspecte, à sa manière : « Les relations entre la Bactriane et le monde méditerranéen se sont maintenues tout au long de la période hellénistique – et au-delà – par des voies plus ou moins directes, qui permettaient d'acheminer vers l'Asie centrale des produits d'usages courant ou des artisans

¹¹⁷³ Litvinskij/Sedov 1984.

¹¹⁷⁴ Gardin 1985, en particulier §4.

¹¹⁷⁵ Voir les larges coupes à bords droits et évasés, pourvues d'anses, avec un riche décor végétal, que l'on trouve à Surkh Kotal durant les Ier ou IIe siècle de notre ère (un exemplaire est illustré *ibidem*, fig. 9).

¹¹⁷⁶ Ces formes sont illustrées *ibidem*, fig. 3a et 3b.

qui savaient les fabriquer. Mise en rapport avec d'autres données, archéologiques ou historiques, cette proposition peut à son tour former la base d'inférences plus riches ; j'en laisse volontiers la primeur à des esprits mieux informés ou plus hardis »¹¹⁷⁷.

Prenons-le au mot et, à défaut d'être mieux informé, risquons-nous : ne peut-on considérer que cette évolution spécifique d'une forme de vase grecque, attestée déjà parmi les populations scythes de la mer Noire à la même époque, qu'elle fut locale ou non, a été engendrée dans le cadre de la domination parthe, qui en a par ailleurs encouragé la diffusion en Asie mineure ? C'est en tout cas dans les régions que nous considérons sous allégeance parthe ou, pour l'est de la Sogdiane, en relation d'alliance plus ou moins étroite avec les Parthes que sont apparues ces formes dans les régions orientales, jusqu'aux régions du sud de l'Hindukush comprise. Si c'est un développement propre à la culture scythe, c'est à des « Scytho-parthes », arrivés avec les Parthes ou soumis aux Parthes et à leur influence culturelle, qu'il faut l'attribuer.

1.2. Sites post grecs en Bactriane occidentale.

Les quelques témoignages de culture « hellénique » commentés dans la partie précédente ont montré, je l'espère, combien la datation de ces objets, et par conséquent des niveaux correspondants sur des bases typologiques, était difficile en l'absence de fouilles stratigraphiques à large échelle fournissant un matériel nombreux pour lequel on ait un matériel de comparaison significatif. Le nord-ouest de l'Afghanistan demeure fort peu exploré et, même aux temps des grands travaux de la DAFA, la partie la plus septentrionale, celle qui jouxte l'Amou-darya, a toujours été particulièrement difficile d'accès pour les archéologues étrangers¹¹⁷⁸.

Bactres

Les nouveaux travaux français menés sur le site de Bactres, quoique prometteurs, n'ont pas encore permis d'affiner la connaissance des niveaux prékushans dont J.-C. Gardin avait établi l'existence à partir de l'étude du matériel collecté par les équipes de D. Schlumberger en 1947¹¹⁷⁹. Mais il est déjà suffisamment sensationnel que l'on ait enfin pu localiser ces niveaux grecs, dont la recherche vaine avait suscité tant de désillusions parmi nos prédécesseurs.

¹¹⁷⁷ Gardin 1985, p. 460.

¹¹⁷⁸ Bernard/Francfort 1986, p. 120-121.

¹¹⁷⁹ Gardin 1957 : il avait appelé cette période Balkh I.

La découverte fortuite, en 2002, d'éléments architecturaux typiquement grecs utilisés en réemploi dans une maison privée des environs du site, et l'enquête que P. Bernard, J.R. - F. Jarrige et Besenval avaient ensuite menée, a accrédité l'hypothèse que c'était dans la partie du site appelée Tepe Zargaran qu'il fallait les rechercher¹¹⁸⁰. Et de fait, dès les premiers travaux menés en 2004, dont P. Bernard a publié les résultats¹¹⁸¹, on a pu dégager les premiers vestiges d'un vaste édifice situé au sud-ouest du site, que l'on a plus tard identifié comme un *stupa* et daté de la fin du Ier siècle de notre ère. Cette datation est suggérée par la découverte parmi les menus objets et débris laissés par des pillards anciens dans l'habitable aménagé au centre de l'édifice destiné à abriter le reliquaire quatre grosses monnaies de bronze de Sôter Megas. Sans fournir de preuve certaine sur la date de sa fondation, la date de ces monnaies, la fin du Ier siècle de notre ère, concorde avec les hypothèses formulées à partir des parallèles architecturaux : ce *stupa* est aujourd'hui le plus ancien que nous connaissons en Bactriane¹¹⁸². C'est là probablement la première trace architecturale de l'emprise kushane sur la ville. La poursuite des travaux, si elle peut avoir lieu, permettra peut-être de repérer une évolution culturelle trahissant le départ des maîtres grecs de la ville et de préciser les évolutions culturelles qui ont eu lieu durant les deux siècles et demie environ où l'oasis a été sous la domination des nouveaux venus de la steppe, éventuellement sous allégeance parthe.

Les travaux menés par Ph. Marquis ont par ailleurs permis de dégager les restes d'un chenal, dont le cours, aux hautes époques, avait été canalisé par d'épais blocs de pierre utilisés en réemploi¹¹⁸³. Selon Ph. Marquis, ces blocs pouvaient constituer un quai qui renforçait un bord de berge et rendait l'accès au chenal plus accessible sur ce qui devait être sa rive gauche. Les différents massifs de blocs superposés qui ont été dégagés, de caractère différent, pouvaient correspondre aux réaménagements successifs des berges de ce chenal et sans doute aussi au déplacement progressif de son cours vers l'est. Les niveaux les plus hauts étaient constitués de plusieurs massifs successifs de briques crues parfois mêlées à du pisé, dont le caractère et la disposition suggère que l'ensemble avait par la suite servi de soubassement à l'épaisse muraille kushano-sassanide qui s'élève encore au nord du site et dont il n'est pas impossible d'envisager qu'elle se soit prolongée jusque là¹¹⁸⁴. Or ceux qui formaient la couche la plus profonde présentent un caractère typiquement hellénistique, comme ceux qui avaient été

¹¹⁸⁰ En détail dans Bernard/Jarrige/Besenval 2002, p. 1390-1411, et encore brièvement dans Bernard/Besenval/Marquis 2006, p. 1179-1180.

¹¹⁸¹ Bernard/Besenval/Marquis, p. 1217-1229.

¹¹⁸² Pour les découvertes monétaires, *ibidem*, plus particulièrement p. 1224-1226.

¹¹⁸³ Voir Ph. Marquis dans Bernard/Besenval/Marquis 2006, p. 1184-1206.

¹¹⁸⁴ *Ibidem*, p. 1204.

réemployés dans les constructions contemporaines du village voisin. Ce sont des blocs d'architecture de forme disparate - bases de colonnes, éléments de chapiteaux, etc. - parfois sommairement retaillés de façon à se caler les uns contre les autres et augmenter leur résistance aux eaux qu'ils devaient contenir ; les profondes traces d'érosion qui altèrent l'une de leur face donnent une idée de la violence du courant auquel ils étaient exposés¹¹⁸⁵. Leur présence, en stratigraphie, confirme bien l'existence non loin de là sur le site d'édifices à caractère monumental dont l'architecture présente un caractère grec manifeste, comme ceux que l'on a retrouvés à Aï Khanoum. Il n'est nul besoin de souligner l'importance pour notre propos de la poursuite de ces travaux, qui permettront peut-être d'éclairer l'impact sur la vie de la ville de la conquête scythe, et de préciser la frontière de la domination parthe dans la région.

Dil'berdjïn

Dans cette perspective, le grand site de Dil'berdjïn, situé à 40 km au nord-ouest de Bactres, est particulièrement important, puisque l'on date sa première période de fonctionnement de la toute fin de l'époque gréco-bactrienne au plus tôt, voire au début de l'époque post-grecque. Il a été découvert durant les explorations menées par des équipes russo-afghanes dirigées par I. T. Kruglikova et V. Sarianidi dans la région de plaine située au pied du versant nord de l'Hindukush entre 1969 à 1973, entre la frontière iranienne à l'ouest et l'oasis de Tashkurgan à l'est. Il se présente comme une vaste enceinte en briques crues, de forme quadrangulaire (393.383 m), pourvue de tours rectangulaires, peut-être protégée par un fossé ; la porte principale ouvrait un accès vers le sud, en direction de Bactres. Au centre, au-delà d'un fossé, se dresse encore une citadelle de forme ronde, élevée sur une plate-forme en pisé, dont les murs sont pourvus de tours carrées et rondes ; une large dépression située dans l'angle nord-ouest s'est révélée être un réservoir à eau. Seuls les faubourgs ont fourni aux fouilleurs des traces d'un habitat privé de haute époque, tandis que l'on ne pouvait y associer à l'intérieur de l'enceinte que le vaste temple « aux Dioscures » que nous avons évoqué déjà, édifié dans l'angle nord-est du site, qui se prolongeait par une série de chapelles adossées au rempart septentrional, ainsi que des niveaux de construction de la citadelle. Si ces trouvailles devaient se confirmer à l'occasion d'une exploration ultérieure des zones non fouillées à l'intérieur de l'enceinte, cela pourrait suggérer, comme le propose P. Bernard, que les règles d'urbanisme

¹¹⁸⁵ Pour l'allure d'ensemble des couches profondes, voir fig. 8 et 11. Les blocs grecs sont illustrés fig. 16, 17, 18.

qui se manifestent ici n'étaient pas celles qui régissaient l'organisation des villes grecques comme Aï Khanoum, où l'habitat résidentiel était abrité par l'enceinte de la ville, et où l'acropole, construite sur une élévation naturelle, n'était pas séparée du reste du site par une ligne secondaire de remparts¹¹⁸⁶.

Les fouilleurs ont estimé que la ville de Dil'berdjïn constituait le centre administratif de la zone septentrionale de l'oasis de Bactres, dont le territoire était irrigué par un système de canaux dérivés de la rivière de Bactres. A trois km de Dil'berdjïn, des niveaux hellénistiques ont été repérés sur le site de Djiga-tepe, dont provient l'inscription grecque dont nous avons parlé, sans doute une épigramme funéraire. Des nécropoles hellénistiques auraient par ailleurs été retrouvées dans le nord de l'oasis lors de la dernière expédition de la DAFA en 2008, dont les résultats sont encore inédits¹¹⁸⁷. Cette région aurait été investie à partir de la fin de l'époque gréco-bactrienne, autour de 150, mais les terres irriguées étaient déjà protégées par un mur, comme celui qui entourait l'oasis de l'Antioche de Margiane.

Selon I.T. Kruglikova, c'est en effet de l'époque grecque que date le vaste mur défensif qui abritait l'oasis de Bactres, dont ses équipes ont pu suivre les traces sur près de 60 km sur la partie nord-est, au nord du village de Zadian¹¹⁸⁸. Le mur en question était bâti sur une plateforme de *pakhsa*, où avait été aménagé un chemin de ronde sur le côté intérieur en saillie par rapport au mur ; il était fait lui-même de gros blocs de *pakhsa* disposés sur une épaisseur de près de deux mètres, avec des assises isolées de briques crues carrées de 41 à 42 cm de côté. On l'a retrouvé parfois sur sept mètres de hauteur. Il était pourvu de tours massives de forme quadrangulaire saillantes sur l'extérieur, tous les 19 à 25 mètres, et un système d'archères à visées diverses avait été aménagé sur les courtines. G.A. Pugatchenkova, qui a repris et complété l'étude de cet ouvrage défensif, l'attribuait à la seconde moitié du III^e siècle ; P. Bernard suggère plutôt de le mettre en lien avec les investissements d'Antiochos I^{er} dans la région pour sécuriser les oasis, bien attestés pour la capitale de la Margiane, qui, selon Plin^e, venait alors d'être détruite par des « barbares »¹¹⁸⁹. Mais comme pour les divers restes de murailles que l'on peut identifier au « mur d'Antiochos » en Margiane, aucun élément archéologique discriminant ne permet de dater la construction telle que nous la retrouvons, dont on sait pour l'un et l'autre qu'elle existait encore à l'époque islamique. Or chaque période historique un peu connue offre de bonnes raisons de protéger l'oasis. C'est

¹¹⁸⁶ Bernard/Francfort 1986, p. 122-123.

¹¹⁸⁷ Ces résultats sont signalés par G. Rougemont dans le commentaire de l'inscription de Djiga tepe (Rougemont, *à paraître*, n° 91).

¹¹⁸⁸ Kruglikova, 1974, p. 10-14.

¹¹⁸⁹ Bernard/Francfort 1986, p. 134-135.

notamment le cas au début de la domination parthe sur la région si elle se prolongeait jusque là, comme on l'a supposé, et *a fortiori* lors de la reconquête postérieure, aux dépens de groupes scythes. Dans l'un et l'autre de ces cas de figure, l'oasis de Bactres constituait alors la frontière orientale du domaine sous allégeance parthe, qu'il fallait protéger des incursions des autres groupes venus de la steppe qui occupaient la Bactriane. Ce changement d'allégeance politique constituait en outre une bonne raison d'établir un nouveau centre administratif, établi autour d'une ancienne citadelle d'époque achéménide, peut-être destiné à prendre la place de Bactres dans ce rôle¹¹⁹⁰. C'est ce qui se passe en Drangiane, où la capitale grecque, l'Alexandrie du Hilmend, est très certainement supplantée dans ce rôle à l'époque parthe par Nad-i Ali, autre site administratif d'importance qui apparaît à cette époque dans la région des lacs¹¹⁹¹.

Ce qui est certain, c'est que quand bien même la ville aurait été fondée à l'époque gréco-bactrienne, aucune rupture n'a été repérée qui pourrait signaler de façon particulière l'arrivée des Parthes ou les invasions nomades.

L'oasis de Shibergan

Un peu plus à l'ouest, l'oasis de Shibergan était lui aussi occupé à l'époque hellénistique. Il était tenu par un vaste site contemporain de Dil'berdjïn, Emshi tepe, situé à quatre kilomètres au nord-est de Shibergan ; la ville était protégée par un rempart circulaire qui la rattachait à une tradition d'urbanisme qui remonte à l'âge du bronze. Les sondages qui y ont été effectués par les mêmes équipes russo-afghanes ont permis de repérer des niveaux hellénistiques¹¹⁹².

Mais c'est surtout dans cette oasis qu'a été découverte la riche nécropole de Tillja tepe, dont le splendide matériel offre un témoignage particulièrement brillant de la culture des élites locales au milieu du Ier siècle de notre ère. Ce matériel a suscité à juste titre un intérêt fort vif. Les nombreuses études consacrées aux objets de ces sépultures sont encore loin d'en avoir épuisé les ressources ; on a pointé avec un heureux enthousiasme les liens culturels que chacun des objets permettait d'établir avec le monde parthe, le monde gréco-romain, avec l'univers de la steppe, en particulier les élites qui présentent les témoignages de la culture

¹¹⁹⁰ Kruglikova 1977. A l'appui de cette hypothèse, du matériel achéménide retrouvé sur le site de la citadelle.

¹¹⁹¹ Voir Baratin 2005.

¹¹⁹² On verra I. Kruglikova / S. Mustamandi 1970, « Résultats préliminaires des travaux de l'expédition afghano-soviétique en 1969 », *Afghanistan*, 23, p. 84-97, avec Emshi tepe p. 90-97. Le site est répertorié dans Ball, vol I, p. 96 n° 314.

particulièrement raffinée que l'on a appelée « scytho-sarmates » dans les steppes situées aux franges du monde parthe jusqu'au Don¹¹⁹³, liens avec l'Inde bouddhique enfin¹¹⁹⁴.

On ne peut que se réjouir, en effet, d'avoir enfin un accès plus direct à la culture des élites locales de Bactriane occidentale près de deux siècles après la chute du pouvoir gréco-bactrien. Comme le soulignait V. Schiltz lors d'une journée d'étude à l'UNESCO consacrée à l'art d'Afghanistan : « Il n'est pas si fréquent qu'au sein d'un même ensemble archéologique, se côtoient des objets d'origine chinoise, indienne, grecque, parthe, romaine, italique ».

Mais elle ajoutait aussitôt « ... tandis que pour tenter de classer les autres en plusieurs groupes – et nous limitons là, à dessein, aux catégories proposées par V. Sarianidi – on est amené à faire appel à des qualificatifs aussi variés que gréco-bactrien, gréco-romain, bactrien, scytho-sarmate, yuezhi, kouchan »¹¹⁹⁵. Elle-même introduisait l'étude de divers objets de la nécropole qu'elle proposait en évoquant la place des nomades sur le sol afghan. Tous les commentateurs, comme elle, attribuent ces sépultures à des élites « nomades », et toutes les analyses tentent de mettre en évidence les traits culturels qui permettront de les identifier à tel ou tel des entités géopolitiques alentour.

Or nomades, les textes chinois l'attestent, ils n'ont plus que la lointaine réputation de l'avoir été, quelque deux siècles auparavant. Et peut-on espérer identifier l'appartenance politique des défunts de Tillja tepe à tel ou tel trait culturel, voire à telle combinaison de ces traits, alors qu'on n'en connaît qu'une manifestation isolée, dans une région frontalière dont la composition ethnique s'est fortement renouvelée deux siècles plus tôt, et qui se trouve en interface directe, au nord – nord-est avec des populations nomades ?

Ne serait-il pas plus intéressant et de meilleure méthode de procéder à l'inverse et, sans préjuger de rien, faire au contraire du matériel de ces tombes une illustration de la culture des élites de Bactriane occidentale d'époque parthe, à une période où les monnayages suggèrent qu'ils étaient sous domination politique parthe ?

¹¹⁹³ Voir Schiltz 2002.

¹¹⁹⁴ Après la belle publication, richement illustrée, qu'en a faite son découvreur, V. Sarianidi (Sarianidi 1985), voir par exemple Pugatchenkova/Rempel 1986 ; Bernard 1987 ; Schiltz 1994, p. 320-328 ; Schiltz 2005 ; Boardman 2003a ; Boardman 2003b ; Fussman 1982b.

¹¹⁹⁵ Schiltz 2002, p. 74.

2. Au sud de l'Hindukush : Parthes, Sakas... et Indo-Scythes ?

Le titre proposé ici semble une gageure... la recherche en tout cas, s'avère peu fructueuse. Le matériel collecté dans les régions iraniennes du sud de l'Hindukush, où l'on pourrait espérer retrouver une trace de ces groupes « sakas » dont par Isidore est particulièrement peu évocateur. Aucune rupture culturelle n'est attestée sur les sites, à ceci près que, dans le bas Hilmend, les caprices de la géomorphologie et des ressources en eau descendues des contreforts de l'Himalaya ont modifié à plusieurs reprises la trajectoire des différents cours d'eau attestés alors, imposant aux habitants de changer d'habitat et de reconstruire ailleurs la ville dans laquelle ils vivaient, qui retournait aux sables.

Mais les travaux menés dans la région jusqu'au départ forcé des archéologues étrangers et ceux que des équipes iraniennes ont conduits dans la frange irannienne du bassin du fleuve n'ont permis d'identifier aucun vestige que l'on puisse attribuer à d'éventuels « sakas ». En l'absence de fouilles archéologiques extensives dans la région, nous n'avons du reste aucun critère permettant de déterminer les caractéristiques culturelles que pouvaient présenter ces groupes.

L'hypothèse d'une activité de ces groupes « Sakas » a cependant été formulée pour expliquer une période de déclin repérée dans les structures et le matériel de Kandahar. Les archéologues anglais sont unanimes à identifier sur le site une phase d'abandon des zones d'habitat domestique de la période hellénistique qui ont été mises au jour (phase IV) ; cette phase se caractérise à divers endroits du site par le percement de fosses qui creusent les structures anciennes et par une interruption dans le développement de la culture matérielle. Son terme est clairement marqué par une reconstruction de la ville suivant un plan différent, plus ou moins contemporaine d'un renforcement des remparts : cette nouvelle phase dans la vie de la ville (phase V) est associée à un matériel nombreux et varié, qui témoigne d'une brillante évolution culturelle à cette époque. La cause, la date et la durée de la « récession » qui l'a précédée sont naturellement extrêmement difficiles, voire impossibles à déterminer à partir des données de fouilles. Aussi les propositions d'interprétation des données de cette phase sont-elles fort divergentes. Mais tous proposent de la relier à une intervention de « Scythes ».

Les membres de l'équipe de A. McNicoll ont jugé cette phase IV fort longue : des quartiers

entiers de la ville auraient alors été abandonnés. Ils proposent lier ce resserrement de l'espace urbain à l'arrivée de nouveaux groupes de population, dont on repère les traces dans les quartiers centraux du site. Aucune intervention n'est visible sur les fortifications, en dehors d'un ajustement du niveau intérieur pour faire coïncider l'angle du mur avec l'élévation du niveau de la ville, repéré par S.W. Helms¹¹⁹⁶. Mais sur deux des chantiers de la zone centrale, en effet, les chantiers E et F, des traces d'occupation ont été repérées au dessus des structures de phase III et avant la reconfiguration générale de la ville à la phase V. Ainsi, sur le site E, au dessus de l'ancienne casemate, les bâtiments d'habitation d'époque grecque sont peu à peu détruits, et à leur place sont élevées de petites structures en *pakhsa* et briques crues, ménageant de larges espaces ouverts dans lesquels des fours et de nombreuses fosses ont été retrouvés¹¹⁹⁷ ; selon les fouilleurs, ce sont ces fosses qui ont provoqué la destruction effective des structures précédentes. De même, dans la dépression centrale du site où se trouve le chantier F, les fouilleurs considèrent que le mur de la phase III s'est détérioré lentement et qu'il a été remplacé, là aussi, par de nouvelles structures, plus légères, construites en *pakhsa*, représentées par deux murs dont l'un pourrait constituer l'extrémité d'une plate-forme¹¹⁹⁸.

Sur ces deux chantiers, le matériel céramique associé aux bâtiments de *pakhsa* rompt nettement avec la tradition de la période III¹¹⁹⁹. La céramique grecque n'est plus présente qu'à titre résiduel et, surtout, la céramique glaçurée à motifs rouges, baptisée *Red Pattern Burnished Ware*, qui était associée aux formes de type grec à la période III¹²⁰⁰ et qui constituera l'essentiel du matériel céramique à la phase postérieure, est totalement absente des assemblages constitués. On trouve en revanche des tessons d'un type rarement attesté aux autres périodes et pour lesquels les parallèles manquent en dehors de Kandahar. Il s'agit d'une céramique à pâte souvent grossière, de teinte rouge orangé ; on en fait essentiellement des bols de type arrondi, concaves, aux rebords légèrement tournés vers l'extérieur, souvent décorés de larges stries ou de rainures ; on trouve aussi des bols à silhouette plus fine, aux rebords évasés, inaugurant une tradition qui se poursuit à la période suivante. Les jarres, décorées ou non, ont aussi des formes particulières qui ne sont attestées que dans cet assemblage ; certaines ont un décor incisé ou en entailles et des poignées appliquées en forme

¹¹⁹⁶ Helms 1982, p.14.

¹¹⁹⁷ Voir le plan dans McNicoll/Ball 1996, p. 132.

¹¹⁹⁸ McNicoll/Ball 1996, p. *

¹¹⁹⁹ Voir McNicoll 1978, fig. 9 pour l'assemblage constitué en 1975. La pâte, grossière, est de teinte rouge.

¹²⁰⁰ McNicoll 1978, p. 44-45 et fig. 7-8 pour le matériel collecté en 1975. McNicoll/Ball 1996, p. 170-171, fig. 138 pour le chantier F ; et p. 78-80 pour le chantier D, dans l'aire sud-orientale de la ville, dont la céramique est classée de façon typologique mais avec des indications chiffrées de provenance. L'assemblage collecté au niveau III dans la tranchée du mur oriental est peu indicatif (voir D. Whitehouse dans McNicoll/Ball 1996, p. 24, et fig. 52 p. 56-57).

de croissant. Or cette céramique particulière est associée à un petit ensemble de tessons pour lesquels J.-C. Gardin a proposé des rapprochements avec la céramique dite « grise » de Bactriane que l'on date de l'époque des invasions nomades¹²⁰¹. C'est ce qui a incité A. McNicoll à proposer d'expliquer la phase de régression visible de la ville par l'arrivée de ces groupes qu'il identifiait aux Sakas installés sur la courbe méridionale du Hilmend mentionnés par Isidore de Charax : ceux-ci se seraient émancipés de leurs suzerains parthes et emparés de la ville¹²⁰². Il datait ce « coup de main saka » d'environ 100 avant notre ère et, suivant l'opinion de W.W. Tarn, il considérait que la situation politique décrite par le texte d'Isidore était postérieure à cet événement, après l'intervention énergique de Mithridate II. Il envisageait donc avec précaution de restituer une domination parthe sur la ville, dont le matériel aurait été confondu avec celui de la phase V.

Cette hypothèse a été reprise, avec quelque réserve toutefois, dans la publication finale des travaux de l'équipe. La phase IV y est bien identifiée comme une rupture culturelle dans l'évolution de la ville, mais W. Ball propose quant à lui d'en faire remonter la date jusqu'en 150 environ. Outre les tessons de type « saka », en nombre extrêmement limité, il suggère curieusement d'interpréter comme une trace de présence « saka » la découverte d'un graffiti kharoshthi inscrit sur un bol provenant d'un contexte où période IV et période V étaient mêlées¹²⁰³, peu cohérent en cela avec la proposition de A. McNicoll d'identifier ces Sakas comme venant du domaine parthe. Quoique fort prudent sur l'existence d'une « base saka » à Kandahar, il évoquait aussi l'immense cimetière à tumulus qui borde le site et s'étendait sur une zone plus vaste encore que lui, lequel, bien qu'il n'eut jusque là livré que du matériel islamique, pouvait constituer une trace de l'introduction par des populations originaires d'Asie centrale de cette pratique funéraire qui y était courante¹²⁰⁴.

Quant à S.W. Helms, il s'est montré pour sa part fort réservé sur pertinence d'une distinction entre une période IV et une période V, ainsi que sur celle des datations proposées. La période IV n'est pas représentée dans la série de tranchée qu'il a établie au nord-est de la ville, dont la stratigraphie est pourtant fort proche de celle du chantier E. Il relève sobrement que la fin de la ville « hellénistique » est marquée par une phase de destruction des bâtiments, le percement de nombreuses fosses et une reconstruction, selon un plan différent, des structures de l'habitat domestique de la période III, mais ne juge pas devoir considérer la période de déclin des structures comme particulièrement longue. Il relève toutefois lui aussi

¹²⁰¹ Gardin 1957, p. 48-53, pl. VIII.

¹²⁰² McNicoll 1978, p. 46.

¹²⁰³ Fig. 149.8. Voir Mac Dowall/Taddei 1978, p. 199-200.

¹²⁰⁴ McNicoll/Ball 1996, p. 397.

qu'un changement a lieu à cette époque dans les arts mineurs et évoque avec prudence l'hypothèse d'une intervention extérieure, non pas « saka » de l'ouest, mais indo-scythe : c'est en effet dans cette partie nord-orientale de la ville qu'a été retrouvé le petit ensemble de tétradrachmes d'argent indo-scythes évoqué précédemment. S.W. Helms suggère en outre que l'élévation en briques construite sur la partie supérieure du rempart, identifiée par D. Whitehouse comme un nouveau mur et daté par lui à la période V, a peut-être eu lieu à ce moment là. Du reste, selon S.W. Helms, la ville perd alors toute l'importance qu'elle avait à l'époque hellénistique¹²⁰⁵.

On voit combien les éléments assurés permettant de dater et d'interpréter cet « entre deux » urbain révélé par la stratigraphie font défaut. Les éléments historiques permettant d'expliquer un déclin progressif de la ville hellénistique depuis l'époque maurya sont nombreux : les conquêtes gréco-bactriennes, les conflits entre les différents souverains grecs, la progression des royaumes sakas qui rompait peut-être la continuité politique entre les différents espaces mis en jeu dans les échanges commerciaux, multipliant les intermédiaires. Peut-être la création de la ville de Démétrias, si c'est bien à Démétrios qu'on la doit, avait-elle déjà contribué momentanément à déplacer vers la nouvelle ville certaines fonctions de prestige. Mais surtout, il semble que la prospérité de la ville dépendait beaucoup de ses liens avec les grands nœuds de commerce qu'étaient le bassin de l'Indus d'une part, Bégram et les villes du haut Indus d'autre part, qui elles-mêmes donnaient accès à la Bactriane vers le nord-ouest et aux cols du Pamir au nord et nord-est ; elle-même donnait accès vers l'ouest aux marchés iraniens.

L'hypothèse d'une conquête indo-scythe de la ville est tout à fait plausible avec ce que l'on peut restituer des développements connus de leur domaine. Ces souverains, venus des régions du Haut-Indus, pouvaient avoir voulu s'emparer de cette ville frontalière puissante qui leur donnait accès au bas Indus, surtout si des groupes comme ceux que les monnaies désigneront à peine plus tard sous le nom de Paradan tenaient la région de Quetta. Elle permet aussi d'expliquer que la circulation monétaire de la ville à l'époque indo-parthe soit calée sur les étalons pondéraux et métrologiques des villes du Gandhara et non plus sur la drachme d'argent parthe. Quoiqu'il en soit, si cet événement a bien eu lieu, on n'a pu repérer aucune trace de destruction brutale ni, inversement, aucune trace d'investissement particulier dans la ville que l'on peut lui associer. Par ailleurs, il doit être daté des années 70-60 avant notre ère

¹²⁰⁵ La dernière monnaie trouvée dans la tranchée en question est une émission de Shapur Ier.

au plus tôt, date des premières monnaies du groupe de Vononès. La conquête parthe, que l'on s'accorde à dater du règne de Mithridate II au plus tard, n'aurait donc pas eu non plus d'impact visible sur le développement de la ville, et le matériel associé à leur domination est en continuité avec celui de la période III et non de la période V comme l'avait envisagé A. McNicoll. Nous avons vu qu'à lire attentivement les indications données sur la provenance exacte des monnaies trouvées durant la fouille des bâtiments hellénistiques de la dépression centrale, il apparaît que les pièces maurya et indo-grecques ont été retrouvées prises dans les maçonneries, tandis que la seule monnaie retrouvée sur le sol était parthe : c'est un indice de poids pour suggérer que parmi les bâtiments considéré comme de période III, certains étaient parthes, et qu'il n'y a pas moyen de différencier archéologiquement la phase de domination grecque et la phase de domination parthe, du moins dans l'état actuel des recherches sur le site. Cela correspond au demeurant tout à fait à l'indication d'Isidore de Charax selon laquelle la ville, sous contrôle parthe, n'en était pas moins « grecque ».

Mais, dans ce cas de figure, peut-on pour autant associer à l'occupation indo-scythe le matériel de ce que les archéologues de l'équipe de A. McNicoll ont appelé la phase IV ? Ce qui est étonnant dans cette perspective, c'est la rupture culturelle enregistrée avec le matériel de la période III. Celle-ci se manifeste par une régression culturelle, l'interruption des développements du matériel d'origine grec communs aux régions hellénisées du nord-ouest de l'Inde et un changement dans les arts mineurs. Or une telle rupture n'est attestée sur aucun des sites sur lesquels des niveaux « indo-scythes » ont été identifiés, aussi partielles que soient encore les recherches et approximatives ces identifications. En revanche, le caractère « saka » d'une partie de l'assemblage a été reconnu par J.-C. Gardin sur la base de parallèles avec le matériel des niveaux post grecs de Bactriane. Parmi ce matériel, il faut noter la présence d'une base de gobelet de type piédouche, et d'un autre, dont seule la base discoïdale, moulurée, est conservée¹²⁰⁶, qui, d'après les recherches de B. Lyonnet, caractérisent les niveaux post grecs de la partie occidentale de la Bactriane et la Margiane, toutes régions où l'influence parthe et la culture grecque héritée se mêlaient en proportions variables avec la culture des groupes scythes. A. Mac Nicoll, G. Wightman et W. Ball soulignaient à propos des assemblages de période IV des chantiers E et F que les formes reconnues comme « saka » étaient en nombre restreint, que des formes nouvelles étaient introduites dont la tradition se poursuivrait par la suite¹²⁰⁷, enfin que ce matériel était mêlé à de la céramique d'époque hellénistique jugée

¹²⁰⁶ Voir McNicoll/Ball 1996, p. 191, fig. 151, n° 7 et 14.

¹²⁰⁷ McNicoll/Ball 1996, p. 149-159 à propos du chantier de la dépression centrale (F) ; les « formes nouvelles » sont illustrées fig. 146, n° 1-10.

résiduelle et à des formes de la phase suivante, indo-parthe, ce qu'ils interprétaient comme la trace d'un bouleversement de la stratigraphie¹²⁰⁸. Malgré la présence d'éléments culturels spécifiques et isolés, le matériel de cette phase est donc très lié à celui de la phase suivante. En outre, le type de matériel dit « de phase IV » ne semble associé aux structures légères de pakhsa que dans les zones centrales de la ville : dans la partie nord-est, S.W. Helms signale que l'occupation tardive des bâtiments hellénistiques détériorés, voire de leurs décombres, et les constructions en pakhsa qui les remplacent ne se signalent pas par un type de matériel particulier. Ce matériel ne caractériserait donc que certains groupes parmi les occupants de cette période, lesquels auraient pris leurs quartiers dans la partie centrale de la ville.

Tous ces éléments rassemblés suggèrent une autre hypothèse de restitution des événements qui permettent de rendre compte de ce matériel. Supposons donc que la ville a été conquise par les Parthes à haute époque. Le matériel numismatique n'en rend compte qu'à partir de l'époque de Mithridate II, mais on peut tout à fait envisager qu'ici comme en Bactriane, les souverains grecs locaux aient fait allégeance aux Parthes depuis le règne de Mithridate Ier. Cette conquête, quoiqu'il en soit, n'a pas d'impact visible sur l'évolution architecturale et culturelle de la ville. Sa position stratégique dans les échanges avec l'Iran et l'accès au bas Indus qu'elle fournit la fait convoiter des groupes indo-scythes installés dans la région de Peshawar, qui s'efforcent de conquérir la vallée de l'Indus. Si c'est bien aux rois du « groupe de Vononès » qu'il faut attribuer cette conquête, elle est relativement bien datée dans l'espace de deux décennies à partir de 80 environ, compte tenu des estimations aujourd'hui admises pour le règne de ces souverains ; celui-ci s'achève en effet avec l'accès d'Azès Ier à un pouvoir indépendant, qui serait célébré par l'instauration de l'ère de 58/57 avant notre ère. Ces événements n'ont en tout cas laissé eux non plus aucune trace archéologique repérable, si ce n'est que les constructions de la ville semblent n'être plus entretenues comme c'était le cas auparavant. Peut-être la ville décline-t-elle alors doucement : le doit-elle à son intégration dans l'empire parthe, qui la coupait de ses liens directs avec le Gandhara et le bas Indus ? A la progression des Indo-Scythes au nord-ouest de l'Inde et dans la vallée de l'Indus, lesquels détournaient à leur profit les échanges qui se mettaient en place avec les Romains ?

Quoiqu'il en soit, on peut supposer que l'attrait de la manne que constituait le contrôle d'une partie de ce trafic ne pouvait qu'inciter les Parthes à reconquérir la ville pour accéder ensuite aux régions du bas Indus d'une part et au Gandhara de l'autre. Et c'est là, peut-être, qu'interviennent ces « Sakas », dont la culture est proche des occupants de Bactriane, mais

¹²⁰⁸ *Ibidem*, p. 123 n. 15, à propos du chantier des fortifications en casemates (E) ; les tessons considérés comme hellénistiques ou indo-parthes sont désignés comme des « *mavericks* » et ôtés des assemblages (ils sont illustrés fig. 114, respectivement n° 26, 27 et 34, et n° 29).

dont certaines formes de céramique s'imposent par la suite à l'époque indo-parthe. Ils auraient servi de forces de conquêtes d'appoint, et se seraient installés dans l'un des quartiers de la ville reconquise. Les contremarques au *tamga* gondopharide apposée sur les monnaies parthes manifestent leur présence dans l'empire parthe et leur importance politique locale à partir du règne d'Orode II (57-38 avant notre ère). C'est de cette période peut-être qu'il faut dater la reconquête de l'Arachosie occidentale sur les Indo-Scythes, prélude à une extension plus large vers l'est. Avant qu'elle ait eu lieu et tandis que les échanges maritimes prenaient le pas sur le grand commerce caravanier, les réseaux qui assuraient la prospérité de la ville ne pouvaient qu'en être perturbés, d'où le piètre caractère de l'occupation associée à cette reconquête parthe de la ville sous l'égide des Sakas-Parthe. L'attestation sporadique de bols sur piédouche dans la région de Kabul, de Peshawar et dans la vallée de l'Indus, signalée par B. Lyonnet, est peut-être un indice aussi faible soit-il de leur présence comme fer de lance de la progression parthe vers l'est qui a suivi. C'est à l'immense prospérité qui en résulte pour ces Sakas-Parthes des frontières, en tout cas, que l'on doit sans doute la reconstruction monumentale de la ville de période V.

Dans cette hypothèse, le texte d'Isidore se réfère plutôt à la première période de contrôle parthe, période où les liens avec les régions de l'Indus n'avaient pas encore été coupés par la progression des Indo-Scythes vers l'ouest et le sud, et où le trafic caravanier avec les régions syriennes justifiait encore la rédaction et la conservation d'un tel document. L'installation de ces Sakas aux frontières de l'empire ressortait-elle d'une politique volontaire de constitution d'un *limes* ou les Sakas s'étaient-ils de leur propre chef installés dans une région fertile auparavant peu exploitée ? Les deux cas de figure sont bien attestés dans l'empire romain, par exemple, et aucune source ne nous permet de trancher dans le cas qui nous occupe.

Il n'est point besoin, sans doute, de relever le caractère conjectural de ces propositions. Il faut en revanche souligner que s'il s'avère un jour nécessaire d'attribuer le déclin momentané de la ville à des aléas politiques quelconques, l'identification ethnique de ces groupes ne nous dit rien *a priori* de la culture dont ils étaient porteurs.

Au terme de cette étude, il s'avère que les relations entre Parthes et Scythes se déclinent de façon très diverses. En fait de « Scythes », nous avons non pas deux, mais trois, voire quatre groupes d'acteurs : parmi les Parthes, les Sakas-Parthes de Bactriane, désignés ainsi de sources gréco-romaine, et les Sakas-Parthes du Hilmend, désignés ainsi, semble-t-il, par les Iraniens eux-mêmes, et, au-delà de la frontière, vers l'est et le nord-est, diverses

confédérations réputées scythes elles- aussi, mais de source chinoise, les Yuezhi, le Kangju et le Se. Au moment où nous identifions dans notre matériel les premières attestations de leur présence, ils n'ont souvent plus de « scythes » que le nom qu'on leur donnait ou le rappel dans les textes de leur origine ethnique. Et, d'après les documents chinois, seuls les groupes du Kangju sont restés nomades.